

*Madame Maset*

**SCÈNES**

**ÉVANGÉLIQUES.**

PARIS. — IMPRIMERIE DE C.-H. LAMBERT,  
RUE DE LONDRES, 7.



**SCÈNES BIBLIQUES**  
 CONTENANT:  
 SCÈNES PATRIARCHALES.-SCÈNES PROPHÉTIQUES.-  
 SCÈNES ÉVANGÉLIQUES.

✻  
 Pierre.  
 ✻  
 André.  
 ✻  
 Jacques,  
 fils de Zébédée  
 ✻  
 Jean.  
 ✻  
 Philippe.  
 ✻  
 Barthélemi.  
 ✻

✻  
 Thomas.  
 ✻  
 Matthieu.  
 ✻  
 Jacques,  
 fils d'Alphée.  
 ✻  
 Lebbee.  
 ✻  
 Simon.  
 ✻  
 Mathias.  
 ✻



**PARIS,**  
 DELAY, libraire, rue Basse-du-Rempart, 62.  
 —  
 1840.

A Z 2176

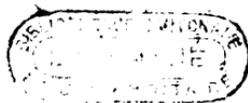
46169.

## TABLE DES MATIÈRES.

---

	<b>Pages.</b>
<b>AVIS AUX PARENTS.</b> . . . . .	<b>7</b>
Jésus bénissant les enfants ( <i>Marc x, 13—16</i> ). . . . .	<b>9</b>
Les bergers à Bethléem ( <i>Luc II, 16</i> ). . . . .	<b>19</b>
Jean-Baptiste au désert ( <i>Mathieu III et Luc III</i> ). . . . .	<b>29</b>
Jésus guérissant divers malades ( <i>Mathieu IV, 24</i> ). . . . .	<b>45</b>
Jésus prêchant sur la montagne ( <i>Mathieu V</i> ). . . . .	<b>57</b>
Jésus ressuscitant le fils de la veuve de Naïn ( <i>Luc VII, 11—16</i> ). . . . .	<b>75</b>
Jésus marchant sur les eaux et soutenant Pierre ( <i>Mathieu XIV, 24—33</i> ). . . . .	<b>87</b>

Résurrection de Lazare ( <i>Jean xi, 43 et 44</i> ). . . . .	99
Entrée triomphale de Jésus à Jérusalem ( <i>Mathieu</i> <i>xxi, 1—9</i> ). . . . .	107
La Cène ( <i>Mathieu xxvi, Marc xiv, Luc xxii,</i> <i>Jean xiii</i> ). . . . .	119
Judas trahit Jésus par un baiser ( <i>Mathieu xxvi,</i> <i>49</i> ). . . . .	133
Jésus devant Pilate ( <i>Jean xix, 5</i> ). . . . .	145
Jésus sur la croix ( <i>Jean xix, 34.</i> ). . . . .	155
Marie au jardin ( <i>Jean xx, 17</i> ). . . . .	165
Mort d'Ananias ( <i>Actes v, 5</i> ). . . . .	175
Saul sur le chemin de Damas ( <i>Actes ix, 3 et 4</i> ). . . . .	189
Paul et Barnabas à Lystre ( <i>Actes xiv, 8—18</i> ). . . . .	199
Paul prêchant à Athènes ( <i>Actes xvii, 22—34</i> ). . . . .	209
Paul devant le roi Agrippa ( <i>Actes xxvi, 2—29</i> ). . . . .	221
Paul dans l'île de Malte ( <i>Actes xxviii, 5</i> ). . . . .	231



## AVIS AUX PARENTS.

---

LA manière dont les parents s'y prendront pour faire lire ce livre à leurs enfants n'est pas sans importance. Si cet ouvrage a quelque valeur, c'est surtout par la connexion intime établie entre ses gravures et ses récits. Le livre sans les gravures n'aurait guère plus d'utilité pour les enfants que les gravures sans le livre. D'un autre côté, pour que cette connexion atteigne son but, celui de faire entrer l'idée dans l'esprit de l'enfant en même temps par les yeux et par l'oreille, il faut que l'histoire soit lue et la gravure regardée, simultanément. Pour cela, faire porter alternativement les yeux du récit au tableau et du tableau au récit, serait rendre la lecture insupportable ; ce serait surtout la rendre infructueuse, car elle a besoin avant tout d'être faite d'un seul trait, sans interruption. Il n'y a donc qu'un moyen de tirer de ce livre l'utilité dont il peut être pour l'enfance, et c'est pour le rendre praticable que le texte a été bro-

ché séparément des dessins. Ce moyen le voici : que la gravure soit mise sous les yeux des enfants, et que le père ou la mère fasse la lecture, à haute voix, lentement, surtout dans les passages où la narration décrit les détails du tableau, afin que nos jeunes spectateurs aient le temps de les chercher et de les reconnaître. Ils éprouveront une certaine satisfaction à découvrir eux-mêmes dans l'attitude, l'extérieur et les traits des personnages, les sentiments, les intentions, les paroles que le récit leur attribue. Ce travail fait avec plaisir, parce qu'il tient un peu à la vanité de faire soi-même une petite découverte, ce travail amusant par cela seul qu'il se fait sur une *image*, ce travail, dis-je, contribuera à fixer ces scènes évangéliques dans l'esprit des jeunes auditeurs, à lier les sentiments des divers personnages à leurs mouvements extérieurs, et ainsi plus tard la vue de la gravure suffira pour réveiller le souvenir même sans le secours d'une nouvelle lecture.

Le but sera-t-il atteint comme je viens de le dire ? Je ne sais ; si l'on veut même, c'est douteux ; mais plus la chose est difficile, plus il est urgent de ne pas négliger le moyen qui peut en assurer le succès ; donc je n'en insiste que plus sur la nécessité de suivre la méthode indiquée.



## SCÈNES ÉVANGÉLIQUES.



### JÉSUS BÉNISSANT LES ENFANTS.



**M**ES ENFANTS, il est trois choses que vous aimez beaucoup : les histoires, les histoires vraies et les images. C'est précisément les trois choses que je viens vous offrir. L'Évangile est une histoire ; c'est l'histoire la plus vraie qu'il y ait au monde ; et enfin je l'accompagne ici de des-

sins, qui le feront mieux comprendre. Ce sont bien les gravures les plus fines, les plus expressives, les plus fidèles que je connaisse. En les regardant, vous vous croirez transportés en Palestine, au milieu des anciens Juifs, auprès de ces monuments d'architecture orientale. Certainement, celui qui a dessiné ces belles scènes était un véritable chrétien, car il a parfaitement reproduit les sentiments des pieux personnages qu'il vous présente. Ce dessinateur avait sans doute aussi connu les Juifs et parcouru l'Orient ; car je vous assure que les costumes, les traits, les monuments, tout dans ses tableaux est de la plus exacte fidélité. Ainsi, nous voilà partis pour la Terre-Sainte ; nous voilà revenus au temps où Jésus-Christ habitait ce monde. Parcourons ensemble ce beau pays, écoutons ces douces paroles. Vous regarderez mes dessins, tout en écoutant ma lecture qui viendra vous les expliquer. De la sorte, je vous procurerai deux plaisirs à la fois : voir et entendre, et ainsi j'amènerai votre esprit à mieux comprendre et votre cœur à mieux sentir.

Je vais d'abord vous faire connaître celui dont je veux vous raconter l'histoire. Vous l'aimez sans doute, car c'est le meilleur ami des enfants.

Voyez-le placé sur le devant de ce portique, entouré d'une foule de petites filles et de jeunes garçons. Quelle douceur dans sa figure ! avec quelle bonté il presse sur son sein ce tout petit enfant ! et comme la prière de bénédiction qu'il prononce sur eux tous se peint dans son regard élevé vers le ciel ! Jamais il n'avait vu ces enfants ; on vient les lui présenter pour la première fois, et déjà il les aime ; déjà il les bénit. Si vous, mes amis, qui regardez les traits de cet excellent ami, si vous-mêmes, vous vous étiez trouvés là, il vous aurait aussi pris entre ses bras, aussi bénis et aimés. Quel est donc cet être si bon, si affectueux pour vous tous ? Mes amis, c'est Jésus, le Fils de Dieu, Dieu lui-même, sous une forme humaine ! sa grandeur mise en présence de votre faiblesse, ne fait que mieux ressortir son amour. Celui qui a créé les cieux et la terre, celui qui existe de toute éternité,

celui qui est saint, juste, tout-puissant, c'est celui-là qui vous aime, vous si faibles, vous nés depuis quelques années, vous qui n'êtes pas (il s'en faut bien !) justes, bons et saints.

Aussi, les disciples de Jésus craignent-ils que ces enfants ne soient des êtres de trop peu d'importance pour occuper l'attention du Fils de Dieu, et ils repoussent vivement ceux qui veulent les présenter à leur Maître. Voilà bien une crainte digne de l'homme faible et mortel ! Nous nous imaginons que parce que Dieu est grand, il ne s'occupe que de choses qui nous paraissent grandes à nous-mêmes, telles que créer des mondes et diriger des astres dans l'espace. Comme si Dieu n'était pas assez puissant pour s'occuper en même temps des mondes et d'un atôme, des monarques et des enfants ! comme si quelque chose était grand ou petit aux yeux de Dieu, et comme si un enfant n'avait pas une âme immortelle, aussi bien qu'un empereur ou qu'un ange !

Aussi Jésus reprend-il ses apôtres et leur dit-il : « Laissez venir à moi ces petits enfants ; le

» royaume de Dieu est pour ceux qui leur res-  
» semblent ! » Cela veut dire, ceux qui sont hum-  
bles et simples comme des enfants, ce sont  
ceux-là que j'aime et que je sauverai. Vous  
savez, mes amis, qu'il y a des enfants violents,  
orgueilleux, méchants, et probablement il s'en  
trouvait de tels dans le nombre de ceux qui  
furent présentés à Jésus. Vous comprenez bien  
que ce n'est pas à ceux-là qu'il vous dit de res-  
sembler. Toutefois, ces enfants ingrats, désobé-  
issants, rebelles, Jésus les aime cependant ;  
c'est pour eux aussi qu'il lève les yeux au ciel,  
pour eux aussi qu'il prie ; c'est d'eux encore que  
l'Évangile dit : « *Il les bénit.* » Car plus les  
enfants sont mauvais, plus ils ont besoin qu'on  
prie Dieu de les bénir, en les rendant meilleurs.  
Ainsi donc, mes enfants, lorsqu'un de vos ca-  
marades vous fait du mal, ce ne doit pas être  
pour vous une raison de le lui rendre et de le  
haïr ; mais au contraire un motif de faire comme  
Jésus, de prier votre Dieu de le bénir, de le chan-  
ger et d'en faire pour vous un bon petit ami.

A côté de Jésus, de ses disciples et de ces

jeunes êtres, vous voyez plusieurs femmes. Vous avez déjà deviné que ce sont les mères de ces enfants. En effet, vous pensez bien que ces petits garçons et ces petites filles ne seraient pas venus de leur propre mouvement demander la bénédiction de Jésus ; car vous savez que de vous-mêmes vous ne songez guère à prier, à lire l'Évangile, à vous rendre à l'Église. Il faut que votre mère vous dise la première : « Mes enfants, mettez-vous à genoux ; mes enfants, lisons la Parole de Dieu. » Eh bien ! les mères ont été les mêmes dans tous les temps, toujours bonnes, toujours tendres pour leurs enfants. Ces femmes que vous voyez ont appris qu'un envoyé de Dieu traversait leur ville, elles ont entendu dire qu'une parole de lui rendait la santé aux malades, qu'une de ses bénédictions communiquait la sagesse aux enfants et les rendait heureux ; aussitôt ces bonnes mères abandonnent leur occupation ; chacune prend son fils ou sa fille par la main, et toutes se hâtent d'accourir. Voyez les radieuses en entendant sortir de la bouche divine les bénédictions

qui tombent sur leurs enfants bien-aimés ! elles sont heureuses de leur bonheur ! Elles ne sont pas venues demander quelque bien pour elles-mêmes, mais pour leurs enfants. Elles arrivent ; ceux qui entourent Jésus sont si nombreux, si pressés les uns contre les autres qu'elles ne peuvent approcher ; elles s'agitent, elles poussent en avant les plus grands de leurs fils ; elles portent les plus petits dans leurs bras ; elles écartent de la main ceux qui sont devant elles : elles se glissent dans la foule et l'importunent à tel point que les Apôtres veulent les éloigner. Chacun se récrie sur l'insistance de ces femmes. N'importe ! n'importe ! elles ne s'aperçoivent de rien, ne s'intimident de rien ; toutes leurs pensées sont concentrées sur ces êtres chéris, et elles insistent jusqu'à ce qu'enfin Jésus ordonne de les laisser librement approcher. C'est alors que le Seigneur prend le plus jeune enfant entre ses bras, et que la mère de celui-ci, tremblante de joie à cette vue, se jette à genoux, joint les mains et supplie le Sauveur du monde de faire le bonheur de son enfant. O mes amis, si vous

saviez combien une mère aime ses enfants ; si vous saviez en particulier combien la vôtre vous chérit vous-mêmes, certainement vous l'aimeriez encore davantage et vous obéiriez avec bonheur à tous ses ordres, vous feriez avec plaisir toutes ses volontés.

Mais en même temps que cette femme prie Jésus avec tant d'ardeur pour son enfant, que fait cet enfant lui-même ? Il se couche sur le sein de celui qui le porte, il joue avec les boucles de sa longue chevelure ; c'est que les enfants, mes amis, sont bien loin de sentir tout ce qu'il y a de sérieux, d'important, dans les choses religieuses. Bien des fois, tandis que leurs parents travaillent avec la plus grande sollicitude à leur faire comprendre les vérités de l'Évangile placé devant leurs yeux, eux s'amuse avec le livre, ils en tournent les feuillets et pensent à tout autre chose qu'au sens des paroles qu'on leur adresse. Jouer, même en priant, jouer, voilà presque leur unique pensée. Mes amis, il y a un temps pour les jeux ; mais il doit y avoir un temps pour les pensées sérieuses, même pour

les enfants ; car vous aussi, vous avez une âme, comme je vous le disais tout à l'heure, et tout jeunes que vous êtes vous pouvez déjà mourir. Ainsi, puisque vous avez trouvé très juste que Jésus s'occupât des petits enfants, aussi bien que des grandes personnes, vous devez trouver très juste aussi que les enfants, comme leurs parents, s'occupent sérieusement de ce Jésus qui veut les sauver et les bénir.

Maintenant pour vous faire encore mieux comprendre tout cela, je vais vous lire le passage qui dépeint cette scène, tel qu'il se trouve dans la Bible :

« Alors on lui présenta de petits enfants, afin  
» qu'il les touchât ; mais les disciples repre-  
» naient ceux qui les présentaient ; et Jésus  
» voyant cela, il en fut indigné, et il leur dit :  
» Laissez venir à moi ces petits enfants, et ne  
» les en empêchez point ; car le royaume de  
» Dieu est pour ceux qui leur ressemblent. Je  
» vous dis en vérité, que quiconque ne recevra  
» pas le royaume de Dieu comme un petit en-  
» fant, n'y entrera point ; et les ayant pris

» entre ses bras, il leur imposa les mains et les bénit. » (MARC X, 13—16.)

Voilà, mes amis, quel est ce Jésus votre meilleur ami, ce Jésus qui vous aime, ce Jésus dont je veux vous faire l'histoire. Pour commencer, je vais vous mettre sous les yeux la gravure qui représente le lieu de sa naissance.



## LES BERGERS A BETHLÈM.

---

**M**ES AMIS, quand vous êtes nés, on vous a placés dans un petit berceau, dans un appartement bien chaud et bien tranquille; cependant, vous n'êtes que les enfants d'un simple chrétien. Quand le fils d'un roi vient au monde, c'est ordinairement dans un palais; on le couche dans un

berceau de bois précieux entouré de rideaux de soie aux franges d'or, et l'on fait annoncer par tout le royaume, au bruit du canon, qu'un enfant royal vient de naître; cependant ce fils de roi n'est que le fils d'un homme mortel. Si l'on traite si bien les fils d'un simple chrétien et d'un roi, comment devra-t-on honorer à sa naissance le Fils unique de Dieu lui-même? Quel berceau sera assez précieux pour le recevoir? quel palais assez riche pour l'abriter? Nous devons donc nous attendre à voir Jésus naître dans un temple resplendissant de lumière, où viendront se presser de grands personnages, des Princes, des Rois, des Empereurs. Tout cela ne sera pas trop pour lui. Eh bien! est-ce ainsi qu'il fut traité à Bethléem? Non, mes enfants; Jésus naquit dans une étable; pour berceau, il eut une poignée de paille; ses premiers cris se sont mêlés aux bêlements des agneaux qui entouraient sa couche; et pour premières visites, il a reçu de pauvres et simples pâtres: cependant Jésus était le Fils de Dieu!

Mes enfants, cela vous montre que les riches

appartements, les berceaux de bois précieux, les soieries aux franges d'or, que tout cela n'est rien aux yeux de Celui qui n'a pas jugé deshonorant pour son Fils unique de naître pauvre et couché dans une crèche. Savez-vous donc ce que Dieu estime ? C'est la foi de cette femme que vous voyez placée à côté de Jésus, de cette Marie qui a cru à la promesse que Dieu lui avait faite, qu'elle concevrait un fils par l'influence du Saint-Esprit ; ce que Dieu estime, c'est la soumission de cet homme debout à la droite de Marie, de ce Joseph qui a voulu rester auprès d'elle pour élever la jeunesse de son premier-né, alors même qu'il avait d'abord résolu de s'en séparer. Ce que Dieu aime, c'est la confiance de ces simples bergers, qui abandonnent leurs troupeaux dans les champs, et pendant la nuit, pour venir visiter et adorer Jésus, pauvre petit enfant en apparence, mais en réalité le Fils de Dieu et le Sauveur du monde. Voyez combien ils paraissent respectueux : le plus jeune est resté à la porte ; il semble qu'il n'ose plus avancer ; il regarde de loin, il marche sur la pointe du pied. Le plus

Agé des pâtres israélites n'hésite pas à se prosterner devant un enfant ; tout annonce en cet homme le plus grand étonnement : sa main a laissé échapper son bâton, son regard est fixé sur le nouveau-né, sa chevelure elle-même semble s'être animée, elle se hérisse sur sa tête. Il ne comprend peut-être pas, comment Celui que les prophètes ont annoncé comme le Libérateur d'Israël, comme le Roi de Gloire, le Prince de la Paix ; Celui qui doit changer la face du monde, peut bien être ce même enfant qu'il voit si faible, si tremblant et respirant à peine ; cet enfant humblement couché dans une étable. Mais bientôt cet être, grandissant en sagesse, instruisant le peuple, guérissant les malades, consolant les affligés, ne prononçant pas une parole vaine, et portant à ses juges le défi de découvrir en lui un seul péché ; ce Jésus, vivant ainsi dans la sainteté, au milieu de la misère, fera comprendre à ce pauvre berger qu'il ne doit pas prendre les prophéties dans un sens grossier, où, selon les idées humaines, les mots : grandeur, gloire, puissance signifient or, argent,

palais, luxe et orgueil; mais qu'il faut interpréter les prédictions de la Parole de Dieu avec l'esprit et les pensées de Dieu, et comprendre que dans la bouche de Celui qui est bon, juste et saint, les mots de grandeur, gloire, puissance, se traduisent par Amour, Justice, Sainteté; enfin, tout ce qui est véritablement grand et glorieux. L'or et l'argent n'ont rien de bien précieux, car les vers et la rouille les rongent, les voleurs les dérobent; mais l'amour de Dieu pour nous, la sainteté de notre vie, la pureté de nos pensées, la noblesse de nos sentiments, tout cela est vraiment grand, vraiment glorieux, puisque cela durera encore dans le ciel où la rouille ne gâte rien, où les larrons ne pénétreraient pas.

A côté de ces bergers, si occupés de Jésus, voyez ces animaux qui mangent et dorment paisiblement. Quel contraste entre ces deux classes d'êtres! Ces hommes sont tout attention, tout yeux, tout oreilles; leurs facultés semblent absorbées dans une profonde adoration. Ces animaux, au contraire, sont complètement indiffé-

rents à ce qui se passe autour d'eux. Une chèvre couchée tourne la tête du côté opposé ; un bœuf arrache du ratelier l'herbe qu'il rumine ensuite, la tête basse. Sans doute, il n'est pas étonnant que ces êtres privés de raison ne sentent pas et n'agissent pas comme des êtres raisonnables ; mais ce qui est étrange, c'est de voir tous les jours des êtres raisonnables penser et agir à peu près comme ces êtres privés de raison. Voyez autour de nous combien d'hommes et d'enfants de votre âge qui ne s'inquiètent pas plus de Jésus et de ses promesses que si tout cela n'existait pas ; qui, lorsqu'ils devraient adorer Dieu et purifier leur vie, ne s'occupent d'autre chose que de boire et de manger, de se divertir ou de se reposer ; ces hommes qui, dans leurs plus sérieuses occupations, dans leurs travaux, par exemple, n'ont encore en vue qu'un aliment périssable, tout en méprisant la foi, l'amour, la sainteté, source d'une vie éternelle. O mes enfants, ces êtres sont bien à plaindre. Dieu veut les rendre semblables à lui, et eux veulent devenir semblables aux bêtes, boire, manger et puis

mourir ! Ne les imitez pas , mes amis ; car , au fond , vous seriez ainsi les imitateurs des misérables créatures , que vous voyez ruminant dans cette étable.

Maintenant , mes enfants , que vous avez bien gravée dans l'esprit la scène de la visite des bergers , vous allez lire avec intérêt le récit que l'Évangile en fait lui-même. Le voici :

« En ce temps-là , on publia un édit de la part  
» de César-Auguste , pour faire un dénombre-  
» ment des habitants de toute la terre ; ce dé-  
» nombrement se fit avant que Quirinus fût  
» gouverneur de Syrie. Ainsi tous allaient pour  
» être enregistrés chacun dans sa ville. Joseph  
» aussi monta de Galilée en Judée , savoir , de la  
» ville de Nazareth à la ville de David , nommée  
» Bethléem , parce qu'il était de la maison et  
» de la famille de David , pour être enregis-  
» tré avec Marie , son épouse , qui était en-  
» ceinte ; et pendant qu'ils étaient là , le temps  
» auquel elle devait accoucher arriva ; et elle mit  
» au monde son fils premier-né , et elle l'emmail-  
» lota et le coucha dans une crèche , parce qu'il

» n'y avait point de place pour eux dans l'hôtellerie. Or, il y avait dans la même contrée des bergers qui couchaient aux champs, et qui y gardaient leurs troupeaux pendant les veilles de la nuit; et tout-à-coup un ange du Seigneur se présenta à eux, et la gloire du Seigneur resplendit autour d'eux, et ils furent saisis d'une grande peur. Alors l'ange leur dit : N'ayez point de peur; car je vous annonce une grande joie, qui sera pour tout le peuple; c'est qu'aujourd'hui, dans la ville de David, le Sauveur, qui est le Seigneur vous est né; et vous le reconnaîtrez à ceci, c'est que vous trouverez le petit enfant emmaillotté et couché dans une crèche. Et au même instant, il y eut avec l'ange une multitude de l'armée céleste, louant Dieu et disant : Gloire soit à Dieu, au plus haut des cieux, paix sur la terre, bonne volonté envers les hommes. Et après que les anges se furent retirés d'avec eux dans le ciel, les bergers se dirent : Allons jusqu'à Bethléem, et voyons ce qui y est arrivé, et que le Seigneur nous a fait con-

» naître ; ils y allèrent donc en diligence , et ils  
» trouvèrent Marie , et Joseph , et le petit en-  
» fant qui était couché dans la crèche ; et  
» l'ayant vu, ils publièrent ce qui leur avait été  
» dit touchant ce petit enfant ; et tous ceux qui les  
» entendirent étaient dans l'admiration de ce que  
» les bergers leur disaient. Et Marie conservait  
» toutes ces choses, et les repassait dans son  
» cœur. Et les bergers s'en retournèrent, glori-  
» fiant et louant Dieu de tout ce qu'ils avaient  
» entendu et vu , conformément à ce qui leur  
» avait été dit. » ( Luc II, 1—20. )





---

## JEAN-BAPTISTE AU DÉSERT.

---

**V**ous devez être bien étonnés, mes enfants, à la vue de cet homme à peine couvert d'une peau, un bâton à la main et paraissant parler avec véhémence à cette foule de soldats, de prêtres et de peuple qui l'écoute attentivement. Savez-vous comment il se fait que cet homme, si misé-

nable en apparence, parvient à se faire écouter de ces soldats ordinairement si moqueurs, de ces savants habituellement si orgueilleux, de ce peuple toujours si léger? Pensez-vous peut-être qu'il leur dise des choses agréables à entendre? Non, car il leur crie : « Race de vipères, convertissez-vous! » Croyez-vous que cet homme soit un grand philosophe dont les discours captivent l'attention par leur éloquence? Non, car il dit lui-même de lui-même, qu'il n'est rien; il se compare à « une voix, » à un son, à un bruit qui passe. Peut-être vous imaginez-vous que c'est un grand seigneur, un prince, un roi du désert où il prêche, et qu'il promet des trésors, des places, des dignités à ceux qui l'écoutent? — Pas davantage; car Jésus nous apprend que loin d'être un seigneur ou un roi, Jean-Baptiste n'était pas même un de ceux qui habitent les maisons de prince. Comment donc Jean-Baptiste, pauvre, sans éloquence et homme du dernier rang, se faisait-il écouter si attentivement de la foule savante et guerrière? Le voici : c'est que Jean-

Baptiste parlait sous l'influence du Saint-Esprit. L'Esprit de Dieu dictait ses paroles, l'Esprit de Dieu disposait les cœurs à l'entendre, et alors, malgré la faiblesse du prédicateur, malgré l'orgueil des auditeurs, l'Esprit-Saint persuadait et convertissait les enfants d'Israël, à la parole de celui qui n'était qu'une voix qui passe et s'éteint.

Mais que leur disait-il? Avant de vous l'apprendre, je veux vous faire connaître chacun des personnages que vous voyez sur ce tableau.

D'abord Jean-Baptiste lui-même était fils du sacrificateur Zacharie, et d'Élisabeth sa femme. Il était envoyé par Dieu au devant de Jésus, pour préparer le peuple à recevoir la Bonne-Nouvelle du pardon des péchés, que le Fils de Dieu apportait à ceux qui croiraient en lui. C'est pourquoi, Jean-Baptiste a été nommé le précurseur de Jésus-Christ, ce qui veut dire, celui qui marche devant, celui qui précède Jésus-Christ.

Ces soldats que vous voyez sur la gauche sont des soldats romains, qui à cette époque gardaient la Judée. Ces hommes ont entendu parler de

Jean-Baptiste comme d'un envoyé de Dieu, venu pour annoncer la rémission des péchés ; aussitôt ces guerriers qui font profession de répandre le sang humain, ces soldats habitués à une vie de bruit, de désordres et de vices, ces êtres qui d'ordinaire paraissent étrangers à tout sentiment religieux, ces hommes se sentent repris dans leur conscience. En présence de leurs compagnons d'armes ou de débauche, ils n'oseraient parler ni de Dieu, ni de religion ; mais la pensée de la religion et de Dieu est au fond de leur cœur, et dès qu'ils ont une occasion d'aller hors du regard des moqueurs, loin de la ville de Jérusalem, dans un désert, entendre des paroles pieuses, ils accourent et disent à Jean-Baptiste : « Et nous, que faut-il faire ? » Cela vous montre, mes enfants, que ceux qui, dans le monde, paraissent le plus éloignés de toute pensée religieuse, n'en portent pas moins dans leur cœur un besoin de se rapprocher de leur Dieu. S'ils ne le font pas, c'est qu'ils craignent les railleries des incrédules ; c'est qu'ils aiment encore plus leurs plaisirs que leur Dieu.

Mais en même temps, il y a lutte dans leur intérieur et au milieu de leurs joies bruyantes, ils se débattent misérablement sous les remords de leur conscience.

Cet homme que vous voyez debout, sur le devant du tableau, placé à côté de celui qui est assis, est un Pharisien, c'est-à-dire un membre de la secte religieuse qui passait pour la plus rigide dans l'observation minutieuse de la loi. Mais il faut que vous sachiez de quelle manière les Pharisiens observaient cette loi : ils accomplissaient exactement toutes les cérémonies extérieures du culte ; ils allaient souvent au temple de Jérusalem ; faisaient de longues prières, jeûnaient deux fois la semaine. Mais en même temps ces Pharisiens négligeaient les devoirs les plus importants : ils étaient avarés, orgueilleux, injustes, vindicatifs, cruels même. Aussi, Jésus pour leur faire comprendre que s'ils paraissaient purs dans leur conduite extérieure, ils n'en étaient pas moins souillés dans le fond leur âme, leur disait : « Vous lavez le dehors de la coupe, tandis qu'au dedans vous êtes pleins de rapines et d'intem-

» pérance ; vous êtes semblables à des sépulcres  
» bien proprement blanchis au dehors, mais à  
» l'intérieur remplis de pourriture.»

Regardez au front de cet homme, vous y verrez un large bandeau sur lequel sont écrits des passages de la loi de Dieu. Savez-vous pourquoi? Je vais vous le dire, et vous comprendrez mieux alors de quelle manière ils remplissaient les devoirs de la religion. Moïse avait ordonné à leurs pères, en leur transmettant le Décalogue sur Sinaï, de conserver cette loi dans leur cœur, de l'écrire sur leur porte, de la lier sur leur front. Ce qui évidemment voulait dire : pratiquez, dans toutes les circonstances de votre vie, les vertus que cette loi vous prescrit. Eh bien ! voici comment les Pharisiens imaginèrent d'accomplir cet ordre : ils prirent des bandes de parchemin, ils y écrivirent les mots de la loi et ils attachèrent ces bandeaux sur leur front ! Ils ne paraissaient pas même soupçonner qu'ils dussent mettre la loi dans leur cœur et l'observer dans leur conduite. Vous comprenez que leur manière de faire était bien plus facile et vous comprenez aussi qu'elle

était bien ridicule, bien hypocrite. Aussi Jean-Baptiste leur dit-il : « Qui vous a appris à fuir la » colère à venir ? » c'est-à-dire : pourquoi avez-vous donc peur, vous qui croyez si bien accomplir la loi ? Ah ! c'est que votre conscience vous crie que toutes ces simagrées ne suffisent pas pour plaire à Dieu ! Vous venez pour être baptisés ; mais, mon baptême ne vous rendra pas purs et saints ; sachez donc qu'il faut que vous fassiez des œuvres convenables à la repentance. Vous croyez que parce que vous êtes descendants d'Abraham, vous êtes enfants de Dieu, et vous en êtes orgueilleux. Mais sachez que de ces pierres même que vous foulez aux pieds, Dieu peut faire sortir des enfants à Abraham. Ne soyez donc pas si vains, si superbes, car de tout ce que vous avez, le mal seul vient de vous ; tout le bien vient de Dieu.

Mes enfants, de nos jours, on ne trouve plus d'hommes qui portent le nom de Pharisiens, mais il y en a beaucoup qui en portent encore le cœur. Ainsi, tous ceux qui croient valoir quelque chose par eux-mêmes, ceux qui s'ima-

ginent être meilleurs que les autres, ceux qui croient qu'il leur suffit de venir à l'église sans aimer Dieu; de faire leur prière en pensant à autre chose; de lire la Bible pour se débarrasser de la tâche qu'ils se sont imposée, tous ces hommes-là sont réellement des Pharisiens. Voyez donc, mes enfants, si, à cet égard, vous ne seriez pas vous-mêmes de petits hommes, de petits Pharisiens ?

Celui que vous voyez assis, ayant un livre ouvert appuyé sur son genou et soutenu par sa main, est un Scribe Saducéen. On appelait alors Scribes ceux qui faisaient métier d'écrire, les docteurs, les savants. Il est donc assez étonnant qu'un savant vienne s'instruire auprès de Jean-Baptiste. Mais il faut que je vous dise, que ces savants s'occupaient non pas tant d'étudier le livre de Dieu lui-même, que les livres des hommes; en sorte qu'au lieu d'être instruits par le premier, ils étaient égarés par les seconds. Aussi Jésus leur reproche-t-il de remplacer la loi de Dieu par des commandements d'homme. Pour vous donner une idée de la manière dont

ces Saducéens faussaient la Bible par leur prétendue science, je dois vous apprendre que d'après leur opinion, il ne devait pas y avoir de résurrection des morts ! Vous voyez que l'orgueil de la science chez les Saducéens produisait autant de mal que chez les Pharisiens, l'orgueil de la conduite.

Défiez-vous donc, mes chers amis, de ce funeste orgueil, qui se déguise de tant de manières et qui sous prétexte de science, de vertu, d'humilité même, se glisse dans notre cœur et nous rend insupportables aux hommes et haïssables aux yeux de Dieu.

Un peu plus loin, derrière le Pharisien, vous apercevez une femme qui, d'une main tient celle de son fils et qui de l'autre le pousse vers Jean-Baptiste, pour lui faire entendre les bonnes paroles que dit le prophète. C'est qu'une mère est toujours désireuse d'instruire ses enfants. Comprenez bien le dévouement de celle-ci : Jean-Baptiste prêche dans le désert, la foule vient depuis Jérusalem ; pour l'entendre, il lui a fallu parcourir un long trajet, peut-être un véritable

voyage. Cependant cette femme faible a fait cette pénible course pour procurer à son fils une occasion de s'instruire. Pour elle seule, peut-être, ne serait-elle pas venue. En effet, voyez, c'est l'unique femme qui se trouve dans la foule, comme si les autres avaient redouté la fatigue ! Mais ce qu'une mère ne fait pas pour elle-même, elle le fait pour son enfant ; pour lui, elle est toujours prête à donner son temps, sa peine, sa vie au besoin.... Et les enfants, mes amis, les enfants sont-ils aussi bien disposés envers leurs mères ? ne sont-ils pas au contraire quelquefois rebelles, insolents, ingrats ? O mes amis, si vous saviez combien tout cela est dur de la part d'un enfant pour le cœur d'une mère, certainement vous voudriez lui épargner ces cuisantes peines, et vous seriez par amour pour celle qui vous aime tant, quelques efforts pour lui obéir tous les jours davantage.

De l'autre côté du prédicateur, vous voyez un fleuve, une hache et un arbre. Ce fleuve est le Jourdain dans lequel le Précurseur baptisait ; cet arbre ne porte aucun fruit, et la hache est

placée à sa racine, comme si elle était prête à couper un tronc devenu inutile. Ce sont là des emblèmes, c'est-à-dire, des comparaisons pour faire mieux comprendre des pensées religieuses. Ainsi Jean pour baptiser plongeait ses disciples dans l'eau du Jourdain, pour leur apprendre ainsi que comme l'eau nettoie le corps de ses souillures, de même leur vie doit être nettoyée du péché.

Cet arbre sans fruits représente un homme sans vertus; cette hache figure la justice de Dieu; le tout est une image vive de cette vérité: comme une hache dans la main du bûcheron coupe l'arbre stérile que l'on jette ensuite au feu, de même la justice de Dieu retranche l'homme qui ne fait pas le bien et le jette dans le feu de la Géhenne!

Enfin, nous n'avons encore rien dit du personnage le plus important, présent à cette scène, vous ne l'avez peut-être pas même encore aperçu? Regardez sur votre droite, dans le lointain, près de la montagne. Voyez venir Jésus-Christ lui-même pour être baptisé par Jean, son serviteur.

Mes enfants, si vous aviez été à la place de Jean-Baptiste, n'auriez-vous pas été bien fiers de voir le Fils de Dieu venir demander à recevoir le baptême de votre main? en présence de cette foule, n'auriez-vous pas ressenti un secret plaisir à remplir cette honorable fonction? C'est probable. Mais combien Jean-Baptiste était loin d'une telle pensée! Il se juge si indigne d'un tel honneur, que d'abord il refuse : Moi, dit-il à Jésus, moi te baptiser? mais c'est moi-même qui ai besoin d'être baptisé par toi! Cependant, quand le Fils de Dieu lui ordonne de ne pas résister plus long-temps, Jean-Baptiste accepte par obéissance un honneur qu'il refusait par humilité. Quel contraste entre les Pharisiens et Jean-Baptiste! Quel orgueil et quelle humilité! Sans doute, mes enfants, vous, dans votre cœur, vous condamnez l'un et vous estimez l'autre. Eh bien! sachez que tous ceux qui vous voient agir, condamnent aussi l'orgueil, qui peut-être est en vous, et estiment l'humilité que vous pouvez certainement acquérir; si bien que, plus vous faites d'efforts pour être approuvés

par les hommes, plus ils vous condamnent et vous tournent en ridicule.

Maintenant que vous connaissez Jean-Baptiste, les soldats et les Pharisiens, je vais vous lire dans le Nouveau-Testament, le beau passage où la scène que je viens de vous peindre est racontée par les Évangélistes eux-mêmes.

« En ce temps-là Jean-Baptiste vint, prêchant  
» dans le désert de Judée, et disant : Amen-  
» dez-vous, car le royaume des cieux est pro-  
» che; car c'est celui dont Ésaïe le prophète a  
» parlé, en disant : La voix de celui qui crie  
» dans le désert, dit : Préparez le chemin du  
» Seigneur, dressez ses sentiers. Or, ce Jean  
» avait un habit de poil de chameau, et une  
» ceinture de cuir autour de ses reins, et sa  
» nourriture était des sauterelles et du miel  
» sauvage. Alors ceux de Jérusalem, et de toute  
» la Judée, et de tout le pays des environs du  
» Jourdain venaient à lui; et ils étaient baptisés  
» par lui dans le Jourdain, confessant leurs  
» péchés. Lui donc voyant plusieurs des Pha-  
» risiens et des Saducéens venir à son bap-

» tête, leur dit : Race de vipères, qui vous a  
 » appris à fuir la colère à venir? Faites donc  
 » des fruits convenables à la repentance, et  
 » n'allez pas dire en vous-mêmes : Nous avons  
 » Abraham pour père ; car je vous dis que,  
 » même de ces pierres, Dieu peut faire naître  
 » des enfants à Abraham, et la coignée est déjà  
 » mise à la racine des arbres ; tout arbre donc  
 » qui ne produit point de bon fruit va être coupé  
 » et jeté au feu. » (MATH. III, 1—11.)

« Alors le peuple lui demanda : Que ferons-  
 » nous donc? Il leur répondit : Que celui qui  
 » a deux habits en donne à celui qui n'en a  
 » point ; et que celui qui a de quoi manger en  
 » fasse de même. Il vint aussi des péagers pour  
 » être baptisés ; et ils lui dirent : Maître, que fe-  
 » rons-nous? et il leur dit : N'exigez rien au-  
 » delà de ce qui vous a été ordonné. Les gens  
 » de guerre lui demandèrent aussi : Et nous,  
 » que ferons-nous? Il leur dit : N'usez point de  
 » violence ni de tromperie envers personne, mais  
 » contentez-vous de votre paie. Et comme le  
 » peuple était dans l'attente, et que tous pen-

» saient en eux-mêmes si Jean ne serait point  
» e Christ, Jean prit la parole et leur dit à  
» tous : Pour moi, je vous baptise d'eau ; mais il  
» en vient un autre qui est plus puissant que  
» moi ; et je ne suis pas digne de délier la cour-  
» roie de ses souliers ; c'est lui qui vous bap-  
» tiserà du Saint-Esprit et de feu. »

(Luc III, 10—16.)

« Pour moi, je vous baptise d'eau, pour vous  
» porter à la repentance ; mais celui qui vient  
» après moi est plus puissant que moi, et je ne  
» suis pas digne de lui porter les souliers ; c'est  
» lui qui vous baptisera du Saint-Esprit et de  
» feu. Il a son van dans ses mains, et il nettoiera  
» parfaitement son aire, et amassera son fro-  
» ment dans le grenier ; mais il brûlera la balle  
» au feu qui ne s'éteint point. Alors Jésus vint  
» de Galilée au Jourdain vers Jean, pour être  
» baptisé par lui. Mais Jean s'y opposait, di-  
» sant : C'est moi qui ai besoin d'être baptisé  
» par toi, et tu viens à moi ! Et Jésus répon-  
» dant, lui dit : Ne t'y oppose pas pour le pré-  
» sent ; car c'est ainsi qu'il nous convient d'ac-

» complir tout ce qui est juste. Alors il ne s'y  
» opposa plus. Et quand Jésus eut été baptisé,  
» il sortit incontinent de l'eau, et à l'instant les  
» cieux s'ouvrirent sur lui, et Jean vit l'Esprit  
» de Dieu descendant comme une colombe et ve-  
» nant sur lui. En même temps une voix vint  
» des cieux, qui dit : C'est ici mon Fils bien-  
» aimé, en qui j'ai mis toute mon affection.»

( MATH. III, 11—17. )



## JÉSUS GUÉRISANT DIVERS MALADES.



**M**es enfants, cette gravure est facile à comprendre. Vous avez, sans doute, déjà reconnu Jésus, non seulement à sa noble et divine figure, mais encore à l'air de bonté avec lequel il reçoit tous ces pauvres malades, et surtout à cette main levée vers le ciel, pour indiquer Dieu comme

le dispensateur de la santé et de tous les autres biens.

Sans doute vous avez aussi deviné ce que toutes ces personnes lui demandent. Chacun vient peut-être pour une maladie différente, et cependant il est un mal pour lequel aucun d'eux n'est venu. Non pas qu'ils en soient tous exempts; au contraire, tous en sont atteints; mais, ils ne le sentent pas! Quel est donc ce mal si généralement répandu et qui toutefois reste insensible précisément pour ceux même qui en souffrent? Je vous le dirai tout-à-l'heure; pour le moment, voyons quelles sont les requêtes de ces nombreux personnages.

Aux pieds de Jésus est un petit enfant dans son berceau. Sa mère l'a déposé là; elle s'est mise à genoux et, tout en larmes, la chevelure en désordre, elle demande la guérison de son fils bien-aimé.

Dans le fond, au centre, vous voyez encore une grande femme portant son fils dans ses bras et venant à Jésus; vous voyez par ces deux exemples et par ceux déjà cités dans les précédents

récits que les mères sont toujours préoccupées du bonheur de leurs enfants.

Devant Jésus, au contraire, ce sont deux fils chargés de leur père, que sa vieillesse et ses infirmités empêchent de marcher. Il leur aurait été bien plus commode de le présenter couché sur un lit; mais, non; ils n'ont voulu confier ce précieux fardeau qu'à leurs propres mains; il leur semble qu'il soit là plus en sûreté. Non seulement ils l'ont apporté eux-mêmes, et l'ont placé devant Jésus; mais encore, c'est à genoux que l'un d'eux supplie le Sauveur de guérir son pauvre père. Le vieillard lui-même joint les mains, se recueille et prie dans son cœur. Il semble que Jésus, la main encore dirigée vers les cieux, vienne de lui dire : « Prie l'Auteur de toutes grâces et de tout don parfait, » et qu'aussitôt cet homme ait voulu suivre son conseil.

Au milieu, sur le devant est un paralytique qui ne peut se tenir debout. Son épouse le soutient appuyé sur son genou, afin qu'il puisse plus aisément voir et prier Jésus; elle-même lève la tête vers le Sauveur, elle tend la main comme

pour demander le silence à la foule et appeler l'attention du maître, et elle attend d'une oreille avide les paroles qui vont sortir de la bouche du divin médecin.

Derrière cette femme, arrive, le dernier, un homme qui n'y voit pas à se conduire, un homme qui n'a d'autres yeux qu'un enfant et un bâton, un aveugle enfin venant demander la vue à ce Jésus qu'il n'a jamais vu, mais dont il a beaucoup entendu parler.

Dans le lointain, une foule de personnes s'en retournent déjà guéries; d'autres arrivent pour l'être à leur tour. Dans leur nombre se trouvent des boiteux, des sourds, des muets; tous désirent vivement la guérison de leurs maux; tous la demandent, tous prient, pleurent, se prosternent et attendent avec anxiété la réponse à leurs prières. Comprenez-vous bien quels sont les sentiments de tous ces êtres, au moment d'être guéris subitement des infirmités dont ils souffrent depuis de si longues années?

Cet aveugle n'a jamais vu la lumière: depuis cinquante ans, il entend parler du soleil, et il

ne le voit pas ; des brillantes couleurs, et pour lui tout est ténèbres ! Depuis cinquante ans, il touche ses amis, ses enfants qui lui expriment le plaisir qu'ils ont à le *voir*, et lui ne comprend pas cette parole, ce plaisir lui est inconnu. Depuis cinquante ans, on répète autour de lui que le ciel resplendissant d'étoiles élève l'âme à Dieu ; que la mer de Tibériade calme ou agitée, la terre de Galilée couverte de verdure, le mont Thabor s'élevant dans les nues, le torrent de Cédron se précipitant dans la vallée, que toute la création enfin parle à nos yeux de la grandeur, de la puissance et de la bonté de l'Éternel ; ses enfants eux-mêmes lui racontent avec ravissement tout ce qui frappe leurs regards ; mais lui, lui leur père, n'a jamais vu, jamais rien vu !

Cet homme sourd et muet voit ses semblables remuer légèrement les lèvres, s'entre répondre par ces petits mouvements et se comprendre ; mais lui ne comprend rien à ces signes ; pour lui le langage est un mystère.

Ce paralytique voit tout le monde s'agiter autour de lui, courir à une fête, monter au temple,

aller à leurs affaires ou à leurs plaisirs, mais, lui est incapable de faire un seul pas; il ne peut pas même puiser un verre d'eau à la fontaine qui coule à deux pas de sa main. Pour satisfaire le plus petit désir, il faut qu'il implore un secours étranger.

Eh bien! cet aveugle, ce muet, ce sourd, ce paralytique, pourront voir, parler, entendre et marcher, si Jésus le veut; que Jésus dise un seul mot, et ces merveilles s'opèrent à l'instant! Oh! quel puissant désir doit s'élever dans toutes ces âmes! et combien ce désir est propre à faire naître la confiance! Aussi la confiance en Jésus est-elle dans le cœur de tous, car tous sont venus de la ville dans les champs lui demander leur guérison. Voici, ils n'ont rien à lui offrir, rien à lui donner, rien à lui rendre en compensation des services qu'ils implorent; tout simplement ils se confient en lui, ils croient en lui. Mais aussi, ils savent que ce Jésus ne demande pas davantage, ils savent qu'il a dit à plus d'un malade: «Va-s-en paix, ta foi t'a guéri,» et ils viennent dans l'espérance que la même foi les gué-

rira aussi dès que Jésus aura prononcé la même parole.

Que va donc faire ce Jésus entouré, pressé, importuné par cette foule d'êtres souffrants? Les renvoyer sans les guérir? leur conseiller de prendre des remèdes? les engager à revenir demain? les exhorter à prendre patience? Non, non, rien de semblable. Jésus leur dit à tous : « Soyez guéris, » et ils sont guéris!....

Voyez-vous à cet éclatant miracle, la joie se répandre sur toutes les figures? Tous sont arrivés souffrants, tous s'en retournent en santé! tous sont venus en larmes, tous s'en vont avec chants d'allégresse! Tout-à-l'heure ils priaient; maintenant ils rendent grâces! Gloire! gloire à Dieu qui a fait un tel don à la terre! gloire à ce Jésus, son Fils, notre Sauveur! que son nom soit béni d'âge en âge! et que notre vie entière soit employée à raconter ce qu'il a fait pour nous!

Cependant, mes amis, comme je vous l'ai dit, tous ces malades qui sentaient si vivement leurs souffrances et qui désiraient si ardemment en être soulagés, tous avaient une autre maladie

dont aucun ne pensait à demander la guérison. Ils étaient tous de misérables pécheurs devant Dieu, et pas un ne songeait à réclamer le pardon de ses péchés! Tous voulaient être guéris dans leur corps, aucun ne s'inquiétait de l'être dans son âme! Il semble que Jésus aurait pu leur en faire un reproche et leur dire : Comment avez-vous eu la pensée de venir m'implorer pour une si petite chose, moi qui pouvais vous donner une chose si grande? comment me prier de guérir votre corps périssable et ne pas me demander de sauver votre âme immortelle? mais non; ce langage, qu'aurait tenu peut-être un homme, ne devait pas être celui du Fils de Dieu. Ces malades sont venus vers lui avec confiance, c'est tout ce que Jésus exige de leur part. Bien plus; il leur accorde non seulement la guérison temporelle qu'ils réclament, mais encore le salut spirituel qu'ils ne réclament pas. Eux demandent peu, et lui donne beaucoup; il les exauce au-delà de leur prière. C'est ce que fit Jésus lorsqu'on lui présenta certain paralytique pour qu'il lui rendit l'usage de ses membres; il lui dit d'abord :

« Mon fils, tes péchés te sont pardonnés, » et ensuite il ajouta : « Lève-toi et marche ! »

Mes enfants, il y a près de deux mille ans que tout cela se passait sur la terre ; mais depuis lors rien n'est changé : les hommes se plaignent toujours des souffrances de leur corps, et toujours ils oublient la maladie qui ronge leur âme. Aujourd'hui, comme il y a deux mille ans, Jésus est puissant pour guérir et pour pardonner, et s'il ne le fait pas pour vous, c'est que vous ne le demandez pas. Commencez donc par le prier, alors il vous pardonnera vos péchés, et il vous le fera sentir en mettant son Saint-Esprit dans votre cœur. Un médecin ne vient pas si l'on ne le fait pas appeler ; de même Jésus ne peut pas vous pardonner, si du moins vous ne le lui demandez. Priez-le donc, mes enfants, priez-le avec foi, et comme ces malades, vous serez exaucés. Écoutez les propres paroles de tous ces personnages et de Jésus lui-même ; voici le texte de l'Évangile : « Et Jésus allait par toute la Galilée, enseignant dans leurs synagogues, prêchant l'Évangile du règne de Dieu, et guérissant toutes

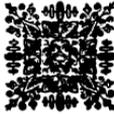
» sortes de maladies et de langueurs parmi le  
 » peuple. Et sa renommée se répandit par toute  
 » la Syrie; et on lui présentait tous ceux qui  
 » étaient malades et détenus de divers maux et  
 » de divers tourments, les démoniaques, les lu-  
 » natiques, les paralytiques; et il les guérissait.  
 » Et une grande multitude le suivit de Gali-  
 » lée, de la Décapole, de Jérusalem, de Ju-  
 » dée, et de delà le Jourdain. »

(Math. IV, 23—25).

« On lui présenta un paralytique couché sur  
 » un lit; et Jésus voyant la foi de ces gens-là,  
 » dit au paralytique : Prends courage, mon fils,  
 » tes péchés te sont pardonnés. Là-dessus quel-  
 » ques Scribes disaient en eux-mêmes : Cet  
 » homme blasphème. Mais Jésus connaissant  
 » leurs pensées, leur dit : Pourquoi avez-vous  
 » de mauvaises pensées dans vos cœurs? Car le-  
 » quel est le plus aisé de dire : Tes péchés te  
 » sont pardonnés; ou de dire : Lève-toi, et  
 » marche? Or, afin que vous sachiez que le Fils  
 » de l'homme a l'autorité sur la terre de par-  
 » donner les péchés : Lève-toi, dit-il alors au

» paralytique, charge-toi de ton lit, et t'en va  
» dans ta maison. Et il se leva, et s'en alla dans  
» sa maison. Ce que le peuple ayant vu, il fut  
» rempli d'admiration, et il glorifia Dieu d'a-  
» voir donné un tel pouvoir aux hommes.»

(Math. IX, 2—8).





## JÉSUS PRÉCHANT SUR LA MONTAGNE.

---

**EN** PASSANT à cette nouvelle gravure, je n'ai pas besoin de vous dire, mes enfants, où se trouve placé Jésus; vous l'avez déjà reconnu à sa douce figure et à cette main toujours levée vers le ciel, comme s'il ne pouvait faire un geste, prononcer une parole, qui ne fussent en rapport avec sa céleste patrie.

**Tout jeunes que vous êtes, vous avez sans doute déjà remarqué que chacun aime à parler de sa profession, de son pays, de ses parents ; chaque homme use dans son langage des expressions qui rappellent ses occupations journalières, ou qui décèlent ses pensées intimes. Un peintre vous parle de couleurs, de pinceaux, de paysages ; un guerrier tire ses comparaisons des camps, des armes, des combats, des victoires ; un roi mêle naturellement à ses discours les mots de trône, de couronne, de royaume ; comme hélas ! les hommes vicieux font aussi souvent allusion, et même à leur insu, à leurs coupables habitudes ; en sorte que tous trahissent leur origine et leurs goûts. Eh bien ! il en est de même de Jésus. Toujours et sans effort il parle de sujets religieux ; c'est que la religion est dans son cœur. Il s'entretient du ciel, comme nous de la terre ; c'est que le ciel est sa patrie. Il nomme Dieu, comme nous nommons notre meilleur parent ; c'est que Dieu est son père. Et chose remarquable ! il traite tous ces sujets : le ciel, Dieu la vie éternelle, comme des sujets**

qui lui sont familiers , qu'il connaît, qu'il a vus, qui ne l'étonnent pas ; il en parle tout simplement, tout naturellement ; c'est que pour lui, toutes ces choses sont, comme le glaive pour le guerrier, comme la couronne pour le roi, toutes ces choses sont les siennes, celles de sa famille, celles de sa demeure , celles qu'il a vues et touchées en quelque sorte ; en un mot, c'est qu'en effet, Jésus est bien le Fils de Dieu véritablement descendu du ciel ! Écoutez-le donc parler sur la montagne.

Avant d'entendre ses paroles, jetez un regard sur ceux qui l'entourent : un signe se retrouve sur toutes les figures, le signe de l'attention. Les uns se sont assis comme s'ils étaient bien décidés à rester là jusqu'à la fin du discours ; vous voyez qu'un enfant est de ce nombre. Les autres semblent avoir eu la crainte de perdre une parole , de faire le moindre bruit en se baissant pour s'asseoir ; ils sont restés debout et immobiles, la tête tournée, l'oreille penchée du côté de Jésus. Mais de tous ces personnages, ceux qui paraissent le plus vivement intéressés, à en juger

par leur attitude, c'est cet homme, les deux mains appuyées sur son bâton et la bouche collée sur ses deux mains ; c'est ensuite cet homme chauve, inclinant la tête pour mieux entendre, et qui s'est placé si près de Jésus, qu'il n'en est plus séparé que par un de ses disciples enveloppé d'un manteau ; c'est encore cet homme, le coude placé sur le rocher et la joue fixée sur sa main à demi fermée. Chose remarquable ! ces trois hommes les plus attentifs sont trois vieillards ! Savez-vous pourquoi, mes enfants, ces vieillards écoutent avec plus d'empressement un discours qui leur parle du ciel, de Dieu, d'une vie à venir ? c'est que les personnes âgées sentent mieux que toutes les autres qu'elles approchent de la mort et que la mort est une chose terrible, quand on ne sait pas encore ce qu'on peut espérer ou craindre au-delà du tombeau ; c'est que les hommes d'un âge mûr, mieux que personne, ont appris par expérience que tous les beaux discours de la sagesse humaine, toutes les belles promesses de bonheur faites par le monde, ne sont que men-

songe et vanité, et que ce qu'ils ont maintenant de mieux à faire pour réparer le temps perdu, c'est de se hâter de s'instruire sur ce qui concerne le salut. Mes enfants, vous êtes encore enfants ; il vous semble peut-être étrange qu'on puisse s'occuper aussi sérieusement de choses lointaines spirituelles et célestes, et probablement à l'heure où je vous parle, vous préférez les gravures qui sont sous vos yeux aux paroles qui sortent de ma bouche. Mais songez que vous serez vieillards à votre tour, et qu'alors, effrayés à la pensée d'une fin prochaine, vous regretterez de n'avoir pas mieux écouté dans votre enfance, ce qu'il faut connaître pour n'avoir jamais peur de la mort. Si vous ne devenez jamais vieux, ce sera bien pire encore, car alors vous mourrez jeunes et vous aurez eu moins de temps pour apprendre tout cela. Ainsi, le plus prudent, c'est de vous hâter même dès votre enfance et d'écouter dès à présent, dès aujourd'hui ce qu'il faut savoir pour être sauvé et éternellement heureux. Précisément, c'est ce que Jésus va vous dire, car son discours commence

ainsi: « Heureux les pauvres en esprit car le royaume des cieux est à eux. Heureux ceux qui sont dans l'affliction ; car ils seront consolés. Heureux ceux qui ont faim et soif de la justice ; car ils seront rassasiés. Heureux ceux qui sont persécutés pour la justice ; car le royaume des cieux est à eux. Vous serez heureux lorsqu'à cause de moi on vous dira des injures, qu'on vous persécutera et qu'on dira faussement contre vous toute sorte de mal. » (MATH. V. 3, 4, 6, 10 et 11.)

Ces paroles de Jésus étonnent le jeune homme que vous voyez assis à gauche, auprès d'une femme. Remarquez son air de surprise ; voyez comme il relève et renverse la tête en regardant le Seigneur ; il semble dire ou penser : comment peut-on être heureux, quand on est pauvre d'esprit, quand on pleure, quand on manque de justice, enfin quand on est persécuté ? moi, je croyais, au contraire, que le bonheur était dans la joie, dans la prospérité, dans une juste estime de soi-même ?

Mais, Jésus devine la pensée de cet enfant, qui est celle de bien des hommes, et pour mieux

le tirer de son erreur, il commence par lui parler de la nécessité d'accomplir la loi de Dieu. C'est pourquoi il dit : « Je vous dis en vérité » que, jusqu'à ce que le ciel et la terre passent, » il n'y aura rien dans la loi qui ne s'accomplisse, jusqu'à un seul iota, et à un seul trait » de lettre. Celui donc qui aura violé l'un de ces » plus petits commandements, et qui aura ainsi » enseigné les hommes, sera estimé le plus petit » dans le royaume des cieux. »

Il parle ensuite de la difficulté d'accomplir cette loi et il apprend à tous ceux qui l'écoutent, que non-seulement il ne faut pas faire le mal, mais encore ne pas même le penser; non-seulement ne pas frapper son frère, mais ne pas lui adresser non plus une injure : « Vous avez entendu qu'il a été dit aux anciens : tu ne tueras » point ! et celui qui tuera sera punissable par » les juges. Mais moi je vous dis, que quiconque » se met en colère sans cause sera puni par le » jugement, et celui qui dira à son frère, fou, sera » puni par le feu de la Géhenne. » Jésus leur dit qu'il faut non-seulement aimer ses amis et ses

parents, mais encore ses ennemis : « Vous avez  
» entendu qu'il a été dit : tu aimeras ton pro-  
» chain et tu haïras ton ennemi. Mais moi je  
» vous dis : aimez vos ennemis, bénissez ceux qui  
» vous maudissent, faites du bien à ceux qui vous  
» haïssent, et priez pour ceux qui vous outragent  
» et vous persécutent. »

Quand après ces paroles, l'enfant étonné des béatitudes prononcées par le Sauveur, et ceux qui ont partagé son étonnement comprennent bien toute la sévérité de la loi, ils sentent dans leur conscience qu'ils ne l'ont pas accomplie de la sorte ; alors ils commencent à devenir eux-mêmes pauvres en esprit, c'est-à-dire humbles de cœur ; alors ils pleurent eux-mêmes sur leurs fautes ; alors ils reconnaissent qu'ils manquent de justice, ils en ont faim et soif, et dans ces nouvelles dispositions d'esprit ils se trouvent bienheureux, puisque ce sentiment de leur misère les conduit à désirer d'acquérir les vertus qu'ils savent maintenant ne pas avoir, et que ce désir les rend attentifs aux paroles de Jésus, leur découvrant la source où ils pourront

puiser toutes les vertus. Son doigt levé vers le ciel leur fait déjà comprendre que c'est de là-haut qu'ils doivent attendre la force de bien faire, et il leur dit enfin ces paroles bien faciles à comprendre : « Demandez, et on vous donnera ; cherchez et vous trouverez ; heurtez, et on vous ouvrira. Car quiconque demande, reçoit ; et qui cherche, trouve ; et l'on ouvre à celui qui heurte. »

Mais, ces hommes ont encore peine à se confier à cette promesse ; ils hésitent à croire que Dieu, qui est dans le ciel, ait la puissance de s'occuper d'eux qui sont si nombreux et si loin sur la terre. Cette femme que vous voyez plus pressée d'emporter sa cruche sur sa tête que désireuse d'écouter Jésus, est du nombre de ceux qui comptent moins sur Dieu que sur eux-mêmes. Il semble à ces gens-là que s'ils détournaient une heure de leurs travaux pour penser à Dieu, ce Dieu ne pourrait pas leur rendre le fruit de cette heure perdue. A ces personnes, Jésus répond ainsi : « C'est pourquoi je vous dis : ne soyez point en souci pour votre

» vie, ou de ce que vous mangerez, ou de ce  
» que vous boirez ; ni pour votre corps, de quoi  
» vous serez vêtus. La vie n'est-elle pas plus  
» que la nourriture, et le corps plus que le vê-  
» tement ? Regardez les oiseaux de l'air ; car  
» ils ne sèment, ni ne moissonnent, ni n'amas-  
» sent rien dans les greniers, et votre Père cé-  
» leste les nourrit. N'êtes-vous pas beaucoup  
» plus excellents qu'eux ? Et qui est-ce d'entre  
» vous qui, par son souci, puisse ajouter une  
» coudée à sa taille ? Et pour ce qui est du vê-  
» tement, pourquoi en êtes-vous en souci ? Ap-  
» prenez comment les lis des champs croissent ;  
» ils ne travaillent ni ne filent. Cependant je  
» vous dis que Salomon même, dans toute sa  
» gloire, n'a point été vêtu comme l'un d'eux.  
» Si donc Dieu revêt ainsi l'herbe des champs,  
» qui est aujourd'hui, et qui demain sera jetée  
» dans le four, ne vous revêtira-t-il pas beau-  
» coup plutôt, ô gens de petite foi ? Ne soyez  
» donc point en souci disant : Que mangerons-  
» nous ? Que boirons-nous ? Ou de quoi serons-  
» nous vêtus ? Car ce sont les païens qui recher-

« chent toutes ces choses, et votre Père céleste  
» sait que vous en avez besoin. Mais recherchez  
» premièrement le royaume de Dieu et sa jus-  
» tice, et toutes ces choses vous seront données  
» par-dessus. Ne soyez donc point en souci pour  
» le lendemain ; car le lendemain aura soin de  
» ce qui le regarde : à chaque jour suffit sa  
» peine. » (MATH. VI, 25-34).

En entendant ces paroles la femme chargée de sa cruche s'arrête et se retourne à demi. Elle ne doute plus de la puissance de Dieu ; mais elle doute encore de sa bonté, et elle se dit en elle-même : Dieu peut bien exaucer mes prières, mais je ne sais pas s'il le voudra ? Peut-être est-il trop grand pour s'occuper de nous mortels, qui sommes si petits ? Jésus devine ses pensées secrètes, et à ceux qui raisonnent ainsi, il répond :  
« Qui sera même l'homme d'entre vous qui  
» donne une pierre à son fils, s'il lui demande du  
» pain ? Et s'il lui demande du poisson, lui don-  
» nera-t-il un serpent ? Si donc vous, qui êtes  
» mauvais ; savez bien donner à vos enfants de  
» bonnes choses, combien plus votre Père qui

» est dans les cieus donnera-t-il des biens à  
 » ceux qui les lui demandent ? » (MATH. VII,  
 9, 10, 11).

Si les hommes que vous voyez autour de Jésus l'écoutent tous avec attention, tous ne l'écoutent pas avec le même plaisir. Quelques uns même n'entendent qu'avec peine sortir de sa bouche des maximes pour eux bien nouvelles et bien étranges. L'homme dont vous apercevez seulement la tête, placé devant les trois femmes, à votre droite, cet homme sur la figure duquel se peint le déplaisir est du nombre de ces mécontents. A sa tête un peu baissée, à son regard de bas en haut, surtout à sa bouche pincée, on reconnaît un homme qui ne goûte pas les paroles qu'il vient d'entendre. Celui qui est droit au-dessus du casque du soldat romain, cet homme aux cheveux plats qui semble ne tourner qu'avec peine son visage du côté de Jésus, paraît tout aussi peu satisfait. Que peut donc dire Jésus qui puisse si fortement contrarier ces deux personnages ? Il faut savoir d'abord que ce sont là deux honnêtes hommes ; ils n'ont jamais

ni tué, ni volé ; ils n'ont jamais seulement frappé leur frère, ils peuvent se vanter même d'avoir toujours fui les actions impures, en sorte qu'ils se rendent le témoignage de n'avoir pas fait le mal une seule fois dans leur vie. Ils ne doutent donc pas un instant qu'ils ne soient purs aux yeux de Dieu et qu'ils n'aient mérité le ciel. Aussi quand ils sont venus vers Jésus était-ce moins pour apprendre quelque chose de lui, qu'avec le désir de montrer leur science dans la loi et de parattre justes. Mais quel n'est pas l'étonnement de ces deux hommes si contents d'eux-mêmes, quand Jésus leur dit qu'il ne suffit pas de n'avoir pas fait le mal, qu'il faut encore ne l'avoir pas même pensé ! que ce n'est rien d'aimer ses amis, qu'il faut encore aimer ses ennemis ! et que même celui qui sans commettre l'impureté porte sur les plaisirs défendus un regard de convoitise, celui-là est déjà coupable comme s'il avait accompli une mauvaise action ! Vous comprenez, mes enfants, que dès ce moment ces hommes qui se croyaient justes, purs, charitables, sont obligés d'après cette

nouvelle mesure de moralité de s'avouer impurs, injustes et égoïstes ; ils sentent bien qu'ils n'ont pas aimé leurs ennemis, pardonné les offenses, chassé les mauvaises pensées. Mais comme ces hommes ne veulent pas renoncer à la bonne opinion qu'ils ont d'eux-mêmes, ils deviennent tout tristes en entendant ce discours de Jésus : « Je vous dis, que si votre justice » ne surpasse celle des Scribes et des Phari- » siens, vous n'entrerez point dans le royaume » des cieux. Vous avez entendu qu'il a été dit » aux anciens : Tu ne commettras point adul- » tère. Mais moi je vous dis que quiconque re- » garde une femme pour la convoiter, il a déjà » commis l'adultère avec elle dans son cœur. » Vous avez entendu qu'il a été dit : OEil pour » œil, et dent pour dent. Mais moi je vous dis de » ne pas résister à celui qui vous fait du mal ; » mais si quelqu'un te frappe à la joue droite, » présente lui aussi l'autre ; et si quelqu'un veut » plaider contre toi et t'ôter ta robe, laisse-lui » encore l'habit ; et si quelqu'un te veut con- » traindre d'aller une lieue avec lui, va-s-en deux.

» Donne à celui qui te demande, et ne te dé-  
 » tourne pas de celui qui veut emprunter de toi.  
 » Car si vous n'aimez que ceux qui vous aiment,  
 » quelle récompense en aurez-vous? Les péagers  
 » même n'en font-ils pas autant? Et si vous ne  
 » faites accueil qu'à vos frères, que faites-vous  
 » d'extraordinaire? Les péagers même n'en font-  
 » ils pas autant? Soyez donc parfaits, comme  
 » votre Père, qui est dans les cieux, est parfait.»  
 (MATH. V, 20, 27, 28, 38, 39, 42).

Apprenez donc, mes enfants, par ces paroles, qu'il ne suffit pas pour observer la loi de ne pas faire le mal; il faut encore ne pas le penser; que ce n'est pas accomplir le bien que de l'accomplir sans l'aimer, et que Dieu ne tient compte de nos actes, en bien comme en mal, qu'autant qu'ils sont l'expression des sentiments de notre cœur.

Pour leur faire encore mieux saisir ces pensées, Jésus leur raconte l'histoire d'un Pharisien qui distribuait des aumônes dans les rues de Jérusalem, et qui pour être remarqué des passants avait le soin de faire sonner l'argent qu'il

donnait aux pauvres. Les indigents recevaient cet argent, ils en achetaient du pain, des vêtements et tout ce dont ils avaient besoin, en sorte qu'on pouvait dire avec vérité que ce Pharisien leur avait été utile, qu'il les avait ainsi nourris et vêtus, qu'il leur avait peut-être par ces secours véritablement sauvé la vie. Mais, comme cet homme était sans amour dans le cœur pour ces pauvres ; comme il ne leur avait fait l'aumône que pour satisfaire sa propre vanité, Jésus déclare que de tels êtres avec toutes leurs œuvres en apparence bonnes ne recevront de Dieu aucune récompense. Ainsi, mes enfants, l'action la plus héroïque faite par un mauvais motif est une mauvaise action, et ceux qui s'en rendent coupables, sont de véritables hypocrites. « Prenez garde, dit Jésus, de ne pas » faire votre aumône devant les hommes afin » d'en être vu ; autrement vous n'en aurez » point de récompense de votre Père qui est » aux cieux. Quand donc tu feras l'aumône ne » fait pas sonner la trompette devant toi, comme » font les hypocrites dans les synagogues et

» dans les rues, afin qu'ils en soient honorés des  
» hommes. Je vous dis en vérité qu'ils ont déjà  
» reçu leur récompense. Mais toi, quand tu fais  
» l'aumône, que ta main gauche ne sache pas  
» ce que fait ta droite. Afin que ton aumône se  
» fasse en secret; et ton Père qui te voit dans  
» le secret, te le rendra publiquement. Et  
» quand tu prieras, ne fais pas comme les  
» hypocrites; car ils aiment à prier en se te-  
» nant debout dans les synagogues et aux coins  
» des rues, afin d'être vus des hommes. Je vous  
» dis en vérité qu'ils reçoivent leur récompense.  
» Mais toi, quand tu pries, entre dans ton  
» cabinet, et ayant fermé la porte, prie ton  
» Père qui est dans ce lieu secret; et ton Père  
» qui te voit dans le secret te le rendra publi-  
» quement. » (MATH. VI, 1—6).





## JÉSUS RESSUSCITANT LE FILS DE LA VEUVE DE NAÏN.



**M**ES enfants, avant de vous expliquer cette nouvelle gravure, je dois vous raconter une histoire.

Non loin de la ville de Capernaïm, près du lac de Génésareth, dans une petite ville appelée Naïn, vivait une famille israélite, composée du père, de la mère et d'un fils bien-aimé. Dans

ce temps-là, mes amis, et surtout parmi les Israélites, il ne se faisait que bien peu de commerce ; ce qu'on appelle aujourd'hui l'*industrie* était à peu près inconnu. Chacun cultivait et possédait un champ, héritage transmis de père en fils depuis les temps les plus reculés. Toute la richesse d'une famille était donc dans le travail du chef de la maison. La terre, sans culture, vous le savez, ne peut guère produire ; l'ordre maintenu à l'intérieur de la maison et les soins du ménage que prend une femme, sont nécessaires sans doute, mais par eux-mêmes, ils ne procurent pas un morceau de pain, ils ne donnent pas un verre d'eau ; et enfin les enfants ne sont qu'une occasion de dépense : il faut les nourrir, les vêtir, les instruire pendant de longues années, avant qu'ils puissent se rendre utiles. Vous comprenez donc que dès lors toutes les ressources de la famille de Naïn étaient dans l'activité du père. Quand il labourait son champ, cultivait sa vigne, sa femme et son enfant vivaient dans l'aisance ; quand les saisons étaient mauvaises ils pouvaient encore se nourrir, mais en usant

de beaucoup d'économie. Que serait-il donc arrivé si le père était devenu incapable de travailler ? Sa vie était donc bien précieuse, elle soutenait trois vies. Eh bien ! mes enfants, il arriva que ce père mourut ! Et le lendemain, sa veuve et son enfant étaient plongés dans les larmes. Ce n'est pas tout. Soit que cette pauvre veuve eût amassé déjà quelques épargnes, soit qu'elle eût alors affermé son petit bien et qu'elle se fût créé des ressources pour vivre quelques années, elle parvint à élever son fils, et elle touchait peut-être au jour où son enfant devenu homme pourrait, par son travail, nourrir sa mère et racheter son champ. Mais hélas ! vous savez que bien souvent vos petits projets sont renversés ; il en fut ainsi des projets de cette pauvre veuve. Ce fils qui était son fils unique, ce fils qui seul pouvait la nourrir et la soigner dans sa vieillesse, ce fils qu'elle aimait plus qu'elle-même, ce fils mourut aussi ! et l'infortunée veuve de Naïn se trouva seule au monde ! Son dernier appui sur la terre venait d'être brisé entre ses mains. Que faire ? — Quand on a

perdu un parent, un ami bien aimé, il semble d'abord que cela ne soit pas vrai, que cela soit impossible. En voyant son corps là, couché, immobile, on voudrait se persuader que cet ami dort, qu'il va se réveiller. Lorsqu'il est déjà déposé dans sa bière, il vient encore à la pensée que ce pourrait bien n'être qu'une léthargie et que peut-être il va se relever. Alors même qu'il est descendu dans le sein de la terre, on cherche encore à se faire illusion. On ne sait comment se justifier à soi-même cette folle attente d'un retour à la vie, mais enfin on espère encore, on espère contre toute espérance ! Oui, mes enfants, il en est ainsi, et cette illusion que nous cherchons à nous faire à nous-mêmes, est un indice que nous ne sommes pas destinés à nous séparer pour toujours ; c'est une preuve que si nos amis ne doivent pas venir revivre auprès de nous, nous devons aller revivre auprès d'eux ! Telle était probablement la disposition d'esprit où se trouvait la veuve de Naïn. Son fils était déjà couché sur le brancard qui devait le porter en terre. Ses parents étaient rangés à

la suite du convoi, la mère marchait à côté du corps inanimé. C'est peu de chose qu'un corps sans âme, et cependant on a bien de la peine à s'en séparer; on veut le suivre aussi long-temps que possible; on n'en détache ses regards que lorsque la terre le couvre. Ce moment terrible approchait; le convoi avait franchi la porte de la ville; à quelques pas était le cimetière; la veuve sentait son cœur défaillir et sa dernière illusion se dissiper. Pour elle maintenant son fils est mort, bien mort, mort pour toujours.

Jésus arrive. Il touche la bière. Les porteurs la déposent à terre et le convoi s'arrête. Que va-t-il faire? Il est ému de compassion pour cette femme, mais la compassion ne suffit pas pour justifier cette action. Tout le monde s'étonne de voir un homme (Jésus n'était pas autre chose pour ceux qui ne le connaissaient pas), tout le monde s'étonne de voir un homme suspendre la marche d'un convoi funèbre. Les regards se tournent vers lui et semblent lui dire: « Que veux-tu? » La mère seule s'en réjouit plus qu'elle ne s'en étonne; c'est du moins un ins-

tant de retard apporté à cette cruelle séparation. Sans doute elle n'espère plus en l'homme, mais l'affliction a fait naître la foi dans son cœur; elle croit en Jésus, et Jésus tendant la main sur le corps inanimé, dit : « *Jeune homme, je te le dis, lève-toi ?* » Aussitôt le mort se lève et commence à parler ! La mère se précipite à genoux, pleure, prie, rend grâces et adore le Sauveur.

Regardez maintenant la gravure, et vous reconnaîtrez la scène que je viens de dépeindre : le mort se relève et s'assoit ; il porte la main à sa tête pour se toucher lui-même, comme pour ouvrir ses yeux et s'assurer qu'il n'est pas sous l'illusion d'un rêve. La mère est à genoux, tournée, non pas du côté de Jésus, mais de celui de son fils, comme si elle aimait encore plus son enfant que son Dieu. Son mouvement a été si rapide que son voile en est encore soulevé par l'air agité autour d'elle. Jésus dirige une main sur celui qu'il veut ressusciter, pour bien montrer à ceux qui l'entourent que c'est par sa puissance que ce jeune homme mort va renaître, et en même temps il lève l'autre main vers le ciel.

pour faire comprendre que ce n'est pas un homme qui guérit de la mort, mais que c'est Dieu qui rend la vie une seconde fois, comme c'est lui qui l'avait donnée une première. Par ce prodige, non seulement Jésus leur montre qu'il est le Fils de Dieu, mais encore qu'un jour il aura la puissance de rendre la vie à ceux qui sont autour de cette bière, aussi bien qu'à vous mes enfants, qui êtes autour de ce livre.

Il est une chose qui vous paraîtra peut-être étrange, mes amis. Que les Juifs qui virent ce miracle en aient été frappés d'admiration, c'est ce que vous comprenez très bien, et la position de cet homme placé sur le devant, un bâton à la main vous le fait encore mieux comprendre, mais une parole qui vous étonnera peut-être, est celle de l'Évangéliste qui nous dit en parlant des Juifs témoins de cette résurrection : « *La crainte les saisit tous.* » Pourquoi craindre, vous demanderez-vous peut-être ? Si j'eusse été là, il me semble que je me serais au contraire réjoui d'être témoin d'un tel prodige. Ces hommes ne comprenaient-ils pas que c'est Dieu

qui vient de ressusciter ce jeune homme ? Oui, mes enfants, ils reconnaissent là un miracle ; oui, ils sont persuadés que Dieu en est l'auteur et que ce Dieu lui-même est là présent par sa puissance ; et c'est précisément pour cela qu'ils craignent et qu'ils tremblent ! Leur crainte en présence de Dieu vient de ce qu'ils se sentent coupables envers lui. Ils ont peur de Dieu présent, comme un criminel a peur de son juge, qui en venant s'asseoir devant le tribunal, réveille en lui le souvenir de ses fautes passées et lui fait pressentir sa condamnation. Vous allez encore mieux me comprendre. Lorsqu'à votre réveil vous venez auprès de moi, le sourire sur les lèvres, me souhaiter le bonjour et me donner le baiser du matin, alors vous n'avez pas peur de moi ; car vous n'avez encore fait aucun mal, vous sortez du sommeil et vous venez en ma présence la conscience légère. Mais si dans le courant de la journée, je surviens inattendu dans votre chambre d'étude, ou si je vous surprends au jardin, au milieu de vos jeux, bien souvent mon arrivée fait sur vous une lé-

gère sensation. C'est qu'aussitôt vous songez à ce que vous venez de faire, et vous me craignez, parce que vous sentez qu'il s'y mêlait quelque chose de mal. Autre exemple : lorsque vous avez commis en secret une faute grave, et que vous me retrouvez ensuite pour la première fois, il vous semble que je vais vous en faire un reproche ; si je vous aborde d'un air sérieux, vous croyez déjà que je vais vous dévoiler votre action mauvaise et secrète. Eh bien ! voilà précisément ce que tous ces hommes éprouvèrent, lorsque le miracle de Jésus vint leur faire sentir la présence de Dieu. Si ces hommes avaient été de petits enfants à la mamelle, ils n'auraient pas eu peur ; car encore à l'aurore de la vie, comme vous à votre réveil du matin, ils n'auraient pas senti une masse de péchés peser lourdement sur leur conscience. Mais déjà parvenus au milieu de la vie, comme vous au milieu du jour, ils ont craint, parce qu'ils se sont rappelé les fautes nombreuses de leur passé. C'est donc bien leur culpabilité qui les fait trembler devant Dieu.

Et vous, mes enfants, si dans ce moment même, Dieu se présentait à vous, seriez-vous beaucoup plus rassurés? je ne le crois pas. C'est que comme ces hommes, comme nous tous, vous reconnaissez que vous avez fait le mal. C'est bien, sans doute, de trembler au souvenir de vos torts; mais après cela, réjouissez-vous en songeant que Jésus est venu pour ressusciter non seulement ceux qui sont morts dans leur corps, mais aussi ceux qui sont morts dans leurs fautes. Jésus vous pardonne et dès-lors vous sortez du tombeau du péché; Jésus vous donne son Esprit et dès-lors vous naissez à la vie de la sainteté, vie toute nouvelle, vie heureuse, auprès de laquelle la vie pécheresse est une mort. Ainsi après avoir tremblé, vous pouvez vous rassurer et vous réjouir en Dieu qui vous a fait un tel don. C'est ce que firent ces Juifs; car après avoir eu peur, nous dit l'Évangéliste, ils glorifièrent Dieu. Au reste, voici le récit dans son entier.

« Le jour suivant, Jésus allait à une ville appelée Naïn, et plusieurs de ses disciples et une

» grande troupe allaient avec lui. Et comme il  
» approchait de la porte de la ville, il arriva qu'on  
» portait en terre un mort, fils unique de sa  
» mère qui était veuve, et il y avait avec elle  
» un grand nombre des gens de la ville. Et le  
» Seigneur l'ayant vue, il fut touché de com-  
» passion pour elle, et il lui dit : Ne pleure  
» point. Et s'étant approché, il toucha la bière,  
» et ceux qui la portaient s'arrêtèrent; et il dit :  
» Jeune homme, je te le dis, lève-toi. Et celui  
» qui était mort s'assit et commença à parler.  
» Et il le rendit à sa mère. Et la crainte les  
» saisit tous, et ils glorifièrent Dieu, en disant :  
» Un grand prophète s'est élevé parmi nous, et  
» Dieu a visité son peuple. Et le bruit de ce  
» miracle se répandit par toute la Judée, et  
» dans tout le pays d'alentour. »

(LUC VII, 11—17).





## JESUS MARCHANT SUR LES EAUX ET SOUTENANT PIERRE.



**C**ETTE gravure, mes enfants, met sous vos yeux bien des choses nouvelles pour vous; et d'abord cette mer agitée dont les flots se brisent avec fracas, s'élèvent dans les airs et retombent en pluie; cette barque de forme antique dont le modèle semble emprunté à la nature et n'être qu'une imitation du

dauphin se jouant sur les eaux. La poupe qui se redresse contournée, et s'épanouit en forme d'éventail, ressemble à la queue de ce poisson; la proue large et arrondie représente sa tête; les deux ouvertures circulaires qui laissent passer les rames tiennent la place de ses deux yeux, et enfin les avirons eux-mêmes qui viennent battre les eaux sous la coque du navire figurent très bien les nageoires fixées aux côtés du dauphin. Et ces trois hommes qui au milieu de la tempête paraissent avoir oublié leur danger, qui laissent là les rames, les voiles et les cordages pour venir se pencher sur les bords de la barque, que viennent-ils donc regarder avec tant de curiosité? Comment se fait-il que ce personnage au centre de la gravure soit debout, et cependant en partie enfoncé sous les eaux? Comment celui qui lui tend la main peut-il donc se soutenir à la surface tremblante et liquide, et marcher sur les eaux comme nous sur la terre? Ces eaux se sont-elles donc durcies en glace par un froid rigoureux? Non, car à côté de lui un homme est à moitié submergé, et de plus, autour d'eux, les flets lé-

par nos amis vient de faire un miracle ; si nous le laissons faire, tout le monde croira en lui, comme cette foule qui l'entoure dans ce moment ; alors il nous chassera nous-mêmes Phariséens, du temple de Jérusalem ; ou bien nos ennemis les Romains viendront détruire notre ville et notre nation. Allons donc avertir nos frères ; peut-être trouveront-ils un moyen de faire mourir ce Jésus, qui se plaît à nous décrier auprès du peuple et qui nous fait perdre honneurs, considération et richesses. Cet homme pensant ainsi, aimant mieux jouir de ces vanités pendant quelques jours dans ce monde que de se convertir et de vivre éternellement dans le sein de Dieu, cet homme et quelques uns de ses semblables vont avertir les Phariséens.

- Vous voyez donc, mes enfants, que la vue d'un miracle ne suffit pas pour convaincre un homme, quand cet homme est plus aveuglé par ses passions que désireux de connaître la vérité. Les preuves les plus claires, les faits les plus éclatants, tout est nié par celui qui se plaît dans le mal. Le méchant préfère croire à l'absurde

qui est selon ses goûts que de se rendre à l'évidence qui contrarie ses désirs. Ainsi chaque jour, vous voyez des hommes vivre dans le désordre, l'intempérance, la paresse, quoiqu'ils sachent bien que ces vices conduisent à la misère, à la souffrance, à la mort. Vous-mêmes, mes enfants, ne prenez-vous jamais quelques plaisirs dont les suites funestes vous sont connues d'avance ? Votre conduite vous explique celle de ces Juifs qui ne voulurent pas croire en Jésus-Christ, alors même qu'ils lui virent ressusciter un mort !

Mais, comme le récit de l'Évangéliste est plein d'intérêt et qu'il est plus étendu que ceux déjà cités, je vous engage à le lire dans le Nouveau-Testament lui-même. Vous le trouverez au chapitre onzième de l'Évangile selon Saint-Jean.



## ENTRÉE TRIOMPHALE DE JÉSUS A JÉRUSALEM.



**M**ES enfants, l'histoire de l'antiquité nous a conservé les récits de deux entrées triomphales : celle d'Alexandre-le-Grand à Babylone, et celle de Jésus de Nazareth à Jérusalem. Les détails qui nous sont donnés sur la magnificence de l'entrée d'Alexandre, contrastent singulièrement avec l'hu-

milité de celle de Jésus. Pour Alexandre, des rois de tous les points de la terre étaient venus à Babylone rendre des hommages divins au roi de Macédoine ; Jésus n'était attendu à Jérusalem que par des gens du peuple et des enfants. Le gouverneur de Babylone fit joncher le chemin de fleurs, et dresser sur les bords de la route des autels d'argent où brûlaient en l'honneur d'Alexandre les parfums les plus précieux ; tandis que les disciples arrachèrent de simples rameaux aux arbres d'alentour pour les jeter sur le passage de leur maître, et n'avaient d'autres tentures à placer sous ses pas que leurs propres vêtements. — Alexandre s'avancait monté sur un char resplendissant d'or et de pierreries, entouré des présents destinés au vainqueur ; des panthères, des lions enchaînés marchaient à ses côtés. Mais Jésus n'avait pour monture que le doux et humble poulain d'une ânesse. — Autour d'Alexandre, des mages d'Orient chantaient des hymnes à son honneur, des astrologues chaldéens exaltaient ses destinées et l'égalaient à Dieu, une multitude de musiciens joignaient les

accords des instruments aux flatteries énivrantes des poètes ; mais autour de Jésus quelques pauvres Juifs s'écriaient : « Hosanna au Fils de David ! » Béné soit celui qui vient au nom du Seigneur ! » Hosanna dans les lieux très hauts ! » — Enfin Alexandre était suivi par des milliers de cavaliers et de fantassins, un peuple entier terminait la marche triomphante de son armée ; tandis que Jésus n'avait à ses ordres que ses douze apôtres, jadis pêcheurs du lac de Génésareth, ou receveurs d'impôts à la porte de Capernaüm. — Quelle magnificence du côté d'Alexandre ! quelle humilité du côté de Jésus ! Comme la destinée du conquérant du monde paraît préférable à celle de l'obscur enfant d'Israël ! Mais vous n'avez vu que l'apparence, mes enfants ; venez maintenant contempler la réalité.

Ces rois, qui viennent au devant d'Alexandre, lui rendre hommage, sont des rois vaincus, qui dévorent leur honte dans leur cœur et qui haïssent en secret celui qu'ils déifient ; tandis que les enfants qui, dans le temple de Jérusalem, célèbrent la gloire de Jésus, n'y sont poussés par

personne, leurs cris sont l'expression de leur joie naïve. — Le peuple de Babylone a été soumis par la force ; qu'il le veuille ou non, il faut bien qu'il honore Alexandre ; mais le peuple de Jérusalem bien loin d'être contraint d'honorer Jésus, en est plutôt empêché par les Phari-siens. — Les Chaldéens viennent au devant d'Alexandre qu'ils craignent et qu'ils haïssent ; tandis que les enfants d'Israël accourent à la rencontre de Jésus qu'ils vénèrent et qu'ils aiment. — Les poètes de Babylone chantent la gloire de l'homme qui les paie ; mais le peuple de Jérusalem entonne les louanges de celui qui n'a pas une obole à donner pour gagner leur faveur. La gloire d'Alexandre n'est donc qu'un mensonge ; celle de Jésus est une réalité. Alexandre a pour lui les cris de la bouche ; Jésus a pour lui les mouvements du cœur. On sourit à Alexandre, mais on le hait ; on sourit à Jésus, et de plus on l'aime. Si les Chaldéens l'avaient pu, ils auraient renversé de son char le vainqueur, pour y placer leur roi vaincu ; mais si les Juifs avaient suivi leur désir, ils auraient enlevé Jésus de son

humble monture pour le faire asseoir sur un trône !

Voyez donc, mes enfants, quel cas il faut faire de tout ce qui n'a que l'apparence ! Voyez si vous devez rechercher des amis aux paroles douces, mais trompeuses, ou des amis au langage un peu dur, mais sincère. Vous trouverez peut-être des enfants qui vous caresseront, mais songez que c'est probablement pour obtenir quelque chose de vous et vous tromper ; tandis que d'autres vous parleront de vos fautes pour vous apprendre à vous corriger. Rappelez-vous donc que vos plus grands ennemis, ce sont ceux qui vous flattent. Au reste, vous allez voir comment s'est éclipsée cette gloire d'Alexandre-le-Grand et comment se sont changés en adoration, ces humbles honneurs rendus à Jésus de Nazareth.

Alexandre entra dans Babylone et y mourut victime de ses propres excès, dans la débauche d'un festin. Jésus entra dans Jérusalem et y mourut victime de son dévouement pour le genre humain. Depuis cette époque la mémoire

d'Alexandre a été toujours plus en s'obscurcissant dans le monde ; celle de Jésus au contraire est toujours devenue plus glorieuse ; si bien qu'aujourd'hui, Alexandre n'a plus de souvenir que dans l'histoire, et que Jésus vit dans le cœur de milliers et de millions de chrétiens. Alexandre qui alors voulait être pris pour un Dieu, aujourd'hui n'est plus considéré que comme un homme ; Jésus qui dans ce temps était pris pour un homme, aujourd'hui est reconnu pour un Dieu. Le vaste empire d'Alexandre fut détruit à sa mort ; l'empire de Jésus-Christ a commencé à sa crucifixion, et à cette heure, il s'étend aux deux bouts de l'univers. Cependant, mes amis, Alexandre avait des armées innombrables, des trésors, des rois pour soutiens ; et Jésus n'avait ni armée, ni trésor, ni puissants amis, il n'avait pas même un lieu où reposer sa tête. Comment donc expliquer ces revers et ces succès ? D'une manière bien simple, mes enfants, et la voici : Alexandre était un homme, Jésus est le Fils de Dieu.

**Maintenant, approchons-nous davantage de**

» l'autre côté, pendant qu'il renverrait le peuple.  
» Et après qu'il l'eut renvoyé, il monta sur une  
» montagne, pour être à part, afin de prier ; et la  
» nuit étant venue, il était là seul. Cependant la  
» barque était déjà au milieu de la mer, battue  
» des flots ; car le vent était contraire. Et, à la  
» quatrième veille de la nuit, Jésus alla vers eux,  
» marchant sur la mer. Et ses disciples le voyant  
» marcher sur la mer, furent troublés et ils dirent :  
» C'est un fantôme ; et de la frayeur qu'ils eurent,  
» ils s'écrièrent. Mais aussitôt Jésus leur parla et  
» leur dit : Rassurez-vous ; c'est moi, n'ayez point  
» de peur. Et Pierre, répondant, lui dit : Sei-  
» gneur, si c'est toi, ordonne que j'aille vers  
» toi en marchant sur les eaux. Jésus lui dit :  
» Viens. Et Pierre étant descendu de la barque,  
» marcha sur les eaux pour aller à Jésus. Mais  
» voyant que le vent était fort, il eut peur, et  
» comme il commençait à enfoncer, il s'écria et  
» dit : Seigneur, sauve-moi. Et incontinent Jésus  
» étendit la main et le prit, lui disant : Homme  
» de peu de foi, pourquoi as-tu douté ? Et  
» quand ils furent entrés dans la barque, le

» vent cessa. Alors ceux qui étaient dans la  
» barque vinrent et l'adorèrent, disant : Tu es  
» véritablement le Fils de Dieu. Et ayant passé  
» le lac, ils vinrent dans le pays de Génézareth.»

( MATH. XIV, 23—34. )



## RÉSURRECTION DE LAZARE.

 LA première vue de cette gravure, vous allez sans doute, mes enfants, m'adresser bien des questions: et d'abord, quel est cet homme sortant d'une caverne taillée dans le roc, cet homme dont on ne voit ni les bras ni les jambes, cet homme à la figure pâle et triste? Que veulent ces deux femmes à genoux

lui tendant les bras? que font là ces ouvriers renversés près de la montagne, et ce Juif accourant, tandis qu'un autre se sauve? Mes enfants, prenez patience, je répondrai à toutes vos questions; mais pour me faire comprendre, je dois commencer par un récit qui ne vous étonnera pas moins que la gravure.

Jésus aimait tous les hommes; toutefois il était des personnes qu'il aimait d'une manière plus particulière. Dans ce nombre se trouvait une famille de Béthanie composée de Lazare et de ses deux sœurs, Marthe et Marie. Lazare tomba malade; Marthe et Marie envoyèrent chercher Jésus pour guérir leur frère; cependant Jésus, loin de se hâter d'accourir, resta deux jours encore loin de son ami, et le laissa mourir sans lui porter un mot de consolation, sans faire une seule prière pour rétablir sa santé, lui, dont la parole pouvait rendre la vie! Mais ce n'est pas tout : lorsque Jésus eut retardé son départ, pour laisser à Lazare le temps d'expirer, lorsqu'à son entrée à Béthanie, il entend les sœurs de son ami pleurer, gémir et lui reprocher avec dou-

ceur de n'être pas venu assez tôt pour guérir leur frère, au milieu de cette scène attendrissante, Jésus porte la conversation sur un autre sujet; au lieu de leur répondre sur leur frère, il entretient Marie elle-même; loin de lui parler de guérison, il lui parle de la foi. Jésus n'est-il donc plus cet ami des malheureux que nous avons vu soulager tous les infortunés? Jésus n'a-t-il donc plus ce cœur aimant, qui lui faisait bénir les petits enfants? Cette conduite ne vous semble-t-elle pas étrange, et plus étrange, comme je vous le disais, que la gravure qui est sous vos yeux? Mes enfants, je comprendrais très bien que vous eussiez de telles pensées; c'est pourquoi je viens au-devant d'elles, pour y répondre.

Oui, mes amis, Jésus est toujours le même, toujours le meilleur ami des hommes, en particulier de Lazare et de ses sœurs; et c'est précisément, parce qu'il les aime beaucoup, c'est précisément parce qu'il enveloppe dans son amour non seulement cette famille de Béthanie, mais aussi ses apôtres qui le suivent, mais encore ces Juifs qui visitent Marthe et Marie et

enfin vous et moi, nous tous, mes amis, c'est précisément pour cela que Jésus laisse mourir Lazare, gémir Marie et Marthe, pleurer les habitants de Béthanie, et le mot qui explique toute sa conduite est celui-ci: Jésus n'aime pas les hommes seulement pour quelques jours, pour quelques années, pour cette courte vie enfin; mais, il les aime pour leur vie entière qui se prolonge dans l'éternité, et c'est parce qu'il veut le bien de Lazare, de Marie, de Marthe, de ses disciples et de tous les Juifs qu'il laisse mourir le premier, gémir les unes, et pleurer les autres. Si Jésus avait simplement guéri Lazare; pendant sa maladie, peut-être certaines personnes n'auraient voulu reconnaître là que la cure habile d'un médecin ordinaire; mais en voyant Jésus rappeler Lazare de la mort à la vie, tous sont obligés de confesser que c'est ici un éclatant miracle. Si Jésus, avait épargné à Lazare les angoisses de l'agonie, et ainsi séché plus vite les larmes de Marie et de Marthe, il n'aurait que soulagé les souffrances de leur corps; mais en le laissant mourir pour le ressusciter ensuite, il fait un bien éternel à leur âme,

en fortifiant leur foi. Et même, dans l'accomplissement de ce miracle, le premier désir de Jésus n'est pas de rendre la vie à un ami; c'est de convertir tous ceux qui en seront témoins; il veut que tous participent à ses bienfaits, que tous voient la gloire de Dieu, afin que tous croient et qu'ainsi tous soient sauvés et vivent heureux pendant une éternité. Dès-lors, qu'importe que Lazare souffre quelques instants et meure, qu'importe que ses sœurs se lamentent, si, par ce moyen, Lazare, ses sœurs, les Apôtres et les Juifs reçoivent une vie éternelle et heureuse? Et vous-mêmes, mes enfants, si Lazare n'était pas mort, si ses sœurs n'avaient pas pleuré, vous n'auriez pas maintenant devant vous cette glorieuse résurrection, vous ne verriez pas cet homme, encore enveloppé de son suaire, se relever vivant, du fond de son tombeau; ses sœurs tombant à genoux aux pieds de Jésus et ouvrant les bras à leur frère; ces ouvriers qui viennent de détacher la pierre du sépulcre, frappés d'épouvante, ces Juifs, l'un levant les yeux au ciel pour rendre grâce d'avoir été témoin d'un tel

miracle, l'autre courant à Lazare comme pour se convaincre qu'il est bien vivant.

Voilà, mes enfants, de quelle manière Jésus aimait ses amis; il leur faisait un bien durable, éternel, et ce bien il le faisait servir et à ceux qui étaient là sous ses yeux et à toutes les générations futures qui n'existaient pas encore. Vous, mes enfants, tout petits que vous êtes, et quelque'éloignés que vous soyez de cette époque, vous pouvez vous dire avec vérité : c'est aussi pour moi que Jésus a fait cela, et c'est aussi moi qu'il porte dans son cœur.

La vue de Lazare sortant de son tombeau produisit deux effets bien différents sur les Juifs qui en furent témoins. Comme vous le voyez, les uns lèvent les yeux au ciel, courent vers Lazare ou tombent à genoux; ceux-là se rendent à l'évidence et croient que Jésus est bien le Fils de Dieu. Mais d'autres restent immobiles; tel est ce vieillard que vous voyez, la tête chauve, la main sur la poitrine, et qui est placé dans le fond au-delà du rocher, à droite de Marie. Cet homme dit en lui-même : Que faire? Ce Jésus condamné

cette entrée triomphale de Jésus à Jérusalem, et voyons tout ce qui se passe sur cette gravure.

Jésus sachant qu'il devait mourir à Jérusalem pour expier les péchés des hommes, se dirigea volontairement vers cette ville. Après avoir ressuscité Lazare, il envoya donc ses disciples lui chercher une ânesse et son poulain pour lui servir de monture. Il voulait ainsi faire comprendre que son règne était un règne pacifique et que la première vertu du chrétien devait être l'humilité. Ses apôtres placèrent leurs vêtements sur l'ânon et y firent monter Jésus. Tandis que ces préparatifs s'accomplissaient, le bruit de la résurrection de Lazare se répandait dans Jérusalem. Vous savez que quelques uns de ceux qui en avaient été témoins étaient venus la raconter aux Pharisiens. De leur côté, ceux qui par la vue de ce miracle, avaient été convertis à Jésus, étaient venus dans la ville l'annoncer à leurs amis, à leurs parents à tous ceux qu'ils avaient rencontrés ; et comme déjà beaucoup d'autres prodiges accomplis par Jésus avaient grandi sa réputation, alors éclata

tout-à-coup un mouvement d'enthousiasme en sa faveur. Les Juifs venus à Jérusalem de tous les points de la Palestine pour célébrer les fêtes de Pâques ne s'entretenaient que du Sauveur. Ils se disaient les uns aux autres : qui sait s'il viendra à la fête? Dans ce moment, ils apprirent que Jésus suivi de ses apôtres et de ses nombreux disciples approchait de la ville et que sa suite se grossissait, à chaque pas, de ceux qu'il rencontrait sur son chemin. Alors une joie universelle s'empara du peuple; tous coururent au devant du Fils de Dieu. Voyez quelle multitude s'échappe pressée de la porte étroite de Jérusalem, cueillant sur sa route des branches de palmier; plusieurs d'entr'eux ont escaladé ces arbres, et de leur sommet, ils jettent à la foule les rameaux que celle-ci place sous les pas du Sauveur, d'autres se dépouillent pour étendre leurs manteaux sur sa route; d'autres se précipitent à genoux les bras tendus, la tête dans la poussière, comme s'ils voulaient se mettre sous les pieds de leur Maître. Tandis que la foule sort de Jérusalem au-devant de son Roi spirituel, les disciples de Jésus, qui viennent après

lui, racontent sur leur passage ce qu'ils ont vu : ce Lazare sortant du tombeau, marchant, parlant, plein de vie après quatre jours de sépulture ; ceux qui les entendent, en sont émerveillés, ils se joignent à eux et tous ensemble s'écrient : « Hosanna au Fils de David ! Béni soit celui qui » vient au nom du Seigneur ! Hosanna dans les » lieux très-hauts ! »

O mes enfants, qu'elle est pure la joie de ceux qui suivent ainsi leur ami céleste, qui chantent du cœur ses louanges, qui s'entretiennent de sa personne et qui se confient en ses promesses ! Notre Maître est le Fils de Dieu, dit l'un. Oui, et il nous pardonne tous nos péchés, dit l'autre. — Hélas ! il va mourir pour nous, ajoute un troisième. — Mais, c'est pour ressusciter et entrer dans le Ciel avec nous, s'écrie une autre voix ; et dans ces saintes conversations ils s'édifient et se réjouissent mutuellement.

Eh bien ! mes amis, n'est-il pas étrange que ces entretiens sur nos espérances célestes, loin d'intéresser toujours les enfants, comme vous, les fatiguent, les ennuient même le plus souvent ?

N'est-il pas vrai qu'une lecture de la Bible vous paraît longue? qu'une prière vous fatigue, et que jamais vous ne parlez entre vous de choses religieuses? Vous voyez donc, mes enfants, que les choses de Dieu qui devraient vous plaire vous déplaisent naturellement, et que, par exemple, dans ce moment j'ai besoin de vous mettre des images sous les yeux pour vous rendre attentifs à des histoires qui devraient vous intéresser par elles-mêmes. Mes enfants, c'est un indice que votre cœur naturel, ni le mien, ni celui d'aucun homme ne sont tournés vers le bien et que pour les disposer à écouter, à croire et à aimer les choses bonnes, pures, saintes, éternelles, il faut que Dieu les change par son Esprit. Et cela, mes amis, Dieu le fait aussi pour les enfants, comme vous allez le voir.

Jésus entra donc à Jérusalem en triomphe; il se rendit au temple; là, les aveugles, les boiteux vinrent à lui et Jésus les guérit. Le peuple, les Sacrificateurs, les Scribes, tous étaient accourus; les enfants eux-mêmes s'étaient joints à la

foule. A la vue de ces miracles, ces petits êtres ne purent contenir leur joie et leur admiration, et ils s'écrièrent eux-mêmes dans le temple : « Hosanna au Fils de David ! » Comme les principaux Sacrificateurs en étaient indignés, ils dirent à Jésus, avec un sentiment d'envie : « N'entends-tu pas ce que disent ces enfants ? » Jésus leur répondit : « Oui. N'avez-vous jamais lu ces paroles de » la Bible : Seigneur, tu as tiré une parfaite » louange de la bouche des enfants ? » Vous le voyez donc, mes amis, c'est Dieu lui-même qui tirait ces louanges de leur bouche, c'est-à-dire que pour cela il leur avait donné son Saint-Esprit. Et chose bien remarquable ! tandis que ces enfants exaltent le Seigneur, ces vieillards, ces grands prêtres sont pour lui pleins de haine, c'est encore un indice de la même vérité : car ces hommes, malgré leur expérience et leur savoir étaient méchants, parce qu'il n'avaient pas eux-mêmes reçu l'Esprit de Dieu.

Ainsi donc, mes amis, ne pensez pas que vous soyez trop jeunes pour comprendre l'Évan-

gile, trop jeunes pour vous convertir, trop jeunes pour faire le bien ; avec le secours du Saint-Esprit on peut tout et à tous les âges.



## LA CÈNE.

---

**M**ES enfants, si l'on vous annonçait aujourd'hui avec précision, l'année, le mois, le jour et l'heure de votre mort (ce terrible moment fût-il encore bien loin), ne croyez-vous pas qu'une nouvelle aussi bien déterminée vous glacerait d'effroi? Si, par exemple, on venait vous apprendre que le 25 mars 1690

vous mourrez à six heures du soir, et si vous étiez bien convaincus que c'est là une vérité, votre cœur ne se troublerait-il pas subitement? Supposons plus : si l'on venait vous apprendre d'une manière certaine que vous mourrez, non pas dans cinquante ans, mais dans cinquante jours, quel tremblement agiterait vos membres! Allons plus loin : supposons que dans ce moment, Dieu envoie un messager vous dire : « Demain à trois heures après midi, tu seras étendu sur ton lit de mort, » qu'éprouveriez-vous? Oh! il me semble à cette nouvelle voir tomber ces gravures de vos mains; votre figure pâlir, votre esprit s'égarer, votre cœur défaillir, votre vue se troubler. Il me semble vous entendre pleurer, crier, éperdus, ne savoir plus où porter vos pensées, incapables d'agir, de parler, de vouloir même. Il me semble vous voir consumant ainsi dans l'agitation, le désordre et le désespoir, les quelques heures de vie qui vous restent. Oui, mes enfants, je comprendrais fort bien qu'il en fût ainsi pour vous et moi, car ce sont là des sentiments tout na-

turels; venez donc admirer une conduite au-dessus de cette nature dans une semblable circonstance, et comprenez ainsi que celui qui l'a tenue était toute autre chose qu'un homme!

Voyez-vous, au centre de cette table, Jésus, une coupe dans une main, un pain dans l'autre, tranquillement assis au milieu de ses apôtres? Eh bien! ce Jésus, si calme, sait qu'il doit mourir dans quelques heures. Celui qui doit le livrer à la mort est là, assis à la table, et Jésus ne lui fait aucune plainte. Loin de s'occuper de lui-même, il se préoccupe de ses disciples. Il oublie la mort qu'il va souffrir pour ne songer qu'aux inquiétudes qu'elle va causer à ses amis. Alors il leur donne ces conseils :

« Mes petits enfants, je suis encore avec vous  
» pour un peu de temps; vous me chercherez,  
» mais vous ne pouvez venir où je vais. Je ne  
» vous laisserai point orphelins; je viendrai à  
» vous. Que votre cœur ne se trouble point;  
» vous croyez en Dieu, croyez aussi en moi. Il y  
» a plusieurs demeures dans la maison de mon

- » Père ; si cela n'était pas, je vous l'aurais dit.  
» Je m'en vais vous préparer le lieu. »

En entendant ces paroles, les apôtres, que vous voyez écoutant Jésus avec attention, eurent le cœur rempli de tristesse ; comme vous, mes enfants, seriez tristes si je vous disais que demain je vais vous quitter et mourir ! Ces paroles touchèrent le cœur des apôtres sans doute, mais le croiriez-vous ? ces paroles laissèrent insensible celui que vous voyez une bourse à la main. En même temps que Jésus recevait cet homme à sa table, lui donnait le pain et le vin qu'il avait bénis, cet homme, Judas, formait dans son cœur le projet de vendre son bienfaiteur et de faire répandre son sang innocent au prix de quelques pièces d'or ! Oh ! mes chers enfants, quel horrible passion que celle de l'avarice et de la cupidité ! Aujourd'hui vous êtes trop jeunes pour désirer un argent que vous ne sauriez pas employer ; mais les jours viendront où vous aussi serez désireux de posséder des richesses ; vous aussi peut-être aurez de mauvaises pensées, des

désirs coupables... mais prenez garde, rappelez-vous bien alors que c'est pour avoir de l'or que Judas accueillit dans son cœur une pensée coupable ; que c'est pour de l'or qu'il fut traître ; pour de l'or qu'il dissimula, mentit et calomnia ; pour de l'or qu'il consentit à voir mourir son Maître et à devenir lui-même l'instrument de cette mort. Aussi est-ce pour de l'or qu'il a mérité et obtenu l'enfer ! Voyez comme son visage est sombre, son regard farouche, sa main crispée autour de sa bourse. Mille pensées se croisent dans sa tête ; son avarice le pousse au crime, mais sa conscience le retient ; il veut partir pour aller trouver les Pharisiens ; mais il hésite encore, il veut et ne veut pas ; il est à la torture, chaque parole amicale de Jésus est un reproche et un tourment pour lui. Enfin, il s'arrache à la table et va dans les ténèbres, amies du crime, accomplir pour trente pièces d'argent le plus épouvantable des forfaits.

Le disciple que vous voyez à la droite de Jésus est l'apôtre Saint-Jean, surnommé l'ami du Sau-

veur. Il est tout attristé d'apprendre qu'un de ses compagnons doit trahir celui qu'il aime tant, tandis que lui si simple, si tendre, se demande comment il est possible qu'un cœur d'homme puisse s'ouvrir à de telles pensées? Aussi se penche-t-il vers Jésus pour lui dire au sujet du traître : « Qui est-ce Seigneur? » C'est qu'en effet l'homme vraiment bon, non seulement ne fait pas le mal, mais encore il ne soupçonne pas que d'autres veuillent le faire; il refuse d'y croire, cela lui paraît impossible, absurde; et sans doute les anges doivent être aussi surpris qu'affligés que les hommes puissent concevoir et exécuter des choses si horribles.

Celui que vous voyez à la droite de Jean, la main encore levée, vient de lui faire signe de demander au Seigneur quel sera le traître? Lui non plus ne peut pas comprendre qu'on veuille trahir Jésus, car dans quelques instants il va lui dire : « Je donnerais ma vie pour toi. Je suis » prêt d'aller avec toi et en prison et à la mort. » Mais cet apôtre aussi, ce Pierre apprendra bien-

tôt qu'il ne faut pas trop compter sur ses meilleures résolutions ; que l'homme le mieux intentionné doit se défier de lui-même, Croiriez-vous, mes enfants, que ce Pierre qui vient de jurer à son Maître de le suivre en prison et à la mort, sera dans une heure si faible, si tremblant, qu'il reniera Jésus ? qu'il dira ne pas connaître celui qui l'a soutenu sur les flots ? qu'il blasphémera contre ce Fils de Dieu, qui maintenant lui fait des promesses et prie pour lui son Père ? Cependant, mes amis, celui qui a fait tout cela c'est bien ce même Pierre ! Si donc un tel apôtre a pu tomber dans une si grande faute, vous ne devez pas vous flatter d'avance vous-mêmes de n'en jamais commettre. Apprenez plutôt à vous défier de vos forces, à fuir la tentation. Quand vous serez disposés à vous vanter et à dire : Moi, je ne ferai jamais cela, dites-vous aussitôt : Pierre a trahi son Maître ; — Moi, je ne serai jamais un lâche ; par lâcheté, Pierre a trahi son Maître ; — Moi, je n'aurai jamais peur de la mort ; par crainte de mourir, Pierre a trahi son

**Maitre.** Mais si vous voulez véritablement rester fermement attachés au bien, faites deux choses : défiez-vous de vous-mêmes et priez Dieu; comme hier, l'un de vous, craignant de se laisser tomber dans le fleuve, s'éloigna du bord et vint me saisir par la main.

Je ne dois pas oublier non plus de vous parler de l'urne, du plat et du linge que vous voyez à terre, aux pieds de la table, sur la gauche. Dans l'antiquité, les Juifs avaient la coutume de se laver les mains et la tête avant de se mettre à table. Quelquefois même les domestiques de la maison rendaient ce service aux convives étrangers, fatigués de la route qu'ils avaient faite pour se rendre à l'invitation de leur maître. Sans doute, Jésus et ses apôtres venus de Béthanie à Jérusalem pour manger la Pâque, étaient dans ce cas, et le maître de la maison désireux de les bien recevoir, avait dû faire apporter l'eau et le linge nécessaires pour laver les pieds de ses hôtes. En effet, les pieds furent lavés, dans le bassin que vous voyez, et essuyés, l'un après

l'autre, avec le linge qui est encore à terre. Mais savez-vous bien qui a lavé ces pieds? savez-vous qui a fait le service d'un esclave? C'est Jésus-Christ, c'est le Fils de Dieu! Le Fils de Dieu a lavé les pieds de douze pauvres et misérables créatures! Cela vous étonne sans doute? Je le comprends. Saint-Pierre aussi fut étonné; si étonné que lorsque Jésus vint pour le laver à son tour, il ne voulut pas le laisser faire, et confus à la pensée que la main de son divin Maître va s'appuyer sur le pied de lui, disciple indigne, il s'écrie, en l'arrêtant d'un signe respectueux: «Toi, Seigneur! toi tu me laverais les pieds!» Comment se fait-il donc que Jésus persiste et qu'il veuille accomplir une tâche si humiliante? — Lui-même va vous le dire.

«Après donc qu'il leur eut lavé les pieds, et  
» qu'il eut repris sa robe, s'étant remis à table,  
» Jésus leur dit: Savez-vous ce que je vous ai  
» fait? Vous m'appelez Maître et Seigneur, et  
» vous dites vrai; car je le suis. Si donc je vous  
» ai lavé les pieds, moi qui suis le Seigneur et le

» Maître, vous devez aussi vous laver les pieds  
» les uns aux autres. Car je vous ai donné un  
» exemple, afin que vous fassiez comme je vous  
» ai fait. En vérité, en vérité je vous dis, que le  
» serviteur n'est pas plus que son maître, ni l'en-  
» voyé plus que celui qui l'a envoyé. Si vous  
» savez ces choses, vous êtes bienheureux,  
» pourvu que vous les pratiquiez. »

Mais je ne vous ai encore rien dit de la circonstance la plus mémorable de ce repas pascal. Voyez vous quelle expression d'étonnement règne sur les figures des apôtres? L'un d'eux, à droite, s'est soulevé sur ses deux mains, comme pour s'avancer et faire une question de l'autre côté; le premier se redresse et interroge du regard. Le troisième du même côté semble stupéfait; il reste debout et immobile; que se passe-t-il donc? Jésus présente simplement une coupe à ses apôtres et leur dit : « Buvez en tous; » qu'y a-t-il là d'étonnant? Il leur partage ensuite le pain que vous voyez dans sa main gauche; qu'y a-t-il là d'étrange? Rien sans doute. Mais ce qui afflige les

apôtres, c'est que Jésus en leur offrant le pain et la coupe leur dit: «C'est mon sang qui est répandu, » c'est mon corps qui est rompu ». Jésus annonce sa mort à ses disciples et une mort prochaine, car il ajoute que c'est pour la dernière fois qu'il boit de ce jus de la vigne. Quelle triste nouvelle pour des amis! apprendre que celui qu'ils aiment le plus au monde, leur Maître, leur bienfaiteur celui qui est là assis à leurs côtés va mourir et mourir dans quelques heures! Mais ce qu'il y a de plus déchirant pour le cœur des apôtres, c'est d'apprendre que c'est pour eux que Jésus meurt, que ce sont leurs fautes qui rendent nécessaire l'expiation qu'il va faire; en sorte qu'ils peuvent se dire avec vérité: « Toutes les fois que je suis tombé dans le péché, j'ai préparé le supplice de Jésus, j'ai en quelque sorte répandu son sang et brisé son corps; et si maintenant ce Jésus quitte la table pour marcher à la mort, c'est parce que je l'ai voulu, et je deviens ainsi l'un de ses bourreaux!

**Mais ce ne sont pas seulement les apôtres qui**

devraient penser cela, ce sont tous les hommes, qui, comme eux, sont pécheurs ; c'est moi, c'est vous, mes enfants ; car Jésus dit en présentant la coupe : « Mon sang est répandu pour la rémission » des péchés de *plusieurs*. » Vous pouvez donc vous dire, mes amis, que vos fautes aussi ont rendu nécessaire la mort de ce Sauveur et que vous aussi vous avez à pleurer amèrement. Combien il faut que le péché soit grave aux yeux de Dieu pour avoir rendu nécessaire la mort d'un tel être, et combien vous devez haïr le mal qui a fait souffrir un tel ami.—Mais écoutez, si vous êtes tristes avec les apôtres, avec les apôtres vous serez consolés, car Jésus dit ensuite : « Parce » que je vous ai dit ces choses, la tristesse a rempli votre cœur. Toutefois, je vous dis la vérité, » il vous est avantageux que je m'en aille ; car si » je ne m'en vais pas, le Consolateur ne viendra » point à vous ; et si je m'en vais, je vous l'enverrai. » Je m'en vais à mon père ; mais je vous verrai de nouveau, et votre cœur se réjouira, » et personne ne vous ravira votre joie. Je vous

» ai dit ces choses, afin que vous ayez la paix en  
» moi; vous aurez des afflictions dans le monde ;  
» mais prenez courage, j'ai vaincu le monde. »

Tout en parlant ainsi, Jésus accompagné de ses disciples avait quitté la table et s'était acheminé silencieusement vers le jardin des oliviers. C'était le soir, et ce moment fut choisi par Judas pour faire l'œuvre du prince des ténèbres. Mais ceci fera le sujet de la scène suivante.





## JUDAS TRAHIT JÉSUS PAR UN BAISER.



**L**E même soir, tandis que Jésus entretenait ses disciples de son amour pour eux, Judas était venu entretenir les Pharisiens pour leur vendre son Maître. Ainsi lorsque Jésus quittait la chambre haute où s'était donné le souper de la Pâque, Judas sortait du Sanhédrin où s'était conclu le marché de la trahi-

son. Jésus était accompagné de ses apôtres ; Judas était suivi de soldats armés d'épées et de bâtons. Tous deux, partis de côtés opposés, marchent vers le même but, le jardin de Gethsémané sur le mont des olives : Jésus pour accomplir la volonté de Dieu, Judas pour faire l'œuvre de Satan. Arrivé là, Jésus engage ses disciples à prier et à veiller pour ne pas tomber en tentation ; parvenu près du jardin, Judas cherche celui qu'il doit livrer. Jésus et Judas se dirigent l'un vers l'autre, ils s'approchent, se rencontrent, et Judas se précipitant dans les bras de son Maître lui donne le baiser de trahison ! L'infâme ! il l'embrasse pour le désigner à ses bourreaux ! L'hypocrite ! il baise celui qu'il veut entraîner vers ses juges, en prison, à la mort ! Regardez : l'un de ces sergents endurcis par la vue habituelle du crime, tombe lui-même à genoux devant Jésus qui lui dit : « Celui que vous » cherchez, c'est moi ! » et cependant Judas poursuit sans s'émouvoir son criminel dessein ; une voix secrète lui crie bien encore qu'il va commettre l'action la plus inique et la plus lâche, mais l'amour de l'or étouffe ce dernier cri de la cons-

cience. Le combat de son âme se peint jusque dans son baiser : il embrasse Jésus, mais c'est plutôt en jetant sa figure sur son épaule qu'en déposant un baiser sur sa joue ; il n'ose regarder son Maître, il veut cacher à ses condisciples la rougeur de son front ; il se dérobe ainsi à tous les regards, lorsque Jésus le relevant, lui dit avec douceur : « Judas ! Judas ! tu trahis le Fils de » l'homme par un baiser ! »

Oh ! mes enfants, quelle chose hideuse que l'hypocrisie ! c'est la sœur de l'imposture, de la dissimulation et de toute fausseté. Aussi Satan s'appelle-t-il le père du mensonge, et son nom veut-il dire encore le calomniateur. Jésus était compatissant pour tous les pécheurs, pour les péagers, pour les larrons et même pour les femmes de mauvaise vie ; à tous, il offre le pardon et leur dit : « Vous tous qui êtes fatigués et chargés, venez, venez à moi et je vous soulagerai. » Mais pour les hypocrites, il n'a point de compassion, point de pardon ; pour les hypocrites, il n'a que des paroles de condamnation : « Malheur à vous, » s'écrie Jésus, « malheur à vous,

» Scribes et Pharisiens, hypocrites, parce que  
 » vous ressemblez aux sépulcres qui ne parais-  
 » sent point, et les hommes qui marchent dessus  
 » n'en savent rien. Mais malheur à vous, Phari-  
 » siens, qui payez la dîme, tandis que vous né-  
 » gligez la justice et l'amour de Dieu; malheur à  
 » vous ! qui sous prétexte de faire de longues  
 » prières dévorez la maison de la veuve.»

Savez-vous pourquoi, mes enfants, ce Jésus qui a de douces paroles pour tous les pécheurs, n'a pour les hypocrites que des malédictions? C'est que les hypocrites sont les seuls pour lesquels il n'y a plus d'espoir de salut, ils sont déjà damnés dès ce monde; comme Judas, ils portent Satan dans leur cœur. Jésus ne peut pas leur dire: convertissez-vous, parce qu'ils simulent déjà la conversion; Jésus ne peut pas leur dire: aimez Dieu et votre prochain, parce qu'ils feignent déjà cet amour; quel que soit le conseil qu'on leur donne, ils prétendent déjà l'avoir suivi. Si vous les engagez à croire, leur bouche dit: je crois, tandis que l'incrédulité reste dans leur cœur; si vous leur conseillez de prier, leurs mains sont

déjà jointes et cependant la moquerie est au fond de leur âme. Avec les hypocrites, il n'y a point d'espoir, parce qu'ils disent *amen* à tout, mais ils pensent le contraire. Ils ne seront jamais sincères, car ils font métier de feindre la sincérité. Les hypocrites, mes enfants, finissent par se tromper eux-mêmes; il se mentent à eux-mêmes, et ainsi ils deviennent incapables de repentir et de conversion. Oh ! je vous en supplie, mes amis, ne prenez pas le chemin qui conduit à l'hypocrisie; ce chemin c'est l'affectation du langage, l'exagération de la politesse, la flatterie, le mensonge et la dissimulation. Repoussez, détestez, haïssez toute fausseté. La fausseté est le cachet dont le Démon marque ici-bas les âmes qui sont siennes pour les reconnaître et s'en emparer dans l'éternité. C'est le fer chaud et brûlant, signe de l'infamie, imprimé sur l'épaule du galérien et qui ne s'effacera pas de toute sa vie. La fausseté, c'est Judas; la fausseté, c'est Satan; la fausseté, c'est l'enfer ! Malheur, malheur à vous, menteurs et hypocrites ! Mieux vaudrait que vous ne fussiez jamais nés ! mieux vaudrait, qu'une pierre au

cou, l'on vous eût précipités dans le fond de la mer! Malheur à vous, malheur à vous, frères de Judas, fils de Satan, héritiers de l'enfer!

A ce signe de Judas, et rassurés par les paroles du Sauveur, les soldats et les Juifs s'approchent, et se saisissent de Jésus. Voyez combien ils sont venus nombreux; un seul suffisait, et ils sont une armée. Pourquoi cette multitude? Pourquoi ces armes? Pourquoi venir de nuit? C'est que ces hommes sentent qu'ils vont faire une mauvaise action. Ils viennent pendant les ténèbres, parce qu'ils ont pensé qu'en plein jour, le peuple, nourri, enseigné et guéri par Jésus, ne leur permettrait pas d'arrêter celui qui ne leur fit jamais que du bien. Ils viennent en grand nombre pour s'exciter les uns les autres; une méchanceté qu'on ne commettrait pas seul, on l'accomplit avec des complices; il semble que leur exemple autorise et que le poids de la faute soit allégé par leur présence. Ils viennent armés de bâton et de glaives, parce qu'on craint toujours quand on a tort. Tremblants dans le fond de leur âme, ils veulent se rassurer par la vue de leurs armes.

Si ces Juifs étaient venus arrêter un homme véritablement coupable, ils n'auraient pas craint de se présenter à la clarté du jour; ils l'auraient fait marcher au seul nom de la loi, sans glaive ni bâton. Tout ce tapareil témoigne donc contre eux-mêmes et prouve encore mieux l'innocence de Jésus. C'est ainsi, mes enfants, que plus le coupable fait d'efforts pour se justifier, mieux il découvre sa méchanceté; plus il crie haut, mieux il prouve qu'il a tort; plus il se défend, mieux il s'accuse. L'innocent est calme, il parle simplement; il n'espère rien de la force de ses paroles; il attend tout de la justice de sa cause.

Jugez-en, mes amis, par ce qui vous arrive à vous-mêmes. Lorsqu'il se fait quelque mal, à la maison, en mon absence, et qu'à mon retour, je vous demande : qui a fait cela? si vous en êtes innocents, vous me répondrez avec calme : Je ne sais pas. Si vous êtes au contraire coupables, la crainte d'une punition méritée vous pousse aussitôt à me faire des protestations que ce n'est pas vous, ou que la chose s'est faite d'elle-même. Si j'insiste dans mes questions, hélas! vous ap-

puyez encore plus sur vos protestations d'innocence, et c'est précisément à cela que je vous reconnais coupables.

Les sergents, les soldats, les prêtres, les Phariséens, arrivent donc en foule, armés et furieux pour s'emparer de Jésus qui toujours dévoué leur dit : « C'est moi que vous cherchez; » et en montrant ses disciples, il ajoute : « Laissez aller ceux-ci. » Jésus pourrait au contraire appeler ses apôtres à son secours, prier son père de lui donner des légions d'anges pour le défendre, ou se soustraire lui-même à la mort en prenant la fuite; mais non, il marche au devant du danger pour l'écartier de ses amis. Pendant ce temps-là, que font ses amis eux-mêmes? Voyez-les : ils se tiennent dans le fond; ils ont peur. Vous n'en apercevez plus que quelques-uns, les autres ont déjà pris la fuite, et ceux-ci vont bientôt les imiter. Il est vrai que l'un d'eux est assis adossé à la montagne; mais, il s'est assis pour dormir, pendant les instants que son Maître lui avait conseillé de prier et de veiller, afin d'éviter la tentation; il

aime mieux se livrer au sommeil, pensant qu'il aura toujours le temps de prier le lendemain, et que la tentation n'est pas chose si terrible. Mais l'événement lui prouve bientôt le contraire, et lorsqu'il est encore assoupi, les soldats arrivent en tumulte. Alors, leurs cris retentissants dans le jardin de Gethsémané, leurs glaives étincelants dans les ténèbres à la lueur des torches, leurs pas précipités vers le portique près duquel l'apôtre s'est endormi, tout cela le réveille et l'épouvante. Il n'a pas voulu prier lors du conseil de Jésus, et maintenant il est sans force en face du danger; il succombe à la tentation, et comme les autres il abandonne son Maître aux mains impures des sergents et des Pharisiens.

Et vous, mes amis, ne faites-vous jamais comme ces apôtres? N'oubliez-vous pas de prier pour dormir? Ne vous semble-t-il pas, le soir, que vous n'avez aucun danger à craindre et qu'il est inutile de vous mettre à genoux avant de vous mettre au lit? Ne vous dites-vous pas quelquefois: je prierai demain? et le lendemain ne renvoyez-vous pas au soir? Ne vous semble-t-il

pas que la tentation qui n'est pas encore là, n'est guère à redouter et que vous serez toujours assez forts pour la surmonter, quand elle viendra? Enfin, dernière et triste ressemblance entre vous et cet apôtre, ne vous est-il jamais arrivé, pour avoir négligé la prière, de tomber dans le mal que vous n'aviez pas prévu et qui vous semblait impossible? Sans doute, cela vous est arrivé, car cela m'est arrivé à moi-même, comme à cet apôtre, comme à tout homme qui compte trop sur lui-même et qui ne croit pas assez vivement à l'efficacité de la prière.

Et remarquez ce qu'avait fait Jésus avant l'arrivée de Judas, tandis que ses apôtres dormaient: il s'était mis à genoux. A la pensée de la mort qui se préparait pour lui, une sueur de sang avait couvert ses membres et il s'était écrié: « Mon Père, si tu voulais éloigner cette coupe » de moi! toutefois que ma volonté ne se fasse » pas, mais la tienne. » Après avoir ainsi prié, il exhorte ses apôtres et vient faire la même prière, une seconde, une troisième fois. Si Jésus a senti le besoin de prier, ne devez-vous pas bien

plus, mes enfants, éprouver ce besoin? Et si lui-même a craint d'être trop faible, pouvez-vous espérer d'être assez forts? Priez donc, priez pour tout et toujours: pour vous, pour votre père et votre mère, pour votre frère et votre sœur. Demandez surtout à Dieu qu'il vous rende le bien facile et doux à faire; car si Dieu vous rend meilleurs, il aura plus fait pour votre bonheur que s'il vous donnait les plaisirs, la santé, la vie, en vous laissant l'amour du péché dans le cœur. L'être le plus malheureux, c'est au fond le plus méchant; comme l'être le plus heureux, c'est le plus saint. Qui est plus malheureux et plus méchant que Satan? Et qui est plus heureux et plus saint que Dieu? Personne. Si donc vous voulez goûter le bonheur de votre Dieu, priez-le d'abord de vous donner sa sainteté, qui seule peut y conduire.

Enfin, les apôtres effrayés prirent la fuite; Judas, bourrelé de remords, alla retracter ce qu'il avait dit, jeter les trente pièces d'argent dans le temple, et se pendre de désespoir. Les soldats emmenèrent Jésus; Jean et Pierre le sui-

**144**      **JUDAS TRAHIT JÉSUS PAR UN BAISER.**

**virent de loin ; et le jardin de Gethsémané rentra  
dans l'obscurité et le silence.**



## JÉSUS DEVANT PILATE.

---

**R**EGARDEZ, mes chers enfants, la scène animée qui se passe sous vos yeux, et comprenez bien les sentiments divers, qui agitent les personnages réunis autour du tribunal de Pilate.

Les Juifs, après avoir conduit Jésus devant le Sanhédrin pour l'interroger, l'amènèrent en-

suite à Pilate pour le faire condamner. Oui, pour le condamner et non pour le juger, car l'arrêt de mort était depuis long-temps porté dans le cœur de ces Pharisiens. Pilate que vous voyez debout devant son tribunal, interroge Jésus, ne le trouve coupable d'aucun crime et veut le relâcher. Il l'envoie d'abord à Hérode qui voyant Jésus silencieux, méprise celui qui s'est dit roi, et lui met par moquerie un manteau de pourpre, sur les épaules. Les soldats complètent ce costume royal dérisoire en plaçant une couronne d'épines sur la tête de Jésus et un sceptre de roseau entre ses mains. Alors les soldats le ramènent vers Pilate, et c'est ici que commence la scène que vous avez sous les yeux. Les prêtres et les Pharisiens, sur le devant du tableau, sont là pour accuser; le peuple placé en dehors des tribunes vient pour être témoin du jugement; tels sont les personnages qui posent devant vous. Maintenant écoutez leurs paroles, suivez leurs mouvements, étudiez leurs passions.

« Je vous l'amène, dit Pilate, afin que vous sachiez que je ne trouve en lui aucun crime. »

**Pilate** sait que Jésus est accusé par les Juifs d'avoir voulu se faire roi et pousser le peuple à la révolte; dans ce moment son regard tombe sur ce prétendu rebelle; il le voit les bras pendants, les mains jointes, la tête baissée, la bouche muette, le front couronné d'épines; il ne reconnaît guère à ce maintien si doux, si humble, le factieux turbulent, et comme s'il était frappé du contraste de cette position humiliante et des projets ambitieux qu'on lui prête, il dit à ses accusateurs : « Voilà l'homme! » C'est-à-dire : voilà celui que vous accusez de vouloir renverser César et monter sur son trône! Voyez quelle humilité dans son maintien! Voilà celui que vous dites prêcher la révolte; écoutez, il ne veut pas même ouvrir la bouche pour se justifier! Cette faible créature est-elle donc tant à craindre? Est-ce là un homme si terrible, un conspirateur, un chef de faction? Regardez à sa tête ensanglantée, à ses paupières baissées, à ses pieds nus, à son profond abattement, voilà celui que vous accusez de rébellion! « Voilà l'homme! »

Mais les prêtres sacrificateurs ne veulent rien entendre; ce seul mot de Pilate les irrite; ce qu'ils veulent, c'est la mort de Jésus. Entendez avec quel acharnement ils la demandent : « Crucifie-le! Crucifie-le! » Voilà toute leur réponse.— « Il n'a fait aucun mal, » dit Pilate.— N'importe, les Juifs répondent toujours : « Crucifie-le! Crucifie-le! » Je vous accorde chaque année par faveur l'élargissement d'un prisonnier, dit Pilate ; si donc vous le voulez, je ferai grâce à Jésus? — Non, non, « Crucifie-le! Crucifie-le! » redisent encore ceux qui aiment mieux le sang que la miséricorde; ne relâche pas celui-ci, mais Barrabas. Or Barrabas était un meurtrier, et ils le préfèrent à Jésus innocent. Pilate n'osant plus résister à la volonté des Juifs irrités, veut du moins, montrer par une cérémonie, que c'est bien malgré lui qu'il cède à leurs instances; il fait apporter de l'eau, se lave les mains devant eux et leur dit : « Je suis innocent de la mort de ce juste, c'est à vous d'y penser! » — « Oui, oui, » vocifèrent les prêtres du Dieu de paix, « que son sang retombe sur nous et sur nos enfants! »

et en même temps, ces bêtes féroces, altérées de sang humain, poussent des cris, s'agitent et menacent le gouverneur. Regardez : l'un d'eux dans la violence de ses mouvements, fait un faux pas et tombe, et renversé à terre, il se relève à demi pour présenter encore un poing fermé et menaçant à l'objet de sa haine. A côté de lui, un Sacrificateur s'avance, tend le bras comme s'il voulait faire violence à Pilate et le contraindre à prononcer l'arrêt de mort. Sa bouche est encore ouverte, et il crie au gouverneur pour l'effrayer : « Si tu relâches cet homme, tu es ennemi de César ! » Derrière lui, un autre prêtre lève une main en signe d'assentiment et ferme l'autre poing, qui semble crispé par la colère. Voyez la méchanceté peinte sur sa figure, ces lèvres pincées, cet œil en feu, ce regard en dessous. Derrière lui, voyez encore cet homme qui lève les deux mains, comme s'il voulait demander deux fois la mort de Jésus ; regardez à sa figure amaigrie par l'envie et la haine. Oh ! quelle chose hideuse que la colère, mes enfants ; elle fait de l'homme l'égal de la brute, car elle le prive de sa

raison. A vous, qui êtes calmes dans ce moment, il semble peut-être qu'il fallait être insensé pour tenir une telle conduite; non, mes enfants, il suffisait d'être irrité. Une fois que la colère s'empare de nous, tout est à craindre de notre part. Dans la colère nous dirons des injures à nos meilleurs amis; dans la colère, nous insultons nos parents; dans la colère, (hélas ce crime le plus grand est aussi le plus commun) dans la colère nous prononcerons des jurements, nous blasphèmerons le nom de Dieu. Oui, mes amis, la colère est la source de bien des crimes; elle inspire les mauvaises résolutions, elle dicte les paroles outrageantes, elle fait lever une main irritée sur son semblable, elle répand le sang. Aussi Jésus a-t-il dit, que celui qui se met en colère sera puni par le feu de la Géhenne!

Regardez sur l'autre côté du tableau derrière Jésus, revêtu des signes dérisoires de la royauté; vous y verrez les soldats qui l'ont ramené de chez Hérode. Pour eux, ils ne haïssent pas Jésus; car il ne leur a fait ni bien ni mal; mais ils se moquent de lui parce qu'ils le voient faible et

sans défense ; l'un, par dérision, se met à genoux derrière lui et porte le pan de son manteau ; l'autre lève le bras et la tête, comme pour crier en se moquant : Vive le puissant roi des Juifs ! Un troisième prend par plaisanterie un air sérieux et, armé de sa lance, il singe le garde d'honneur. Mais le quatrième soldat, qui tend le bras comme pour retenir la lance, est animé d'un tout autre sentiment. Il s'indigne en voyant ses camarades se moquer d'un être faible et malheureux, et il admire Jésus si calme au milieu de tant d'insultes. Ce soldat comprend qu'il y a de la bassesse à jeter le ridicule sur celui qui ne peut pas se plaindre, et de la grandeur d'âme à mépriser ces insultes par le silence. Rappelez-vous, mes amis, combien il vous était pénible, d'être la risée de vos camarades, lorsque vous aviez commis quelque maladresse. Comme vous les trouviez injustes et méchants, de vous poursuivre ainsi de leurs sarcasmes ! Vous en auriez pleuré de rage ! Eh bien ! à votre tour, ne vous joignez donc jamais à ces moqueurs, et comprenez que ceux dont vous feriez l'objet de vos rail-

leries pourraient dire aussi de vous avec raison, que vous êtes injustes, méchants et semblables à ces vils soldats qui se moquent du Fils de Dieu, qui par humilité a pris la forme humaine.

Mais comment se fait-il que ce même peuple qui peu de jours auparavant courait au devant de Jésus, exhaltait ses miracles, l'appelait Fils de David et voulait le couronner roi d'Israël, comment se fait-il que ce peuple soit maintenant ici sur le haut de la tribune extérieure à crier, gesticuler et demander avec fureur la mort de Jésus qu'il admirait hier ? Hélas ! mes enfants, c'est uniquement parce que ces hommes ont écouté les conseils des principaux Sacrificateurs, qui leur ont dit à l'oreille de demander à Pilate la mort de Jésus. Ce peuple est tout flatté d'être compté pour quelque chose par les grands de la nation, et dès lors il accepte et suit leurs funestes avis. Parce que ces sénateurs sont puissants, il semble au peuple que leurs conseils soient nécessairement bons ; parce que ces docteurs sont instruits, le peuple s'imagine que leur science

doit changer une lâcheté en une bonne action ; parce que ces sacrificateurs sont prêtres, le peuple croit que leurs ordres sanctifient le mal, et bien que leur conscience réclame contre tout cela, cependant il écoute prêtres, savants et sénateurs.

Mes enfants, le mal est toujours le mal, et qui que ce soit qui puisse vous le conseiller, vous devez toujours le repousser. Quelquefois des camarades plus âgés que vous vous disent : « Fais ceci, ou cela ; viens avec moi ici, ou là ; » et bien qu'au fond de votre cœur quelque chose vous crie : « C'est mal, ne le fais pas, n'y va pas, » cependant vous répondez : il est plus âgé que moi, il sait donc mieux que moi ce qu'il est permis de faire. — Non, mes enfants, suivez plutôt votre conscience ; écoutez-la dès qu'elle parle, ne marchandez pas avec elle. Un mauvais conseil vous vint-il d'un vieillard, d'un savant, d'un roi, vous devriez refuser de le suivre, parce qu'un être encore plus grand vous ordonne le contraire ; Dieu lui-même parle au fond de

vosre conscience et vous crie : « Malheur à toi, si tu fais cela ! » Songez donc qu'il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes.



## JÉSUS SUR LA CROIX.



**N**ous rappelez-vous bien, mes amis, ce Jésus que nous avons vu successivement adoré par des bergers, béni par des infirmes miraculeusement guéris, admiré pour sa résurrection de Lazare, conduit en triomphe à Jérusalem et exalté dans le temple comme le Fils de Dieu ? Venez maintenant voir ce

même Jésus, si bon, si puissant, si glorieux, honteusement crucifié au milieu de deux brigands!

Après l'avoir reçu des mains de Pilate, les Juifs se pressent autour de la victime qui ne peut plus leur échapper; ils chargent ses épaules d'une croix pesante, et lorsque parfois elle succombe à la fatigue, ils activent sa marche à coups de verges et la poussent vers l'autel de Golgotha. Les flots d'une population inconstante, maintenant joyeuse, se pressent sur les pas du lugubre cortège; chacun veut voir humilié celui qu'il a vu triomphant, et jeter son cri d'insulte contre le Fils de David, auquel il adressait peut-être hier ses Hosanna! Parvenus au sommet de la montagne, ces hommes aussi avides qu'impitoyables, se partagent les habits du patient; ils couchent la croix sur la terre et étendent Jésus sur la croix; des clous dans une main, un marteau dans l'autre, ils fixent sur le bois ses chairs palpitantes, et joyeux, ils redressent et plantent en terre ce sanglant trophée de leur victoire! Alors, semblables à des sauvages qui dansent et se réjouis-

sent autour de la victime qu'ils vont dévorer, les Juifs entourent l'instrument du supplice; les uns se moquent du Sauveur, les autres lui crient des injures, et tous, à la vue des souffrances les plus atroces, poussent de sataniques éclats de rire. Jésus demande à boire; ils lui présentent du fiel! Jésus prie pour eux son Père; ils se partagent ses vêtements. Jésus expire en suppliant Dieu de leur pardonner; ils lui percent le côté d'une lance. Pour le couvrir de plus de honte, ils le placent entre deux brigands, et pour le charger de plus d'outrages, ils ajoutent l'ironie à la cruauté et se disent : « Voyons si Élie le prophète viendra le délivrer. »

Pourquoi donc Jésus, le Fils de Dieu, se laisse-t-il ainsi abreuver d'insultes et de souffrances? S'il ne voulait mourir qu'afin de ressusciter, il pouvait bien quitter la vie, sans avoir à supporter ces atroces douleurs. S'il désirait donner un exemple de résignation ou de dévouement, une mort exempte de tant de honte aurait dû lui suffire. Enfin, si Jésus avait l'intention de prouver sa mission divine n'était-ce pas assez de ses miracles? Pourquoi donc

toutes ces angoisses, depuis la couronne d'épines et les verges sanglantes jusqu'aux clous enfoncés dans ses mains? Pourquoi tant d'ignominies, depuis le crachat d'un esclave et les insultes de la populace jusqu'à l'ironie des grands prêtres et la place donnée entre deux scélérats? Pourquoi tout cela, dites-vous, mes enfants? Pourquoi? le voici : pour racheter les péchés des hommes! Le péché est si horrible aux yeux de Dieu, que rien au monde ne pouvait l'effacer, ni le repentir, ni les larmes, ni les vertus humaines; et il n'a fallu rien moins que la mort d'un Dieu, et une mort cruelle et infâmante! Mais les péchés de qui, mes enfants? les vôtres! les vôtres eux-mêmes; en sorte que si Jésus a souffert, c'est aussi vous qui en êtes la cause; si des clous ont traversé ses mains, c'est aussi vous qui avez poussé la main qui les a enfoncés; c'est vous qui avez rendu nécessaire ces angoisses à Gethsémané, ces soufflets devant le Sanhédrin, ce sang sur Golgotha; c'est vous, c'est moi, ce sont tous les hommes, c'est nous tous qui avons crucifié Jésus-Christ.

Ainsi, mes enfants, venez vous mêler par la pensée à cette foule qui est au pied de la croix, au moment où le soldat romain perce le côté de Jésus expirant, et jugez avec lesquels de ces spectateurs vous pourrez sympathiser. Peut-être trouverez-vous ici le moyen de soulager votre cœur gonflé de larmes au souvenir des souffrances que vous avez imposées à votre meilleur ami.

Jésus est mort. Les soldats achèvent leur tâche : l'un le transperce de sa lance; l'autre dresse une échelle pour descendre son corps de la croix; un troisième reste assis, et les autres se retirent, bannière déployée, comme de retour d'un triomphe. Les Pharisiens et les Scribes que vous voyez derrière la croix restent là, impassibles, immobiles pour s'assurer que Jésus est bien mort, avant de s'en retourner chez eux rassurés et satisfaits. Mais d'un autre côté, remarquez ce personnage rapproché de la croix, les mains et les yeux levés vers le Sauveur, comme pour le prier; voyez près du rocher, et de la première croix, cette femme courbée qui semble

s'arracher les cheveux de désespoir, et cette autre fille de Jérusalem qui, un peu plus haut, s'en va la main levée, se frappant la poitrine. Cette mort de Jésus a donc produit deux effets bien différents : par elle, les uns s'enfoncèrent dans leur endurcissement ; par elle, les autres furent jetés dans un profond repentir. D'une part les Pharisiens et les Prêtres disent encore : il faut l'ensevelir, sceller la pierre et placer des gardes autour du sépulcre ; de l'autre, ces femmes et le centenier pleurent, se désespèrent et s'écrient : « C'était vraiment le Fils de Dieu ! » Aussi, ces deux effets différents amenèrent-ils deux résultats opposés ; ceux qui avouèrent leurs fautes furent pardonnés, tandis que ceux qui s'endurcirent restèrent sous la condamnation. Remarquez que les Pharisiens et les Prêtres, par leur endurcissement, comme ces femmes et le centenier, par leur repentir, donnent tous une preuve qu'ils sont coupables ; le seul trait qui les distingue les uns et les autres, c'est que les uns le reconnaissent et sont sauvés, tandis que les autres le nient et sont perdus. La

mort de Jésus ne saurait profiter à ceux qui ne le veulent pas; elle ne peut purifier que ceux qui l'acceptent. Mais écoutez l'histoire des deux brigands; elle vous fera mieux comprendre ma pensée.

Ces deux hommes que vous voyez en croix, l'un à la droite, l'autre à la gauche de Jésus, ont mené tous deux une vie criminelle; ils sont donc avec justice condamnés à mourir. Mais après leur condamnation s'établit entre eux une profonde différence : le brigand de la gauche persiste dans son endurcissement, il se moque de Jésus et lui crie : « Si tu es le Christ sauve-toi toi-même et nous aussi. » Mais le brigand de la droite, au contraire, reprend son complice et reconnaît ses fautes : « Ne crains-tu point » Dieu, puisque tu es condamné au même supplice? Pour nous, nous le sommes avec justice, car nous souffrons ce que nos crimes méritent; mais celui-ci n'a fait aucun mal; » et il ajoute en s'adressant à Jésus : « Seigneur, souviens-toi de moi quand tu seras » entré dans ton règne. »

Voilà donc deux hommes d'une vie également coupable ; l'un ne se repent pas et ne croit pas ; l'autre se repent et croit. Eh bien ! que fait Jésus à leur égard ? Il laisse l'incrédule mourir dans son péché et il dit au croyant : « Aujourd'hui même tu seras avec moi en Paradis ! »

Mes enfants, je n'ai pas besoin de vous demander si vous êtes du nombre de ceux qui se repentent de leurs fautes et si vous croyez en Jésus-Christ ; certainement vous me répondriez : Oui. Mais il ne suffit que vous le disiez pour que cela soit vrai ; vous pouvez vous tromper vous-mêmes, sur vous-mêmes. Voici donc à quoi je reconnaitrai si véritablement, vous avez cru, si réellement vous vous êtes repentis : c'est à ceci, si vous aimez Jésus, votre Sauveur, jusqu'à faire sa volonté. Quand je vous verrai changer de conduite, prier avec plaisir, être purs, humbles et charitables, je me dirai : c'est qu'ils croient en Jésus-Christ.

Oh ! mes enfants, aimez donc ce Jésus. Eh ! comment ne l'aimeriez-vous pas, lui qui vous a tant aimés, lui qui a pensé à vous avant que vous

fussiez nés, lui qui dans le moment où je parle prie encore son Père de vous donner une place dans son Paradis? Si vous ne l'aimiez pas vous seriez les êtres les plus ingrats; vous savez bien qu'en restant dans le mal vous contristeriez encore votre meilleur ami; que vous le replacerez de nouveau sur la croix. Pour moi, mes enfants, si vous n'êtes pas touchés de cet amour de Jésus, je désespère de vous toucher jamais par mon affection; car si j'ai soutenu votre existence pendant quelques années, Jésus vous a donné une vie éternelle; si je vous ai procuré quelques plaisirs sur la terre, Jésus vous a ouvert toutes les joies du Ciel. Je ne suis que votre père, il est votre Sauveur et le Sauveur de votre père. Oh! aimez, aimez donc de tout votre cœur et de toute votre âme, celui qui vous a tant aimés que de donner sa vie pour vous, sur la croix de Golgotha!





## MARIE AU JARDIN.



**D**EPUIS trois jours, le corps de Jésus reposait dans un sépulcre creusé dans le roc, fermé par une pierre énorme et gardé par des soldats romains. Les apôtres pleuraient la mort de leur Maître, et les saintes femmes qui l'avaient suivi dans ses voyages voulaient se donner au moins la consolation

d'embaumer sa dépouille mortelle. Marie Madeleine, le cœur plein de tristesse, vient au sépulcre le dimanche, à l'aube du jour. Partie de sa demeure avant l'aurore, elle marche triste et pensive. A ce moment encore, les rues de Jérusalem sont désertes, le chemin de Golgotha, qui serpente à travers la campagne est solitaire; l'homme des champs n'a pas repris le poids de ses travaux; les troupeaux reposent dans l'étable; l'oiseau dort dans son nid la tête caché sous son aile; un voile de ténèbres enveloppe la nature; à peine Marie distingue-t-elle les objets devant ses pas; tout est morne, tout repose, tout est enseveli dans le silence, et cette nature entière parle encore de mort à celle qui va pleurer sur un tombeau. Plus elle avance, plus elle est triste; son émotion s'accroît, des larmes roulent déjà dans ses yeux. C'est à peine si ses forces peuvent la soutenir jusqu'au près du sépulcre. Elle entre dans le jardin où le sombre vendredi elle a vu déposer le corps livide et brisé de son Seigneur. Alors un lugubre tableau se retrace à son souvenir : elle croit voir cette

tête bien-aimée couverte de la pâleur de la mort, et inclinée sur la plaie sanglante de sa poitrine; ces pieds, ces mains percées et ces membres roidis qui prennent la position qu'on leur donne, restent immobiles. Alors les yeux de Marie se portent sur la grotte où elle avu déposer le corps de Jésus; elle veut le voir une derrière fois, elle approche et... Oh! surprise! le corps a disparu! elle se retourne et Jésus vivant apparaît à ses yeux! Elle est si loin de s'attendre à ce nouveau prodige qu'elle ne reconnaît pas le Seigneur. Alors Jésus d'un seul mot ouvre les yeux de son entendement: « Marie! » lui dit-il; — « Mon Maître! » répond Marie en se retournant avec vivacité, et elle voit plein de santé celui qu'elle a vu déposer sans vie dans le tombeau!

Quel bonheur ce dut être pour elle! mes chers enfants; retrouver ainsi l'être adoré que l'on avait perdu; voir revivre, marcher et parler celui qui la veille était là mort, sans mouvement, sans parole! le retrouver pour ne plus le perdre, savoir que la terrible mort n'a sur lui

plus d'empire, que pour lui le tombeau est à jamais fermé, que la vie est pour toujours revenue; prendre sa main et se sentir serrer la sienne, le regarder et voir ses yeux briller d'une flamme éternelle, lui parler et de sa bouche recevoir un sourire; savoir qu'il est vivant pour toujours! pour toujours! toujours! Oh! mes enfants, cette seule pensée est faite pour inonder notre âme de bonheur, et si dans ce moment vous n'êtes pas heureux par elle, c'est que vous ne vous représentez pas assez vivement sa réalisation. Écoutez donc.

Vous savez quelle personne bien-aimée, vous et moi, nous avons perdue; vous savez que le corps inanimé laissé par la mort sur cette terre repose loin d'ici dans un cercueil, sous une triste pierre; vous savez que vous et moi l'avons plus d'une fois visité et que toujours la pierre est restée froide, la terre immobile; seulement à chaque visite, un peu plus d'herbe couvrait cette place devenue chère. Supposez donc que nous partions demain pour aller y faire encore une visite: nous arrivons, le cœur

plein de tristes souvenirs; avant d'entrer, nous revoyons déjà par la pensée ces cyprès toujours les mêmes, cette inscription, cette date, ce nom gravés sur la tombe; nous n'avons plus qu'un pas à faire pour retrouver en réalité ces objets qui frappent d'avance notre imagination. Approchons; regardez; plus d'herbe desséchée! plus de terre durcie! plus de pierre froide! tout a été bouleversé, le tombeau est ouvert; vous tournez la tête et vous retrouvez pleine de santé celle qui vous crie, « mes enfants! mes enfants! » Le comprenez-vous maintenant ce bonheur de Marie? La comprenez-vous cette joie de retrouver ce qu'elle avait perdu et ce que vous avez perdu? Eh bien! cette joie sera la vôtre. Un jour, ma supposition sera une réalité; vous retrouverez vivante, le cœur aimant, celle que vous avez perdue; vivante à toujours! aimante à toujours! heureuse pour une éternité. Oui, Jésus est ressuscité pour nous montrer que nous aussi nous renaîtrions à la vie; il est remonté au ciel où nous aussi nous monterons pour le rejoindre; il est retourné à son Père et

vous aussi mes enfants, vous irez vers ce père céleste retrouver une mère bien-aimée.

Mais prenez garde, mes amis, si tous les hommes ressuscitent, ce n'est pas pour entrer tous dans le ciel. Il y a une résurrection pire que la mort et le néant ; une résurrection suivie de pleurs et de grincements de dents. Ces deux vies sont égales en durée : c'est à toujours qu'on aime et qu'on jouit dans le ciel ! c'est à toujours que l'on hait et qu'on souffre en enfer ! Songez-y donc ; cette vérité si réjouissante pour les uns est terrible pour d'autres. Examinez ce qu'elle doit être pour vous.

Faites-vous le bien, ou le mal ? Souvent je suis obligé de vous reprendre ; il est même probable que plus d'une de vos fautes m'échappent. Que serait-ce donc si toutes m'étaient connues ? ce n'est pas tout ; je ne puis pas pénétrer toutes les mauvaises pensées qui traversent votre esprit ; tous vos projets formés sans être mis à exécution ; et même cette obéissance que vous m'accordez, est-elle toujours de bien bon cœur ? N'est-elle pas quelquefois due à la crainte et ac-

cordée avec murmure ? Tout ce qui se passe en vous que je ne sais ni ne voit, Dieu le sait et le voit cependant ; en sorte que celui qui doit vous juger un jour sera bien plus sévère que moi-même dans ce moment, parce qu'il vous connaît bien mieux. Maintenant que votre conscience réponde à cette question, faites-vous le bien ou le mal ? et par conséquent ressuscitez-vous pour le bonheur ou pour les larmes ? Vous voyez, mes enfants, que je ne prononce pas ; je vous fais simplement une question ; et déjà vos yeux se baissent. Ne serait-ce pas votre conscience qui répond : c'est le mal que j'ai fait, ce sont les larmes qui m'attendent ?

Eh bien ! mes enfants, si ces larmes coulent à cette heure de vos yeux, rassurez-vous ; elles seront séchées par Jésus puisque vous êtes repentants. Regardez sur ce tableau, les mains et les pieds du Sauveur, voyez les marques des clous ; voilà votre salut ! voilà votre pardon ! ce sang précieux a coulé, Jésus, à la fois votre frère et votre Dieu, a pris votre place. Il était votre juge, et après vous avoir condamné il s'est fait

lui-même votre victime ; il a porté une sentence et c'est lui qui l'a subie ; en sorte que c'est par ses meurtrissures que vous avez la guérison. Mais vous allez mieux me comprendre.

Un serviteur doit une forte somme d'argent à son maître qui est le juge du pays. La loi veut que tout débiteur paie, ou se rende en prison. Le juge créancier monte donc sur son tribunal ; il fait appeler son serviteur débiteur insolvable, et lui dit : tu me dois des milliers de talents ; reconnais-tu ta dette, et confesses-tu mériter punition ? — Oui, répond l'esclave, je pleure ma faute ; je ne puis te payer, mais, j'irai en prison expier tous mes torts envers toi. — Tu le mérites, dit le maître ; mais j'ai compassion de toi ; ta dette doit être acquittée pour satisfaire à la loi ; je la paierai moi-même, voilà mon or et mon argent ; va-s-en paix, tu es en liberté !

Mes chers amis, voilà précisément ce que Dieu a fait pour vous : il vous avait donné une loi que vous avez transgressée. Devant son tribunal, dressé dans votre conscience, ce Dieu dit : « Reconnais-tu que tu as fait le mal et que tu mé-

rites d'être puni de mort? » — « Oui, Seigneur, répondez-vous par votre repentir. » — « Eh bien ! dit votre juge, je te condamne à mort, mais comme je veux t'épargner des souffrances, c'est moi, moi-même qui veux mourir à ta place; voilà ma vie, voilà mon sang; il coule sur la croix, ta dette est acquittée, et toi pardonné et sauvé! »

Aussi, voyez la joie de Marie : elle se jette aux pieds de Jésus ; elle les arrose de larmes, Jésus la relève et lui dit, en lui montrant le ciel : « Va » vers mes frères, et leur dis que je monte vers » mon Père et vers votre Père. » Comme cette parole dut être douce pour les apôtres ! Jésus leur donne le nom de frères, et il nomme son Père, leur Père ! N'est-ce pas une preuve évidente qu'il les aime toujours ? qu'il leur pardonne l'abandon de Gethsémané, et que maintenant, comme il l'avait promis, il va dans la maison de son Père leur préparer une place ? Oui ; aussi cette parole réjouit-elle vivement leur cœur, et ces mêmes hommes, hier si faibles, si tristes, sont-ils à cette heure pleins de joie et de force. Comme Marie, ils virent à

leur tour Jésus ressuscité ; ils en reçurent des instructions, et enfin après quarante jours, réunis sur une montagne près de Jérusalem, ils le contemplèrent s'élevant dans le ciel enveloppé d'une nuée resplendissante de lumière, et laissant tomber sur eux ses dernières bénédictions.

Voilà, mes enfants, la fin de la vie terrestre de Jésus. Maintenant, ce Sauveur est dans le ciel, où il prie pour vous ; faites donc en sorte que ses prières ne soient pas perdues, et recevez dans votre cœur l'influence du Saint-Esprit qu'il veut y faire descendre, comme il la fit descendre sur ses disciples, le jour de la Pentecôte. — Mais les disciples et la Pentecôte me conduisent à vous parler de l'histoire des apôtres après le jour de l'Ascension. C'est ce que je ferai dans les scènes suivantes. Vous n'y retrouverez plus la douce et céleste figure de Jésus ; mais celle de Paul vous consolera de son absence. Après avoir vu ce qu'a fait Christ lui-même, vous verrez ce qu'il peut rendre les hommes capables d'accomplir. Ce ne sera plus sa personne, mais ce sera toujours son Esprit.

## MORT D'ANANIAS.



**C**E n'est plus d'une résurrection, mes enfants, c'est d'une mort que je viens vous parler ; et si la résurrection de Jésus est un sujet de douces espérances, la mort d'Ananias est un terrible exemple de châtement. Regardez plutôt cette gravure et jugez en vous-mêmes.

L'homme qui tombe à la renverse, vient d'être

frappé de mort subite. A cette vue, tout le monde est saisi de crainte ; ceux-ci se jettent à genoux, ceux-là accourent, d'autres restent immobiles, comme frappés de stupeur. Pierre, la main tendue vers Ananias et les autres apôtres placés derrière lui, seuls paraissent calmes, parce que sans doute ils avaient prévu d'avance ce qui se passe dans ce moment. Que se passe-t-il donc, allez vous me dire ? Écoutez le voici.

Jésus arrivé dans le Ciel auprès de son Père envoya le Saint-Esprit à ses apôtres, et ceux-ci, d'hommes faibles et ignorants qu'ils étaient, devinrent des disciples courageux et instruits. Ils prêchèrent l'Évangile ; ceux qui se convertirent à leur prédication furent si vivement touchés des vérités évangéliques, que leur vie en fut complètement renouvelée. L'avarice, la haine firent place dans leur cœur, à la générosité et à l'amour, à tel point que le livre des Actes peut leur rendre ce beau témoignage : « la multitude » de ceux qui avaient cru n'était qu'un cœur et » qu'une âme ; et personne ne disait que ce qu'il » possédait fût à lui en particulier ; mais toutes

» choses étaient communes entre eux. Il n'y avait  
» personne parmi eux qui fût dans l'indigence ;  
» parce que tous ceux qui possédaient des fonds  
» de terre, ou des maisons, les vendaient, et  
» apportaient le prix de ce qu'ils avaient vendu.  
» Ils le mettaient aux pieds des apôtres ; et on  
» le distribuait à chacun selon qu'il en avait  
» besoin. »

Mais, hélas ! dans ce temps, comme de nos jours, il se trouvait dans l'Église chrétienne des hommes qui voulaient jouir à la fois des privilèges de l'Évangile et des vices du monde ; qui croyaient pouvoir marcher, en même temps un pied dans la bonne voie et un pied dans la mauvaise, et qui s'imaginaient enfin qu'il était possible de tromper Dieu par des paroles, comme on trompe les hommes. Tels étaient Ananias et son épouse Saphira. Eux aussi voulurent avoir parmi les Chrétiens une réputation de piété et de dévouement ; ils vendirent donc un champ, pour imiter Barnabas le Cyprien qui vendit une terre et vint en déposer le prix aux pieds des apôtres. Mais comme ces deux époux étaient non moins avares

que vaniteux, et qu'ils désiraient obtenir un renom de générosité dans le monde sans en avoir le sentiment dans le cœur, ils imaginèrent de concilier leur orgueil et leur cupidité par un épouvantable mensonge. Ils prirent l'argent du champ vendu pour l'apporter au trésor de la communauté. Mais avant de quitter sa demeure, Ananias mit à part une partie de cette somme, et vint présenter le reste à l'Église, comme étant la somme entière qu'il avait reçue. Les autres apôtres sont placés derrière Saint-Pierre; de nombreux Chrétiens sont réunis dans ce lieu. Ananias entre, le cœur enflé de vanité, portant son or dans un vase de terre; il regarde autour de lui et voit avec plaisir que les spectateurs sont en grand nombre; il jouit d'avance de la surprise qu'il espère exciter dans toute l'assemblée en faisant rouler sur les dalles retentissantes le monceau d'or qu'il apporte aux pieds des disciples. Tous les yeux sont tournés vers lui; il choisit ce moment, il s'approche de Pierre et place devant lui le précieux fardeau que vous voyez encore à la gauche de l'apôtre,

à demi incliné sur le parvis de marbre. Ananias après avoir déposé le vase se relève et n'attend plus que les éloges de Pierre et le murmure approbateur de l'assemblée. Quelle n'est donc pas sa surprise et sa confusion, lorsqu'il entend l'apôtre lui dire, que Satan est dans son cœur! « Ananias, s'écrie Pierre, pourquoi Satan s'est-il emparé de ton cœur, pour te faire mentir au Saint-Esprit et détourner une partie du prix de ce fond de terre? si tu l'eusses gardé ne te demeurait-il pas, et après l'avoir vendu n'était-il pas encore en ton pouvoir d'en garder le prix? Comment cela a-t-il pu entrer dans ton cœur? Ce n'est pas aux hommes que tu as menti, mais c'est à Dieu! » A l'ouïe de ces paroles, Ananias tomba raide mort, un frisson d'épouvante saisit tous ceux qui se trouvaient là, et des jeunes gens étant entrés, ils emportèrent le corps d'Ananias pour aller l'ensevelir. L'assemblée s'entretenait encore de ce qu'elle venait de voir, lorsque Saphira parut devant les apôtres. Il se fit un profond silence; chacun voulut entendre ce qu'elle allait répondre à cette question de Pierre: « Est-

ce bien autant que vous avez vendu le champ? »  
« Oui, autant » reprit-elle ; alors Pierre ajoute :  
« Pourquoi vous êtes-vous accordés ensemble pour tenter l'Esprit du Seigneur? Voici ceux qui ont enseveli ton mari sont à la porte et ils t'emporteront aussi. » A l'instant Saphira tomba, rendit l'esprit, et les jeunes gens revenus emportèrent son corps pour le mettre auprès de celui de son époux.

Mes enfants, il n'y a pas dans toute la Bible un exemple plus terrible des châtimens de Dieu. Ailleurs, ce Dieu de miséricorde attend avec patience que les pécheurs se convertissent ; il les sollicite même, tantôt par la prospérité, tantôt par une épreuve, à se tourner vers lui. Il semble que ce Dieu de bonté attende, espère ; attende, espère encore, et qu'il veuille donner au coupable, malgré lui, tout le temps nécessaire pour reconnaître sa faute, la pleurer et revenir à de meilleures dispositions. Mais ici, ce Dieu frappe à l'instant et de mort ! Il frappe et il n'y a plus d'espoir ! il frappe et Ananias tombe dans l'abîme de l'enfer ! Quel est donc son crime ? —

Vous l'avez entendu : il a menti ; menti non seulement aux hommes, mais encore à Dieu lui-même. Voilà donc le mensonge et son épouvantable châtement.

Mais pourquoi Dieu punit-il ce mensonge d'une manière aussi terrible, tandis qu'il attend avec patience la conversion de tant d'autres menteurs ? Comme je vous l'ai dit d'abord, c'est parce qu'Ananias a voulu tromper non seulement les hommes, mais Dieu lui-même, en cherchant à tromper les apôtres animés du Saint-Esprit. Tous les mensonges sont également coupables sans doute, mais mentir à Dieu ce n'est pas seulement lui mentir, c'est l'insulter. Ananias prouvait par là, ou bien qu'il ne croyait pas ce Dieu assez puissant pour découvrir son mensonge, ou qu'il ne croyait pas même à son existence pour le punir. Dans les deux cas n'était-ce pas faire à ce Dieu de bonté la plus grave des injures ? Ce n'est pas tout. Le mensonge d'Ananias portait sur un sujet qui en faisait un acte d'hypocrisie, et vous savez ce que nous avons dit de cet horrible péché, fils et

père de l'enfer, auquel il n'y a point de pardon ni dans ce monde, ni dans l'autre. En effet, que voulait Ananias par son imposture ? Devenir riche ? — Non, car il pouvait garder tout son bien. Mais ce qu'il voulait, c'était de passer pour un homme pieux, pour un Chrétien dévoué, et voilà de l'hypocrisie. Il s'attendait à ce que chacun, le lendemain fit son éloge dans l'église, le désignât du doigt dans les rues, vînt le complimenter dans sa maison. Or, ce serait déjà une chose mauvaise que d'accomplir une bonne œuvre pour être approuvé des hommes ; mais une chose pire encore, c'est d'accomplir le mal pour faire croire au bien ; de mentir dans le but de paraître sincère et généreux. Si Ananias avait dit aux apôtres : Je ne vous donne que la moitié de cet argent et je garde le reste parce que mon cœur n'est pas encore assez détaché des biens de la terre ; sans doute Pierre lui aurait répondu : Tu fais bien de donner selon la mesure de ta charité ; maintenant prie ton Dieu pour qu'il fortifie ta foi et qu'il élargisse ton cœur. Mais non, Ananias est avare et veut passer pour géné-

reux ; il est incrédule et veut se donner pour croyant. Voilà ce qui révolte toute âme honnête ; voilà pourquoi Pierre s'indigne et voilà comment Dieu punit à l'instant ce qui ne semble d'abord qu'un simple mensonge ; mais ce qui mérite le nom d'hypocrisie.

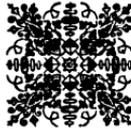
Mes enfants, croyez-vous qu'il y ait dans le monde beaucoup d'hypocrites aussi coupables qu'Ananias ? Pour mon compte, je ne le pense pas. Je suppose que vous, par exemple, vous êtes bien loin d'avoir l'intention de jamais mentir à Dieu. Mais, il est un degré d'hypocrisie qui sans aller si loin est cependant coupable, et qui n'est pas aussi rare. Peut-être l'avez-vous déjà remarqué chez vous ou chez d'autres, sans bien le reconnaître pour ce qu'il était. Je vais donc vous le dépeindre, afin que vous puissiez l'éviter à l'avenir. Dans ce but je vais vous raconter l'histoire d'un jeune homme.

Ce tout jeune homme, ou cet enfant, comme il vous plaira de l'appeler, avait des parents qui lisaient chaque jour la Bible en famille, priaient avant de se mettre à table, s'entretenaient par-

fois des choses éternelles et fréquentaient l'église le dimanche. Au sortir de la maison de Dieu cet enfant demandait à son père de lui donner la pièce de monnaie que le père destinait aux pauvres, afin d'avoir le plaisir de la mettre lui-même dans le sac qu'on présente à la porte. A table, ce jeune garçon n'était pas fâché qu'on le chargeât de rendre grâces, afin qu'on pût entendre comment il savait prier Dieu. Au culte domestique du soir, lorsqu'il était question d'un personnage ou d'une parole de la Bible, le petit homme, pour montrer sa science religieuse, se hâtait d'indiquer à quelle page, à quel chapitre se trouvait le passage cité. Enfin, lorsqu'il se faisait une collecte en faveur des pauvres ou des missionnaires et qu'il donnait aussi son offrande, ce n'était pas sans penser que son nom serait imprimé en toutes lettres sur la liste des donateurs. Son père s'aperçut bien vite de cette vanité religieuse et comme il voulait donner une leçon à son fils, sans lui faire trop de honte par le reproche direct d'un penchant si funeste, il lui lut un jour l'histoire d'Ananias que je viens de vous lire, lui

fit l'explication que je viens de vous faire, et ensuite se mettant à genoux, il pria pour son fils en ces termes : « Mon Dieu ! que l'exemple d'Ananias ne soit pas perdu pour nous. Dévoile à nos yeux les ruses de notre propre cœur ; que pour être sincères avec toi nous le soyons d'abord avec nous-mêmes. Oui, Seigneur, nous avons avec Ananias plus de ressemblance que ne voulons en convenir. Nous aussi, nous tirons vanité du bien que nous faisons ; et ce cher enfant qui te prie à côté de moi, lui-même a bien besoin que tu lui apprennes à se connaître et à vaincre ce désir de paraître devant les hommes. Tu sais, Seigneur, que quelquefois il prie pour être écouté, qu'il donne pour être vu, qu'il parle de toi pour qu'on l'entende. Mon Dieu, pardonne lui, donne-lui un cœur nouveau, droit et sincère. Qu'avant tout il soit vrai, franc, sans fraude, sans hypocrisie ! Seigneur, c'est pour mon enfant que je te prie ; c'est pour un fils que j'aime et que je voudrais voir entrer un jour dans ton Ciel ; au nom de ton propre Fils, Seigneur, exauce cette prière pour un fils bien-aimé ! Amen ! »

Le père en se relevant s'aperçut que son cher enfant essuyait une larme du revers de sa petite main, alors il conçut la douce espérance que lui-même avait aussi prié dans son cœur, et que sans doute cette double prière serait exaucée. — Ne le pensez-vous pas aussi, mes chers enfants ?



## SAUL SUR LE CHEMIN DE DAMAS.



**C**ETTE nouvelle gravure n'est pas sans ressemblance avec la précédente. Ici encore, un homme est renversé par une force venue du ciel; ici encore d'autres sont frappés d'épouvante; mais le dénouement de cette nouvelle scène vraiment évangélique sera bien différent de la triste fin d'Ananias et

de Saphira. Pour vous faire saisir ce qui se passe sous vos yeux dans ce tableau, je dois avant tout vous raconter brièvement deux histoires qui présentent le plus étonnant contraste.

A l'époque où l'Église chrétienne gagnait en un jour des disciples par centaines et par milliers, se trouvait à Jérusalem, un jeune homme juif plein de haine pour les Chrétiens. Son nom était Saul. Saul ne se contentait pas de haïr les disciples de Jésus ; il les persécutait avec une fureur, une rage qui semblait tenir de la démence. Tout son plaisir était de découvrir un nouveau Chrétien pour le traduire devant le Sanhédrin, obtenir sa condamnation et le faire jeter en prison. Il éprouvait une joie maligne en contraignant par des tortures les faibles à blasphémer contre le nom de Jésus leur Sauveur ; il persécutait femmes, enfants, vieillards, et pourvu qu'il fit du mal aux Chrétiens il était satisfait. Bien plus : après avoir obtenu leur condamnation, il voulait encore jouir du spectacle de leur mort. C'est ainsi, par exemple, qu'un jour, lorsque les Juifs s'étaient réunis pour

lapider Saint-Étienne, Saul pour mieux contempler ce cruel supplice s'était assis à terre, gardant les vêtements de ce martyr, et repaisaient ses yeux de ses souffrances et de son agonie. De même que le tigre, après avoir goûté du sang une première fois, éprouve un plus violent désir de rencontrer une nouvelle victime, de même Saul délecté par la vue du sang de Saint-Étienne voulut se procurer l'horrible jouissance de faire encore couler celui des autres Chrétiens. Il demanda donc aux Grands Prêtres de Jérusalem une autorisation écrite pour se rendre à Damas et persécuter dans cette ville tous ceux qu'il pourrait y trouver ; il partit de Jérusalem ne respirant que menaces et carnage, et tandis qu'il poursuit tranquillement sa route vers Damas, je vais vous conter une toute autre histoire.

Vers la même époque, il y avait dans l'Église de Jésus-Christ, un Chrétien plus dévoué, plus courageux, plus aimant peut-être que tous les autres Chrétiens. Son nom était Paul. Paul se vouait sans réserve au service de son Maître. Pour convertir les Juifs et les Gentils à l'Évan-

gile, il parcourait l'Europe et l'Asie. La nuit, il travaillait de ses mains pour se nourrir; le jour, il prêchait pour sauver des âmes. Il savait bien que son zèle l'exposait à la haine du Sanhédrin; mais n'importe, il n'en poursuivait pas moins ses prédications dans les synagogues, pour prouver aux Juifs que ce Jésus qu'ils avaient mis à mort était le Fils de Dieu. Paul brava tous les dangers; il supporta la prison et les fers; il fut plusieurs fois lapidé, précipité au fond de la mer; il souffrit la faim, la misère et toute la haine judaïque, sans jamais s'effrayer ni se ralentir dans son ardeur. Voilà ma seconde histoire, et voici la chose la plus étrange, mes enfants, qui se soit jamais vue. Ce Saul persécuteur acharné des Chrétiens et ce Paul leur ami le plus dévoué, ce Saul et ce Paul sont un seul et même homme! Où finit l'histoire du premier, commence celle du second. Comment donc cette grande révolution a-t-elle pu s'opérer dans cet homme? C'est précisément ce que vous fera comprendre la gravure que vous regardez et que je vais vous expliquer.

Saul, je vous l'ai dit, est parti de Jérusalem, et nous l'avons laissé sur la route de Damas; il approche maintenant de cette ville que vous voyez dans le fond sur la gauche. Il est accompagné de quelques Juifs animés des mêmes sentiments que lui. Il combine dans sa tête, tout en marchant, de quelle manière il devra s'y prendre à son arrivée, pour s'emparer plus sûrement des Chrétiens, lorsque tout-à-coup une lumière, plus éclatante que celle du soleil, part du Ciel, fend la nue, vient frapper sur le visage de Saul et de ses compagnons, et les renverser éperdus sur la poussière du grand chemin. Regardez : Paul est frappé en face et tombe à la renverse, comme si par un dernier effort de rage, il n'avait pas voulu se détourner. Il tient encore à la main, l'ordre sanguinaire qu'il méditait pendant la route; et, au milieu de sa terreur, déjà renversé comme par un coup de foudre, il ne veut pas encore lâcher de sa main la lettre qui lui assure des victimes. Ses compagnons de voyage, moins résolus prennent la fuite, se cachent la figure, dans leurs manteaux ou contre terre. Lorsque

tous sont ainsi prosternés, une voix partie du Ciel se fait entendre, et dit : « Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu ? » — Saul répond : « Qui es-tu Seigneur ? » et la voix reprend à son tour : « Je suis Jésus que tu persécutes. » Alors Paul tout tremblant et effrayé s'écrie : « Seigneur que veux-tu que je fasse ? » « Lève-toi, dit Jésus, entre dans la ville et là l'on te dira ce que tu dois faire. » Les hommes qui faisaient le voyage avec Saul s'arrêtèrent tout épouvantés ; Saul se releva, voulut ouvrir les yeux ; mais il était aveugle ! et il fallut que ses compagnons le conduisissent par la main jusqu'à Damas. Il y avait dans la ville un homme nommé Ananias, qui reçut en vision l'ordre du Seigneur d'aller trouver Saul et de lui annoncer que Dieu l'avait choisi, lui, le plus grand ennemi des Chrétiens, pour devenir le puissant instrument qui devait convertir à l'Évangile, les Juifs, les Gentils et les Rois. Ananias vint donc dans la maison de Saul ; il le trouva en prières et lui dit en entrant : « Saul, mon frère, le Seigneur Jésus, qui t'est apparu dans le chemin par où tu venais, m'a envoyé afin

que tu recouvres la vue et que tu sois rempli du Saint-Esprit. » Aussitôt des écailles tombèrent des yeux de Saul et la vue lui fut rendue. Ainsi la lumière du jour éclaira ses yeux, en même temps que la lumière du Saint-Esprit pénétra dans son âme. Dès ce moment Saul n'exista plus, Paul prit sa place; le vieil homme fut détruit, alors le nouveau fut créé, et dans ce cœur régénéré, Juifs et Chrétiens, amis et ennemis, tous obtinrent une place, une prière et le plus ardent amour. Vous le voyez, mes enfants, l'étonnante transformation que nous avons vue dans cet homme qui semblait en être deux, s'explique par ce seul mot : Paul reçut le Saint-Esprit.

Remarquez bien, mes enfants, que ce ne fut pas la lumière qui brilla sur le chemin de Damas, qui changea le cœur de Paul; elle ne servit qu'à l'aveugler et qu'à renverser ses compagnons. Ce n'est pas non plus la voix qu'il entendit; car après l'avoir ouïe, il ne sait pas encore ce qu'il doit faire, il reste aveugle et attend trois jours en prières dans sa demeure. Ce qui changea décidément Paul, d'après l'Évangéliste, c'est qu'il

fut rempli du Saint-Esprit ; car aussitôt qu'il l'eut reçu, il se leva et « prêcha *incontinent* dans les synagogues que Christ était le Fils de Dieu. »

Voilà donc ce que je tiens beaucoup à vous faire comprendre, mes amis : ce ne fut pas le miracle sur le chemin de Damas qui changea le cœur de Paul, c'est uniquement le Saint-Esprit qu'il reçut lorsqu'il était en prières. Et vous allez voir que ce fut une vérité qu'il vous importait beaucoup d'apprendre ; car maintenant vous saurez que pour tout homme, pour vous comme pour l'apôtre, ce n'est pas un prodige comme celui de la clarté soudaine, ce ne sont pas des compagnons de voyage comme ceux de Saul, ni les écrits des hommes, comme la lettre des Grands Prêtres, ce n'est rien de tout cela qui transforme le cœur, c'est uniquement le Saint-Esprit. Or, mes enfants, ce doit être pour vous une découverte bien réjouissante, car ni vous, ni tous les hommes ne peuvent pas contempler des miracles, avoir des compagnons, posséder des livres, mais tous peuvent recevoir cet Esprit-Saint. En effet, que fit Paul pour l'obtenir ? Que faisait-il

dans le moment où Dieu l'envoya dans son cœur? Tout simplement, il priait. Vous aussi, vous pouvez prier et vous aussi vous pouvez recevoir cet Esprit tout-puissant qui régénère le cœur, donne la foi, sanctifie la vie, et qui d'un Saul blasphémateur fait un Saint-Paul martyr.

Je vous ai dit que Paul était un jeune homme à cette époque; c'est vrai. Cependant il n'était pas aussi jeune que vous, et peut-être à cause de cela vous imaginez-vous que ce n'est qu'aux grandes personnes que Dieu donne son Esprit. Je dois donc vous détromper et vous citer des exemples où de tout jeunes enfants furent éclairés par le même Esprit et soutenus par le même Dieu.

Et d'abord le plus bel exemple est celui de Jésus lui-même qui, à l'âge de douze ans, discourait déjà dans le temple de Jérusalem avec les docteurs et les étonnait par la sagesse de ses réponses; c'est que, comme le dit l'Évangéliste, la grâce de Dieu était sur lui. — David avait à peine quinze ans, lorsque par la force du Seigneur il combattit et renversa le géant Goliath.

— Samuel n'était qu'un jeune garçon lorsqu'il servit dans le temple, fut agréable à Dieu et obtint des visions de l'Éternel. — Et sans doute vous rappelez-vous vous-mêmes que nous avons entendu Jésus dire, que Dieu tire ses louanges de la bouche des enfants encore au sein de leurs mères, et que dès le commencement nous avons vu ce Jésus lui-même donner ses bénédictions à des enfants si jeunes, qu'il en prit un entre ses bras. Pourquoi donc vous aussi, mes chers petits, pourquoi ne recevriez-vous pas les mêmes bénédictions, la même sagesse, le même Saint-Esprit? Oui, vous le pouvez et pour cela vous n'avez qu'à faire ce que firent et Saul et ces enfants, vous n'avez qu'à le demander, vous n'avez qu'à prier!



## PAUL ET BARNABAS A LYSTRE.



**D**’**A**RMY vos jeux, mes enfants, il en est une espèce que vous me paraissez préférer à toute autre ; c’est de vous donner la représentation de quelques scènes sérieuses de la vie et de jouer quelques grands personnages. Ainsi votre plus grand bonheur, à la pension, est de simuler deux armées, de nommer des chefs

et de combattre pour rire. D'autrefois j'ai vu dans les rues des enfants se ranger en procession, porter gravement des bannières, chanter en latin sans prononcer une parole et placer le plus grand d'entr'eux sous un superbe dais formé d'un mouchoir étendu. Ce n'est pas tout. Dans ces imitations des choses grandes, ou pompeuses, les rôles que chacun ambitionne sont les rôles les plus brillants; tous veulent être le général ou l'évêque, le prince ou la princesse, la reine ou le roi; et si l'un d'eux est trop jeune pour prétendre à ces rangs élevés, il reste simple soldat ou pauvre citoyen, mais alors encore il est fier d'être quelque chose. Je puis donc supposer que si l'on vous faisait aujourd'hui général, prince ou empereur *pour tout de bon*, vous accepteriez avec empressement, et que plus l'on vous placerait haut, plus vous seriez contents. Vous voilà donc, si vous voulez, aujourd'hui gouverneur d'une province; demain roi de France; dans huit jours monarque de l'univers! Vous avez une cour brillante, des armées nombreuses; vous paraissez sur votre trône tout res-

plendissant d'or, une couronne de diamants sur la tête, et la foule immense s'écrie avec enthousiasme : vive, vive à jamais notre grand empereur ! Mes enfants, cela s'est vu plus d'une fois ; je vous prie donc de me dire si vous seriez fâchés d'être vous-mêmes sur ce trône et d'entendre ces paroles ? Dites-moi si, au contraire dans le moment où je vous parle votre cœur n'est pas agréablement remué par cette seule pensée ? Pour moi, je le crois ? Eh bien ! vous voilà par supposition maître de l'univers et entouré de vingt peuples divers. Tout à coup une voix s'élève dans la foule et s'écrie : c'est un Dieu et non un homme, dressons-lui des autels offrons-lui des sacrifices et qu'il reçoive nos adorations ! A ce cri toute la multitude remplie d'admiration pour votre personne répond : oui, c'est un Dieu ? qu'on lui dresse des temples et que tout genou se ploie sur son passage. A ce mouvement d'enthousiasme, vous monarque de l'univers, comment allez-vous répondre ? accepterez-vous, ou repousserez-vous ces honneurs ? La question est embarrassante ; car vous ne vous êtes jamais

trouvés à pareille fête ; mais enfin il me semble que votre empressement à rechercher une épée, un trône, une couronne peut bien m'autoriser à conclure que vous accepteriez un peu d'encens un petit temple et le nom de divin monarque. Tant d'autres l'ont fait avant vous, que je puis bien supposer qu'appartenant à la même famille humaine, vous ne tiendriez guère une conduite différente de celle de cet Empereur romain qui se laisse nommer *divin Auguste* ou d'Alexandre qui se fit ériger des autels. En tous cas, c'est bien la pente du cœur humain, convenez-en donc vous ne seriez pas loin de vous y laisser glisser, pour peu qu'on vous poussât.

Maintenant venez voir sur cette gravure ce que firent dans une semblable circonstance deux disciples de Jésus-Christ. Voici le récit tel qu'il se trouve dans le livre des Actes : « Paul et Barnabas vinrent dans les villes de Lycaonie et ils y annoncèrent l'Évangile. Il y avait à Lystre un homme impotent de ses jambes, qui était assis ; il était perclus dès sa naissance, et il n'avait jamais marché. Il entendit parler Paul, qui,

» ayant arrêté les yeux sur lui, et voyant qu'il  
» avait la foi pour être guéri, dit à haute voix :  
» lève-toi, et tiens-toi droit sur tes pieds. Et il  
» se leva en sautant, et il marcha. Et le peuple  
» ayant vu ce que Paul avait fait, s'écria, et dit  
» en langue lycaonienne : Des dieux, ayant pris  
» une forme humaine, sont descendus vers nous.  
» Et ils appelaient Barnabas, Jupiter, et Paul,  
» Mercure, parce que c'était lui qui portait la  
» parole. Et même le sacrificateur de Jupiter,  
» qui était à l'entrée de leur ville, vint avec des  
» taureaux et des couronnes, et voulait leur sa-  
» crifier avec la multitude. »

Voilà donc les apôtres, mes enfants, **exacte-**  
**ment** dans la position où je vous plaçais tout-à-  
l'heure. On veut les honorer, leur donner des  
couronnes, leur offrir des sacrifices. Regardez à  
la gravure, l'impotent guéri par eux laisse tomber  
ses béquilles et se relève, les mains jointes, la  
bouche ouverte, pour leur rendre grâces ; der-  
rière lui, une jeune femme et un homme regardent à terre ces bâtons devenus inutiles, témoins  
irrécusables de la maladie et de la guérison de

cet homme. Un vieillard idolâtre se baisse pour les ramasser, avec l'intention sans doute de les suspendre aux murailles de son temple, et pour leur rendre plus tard une espèce d'adoration. Deux jeunes enfants viennent au sacrifice, l'un joue d'une double flûte et l'autre appuyé sur l'autel portatif, y brûle l'encens qu'il porte dans sa cassette. De tous côtés l'on amène des victimes pour les immoler en l'honneur de Paul et de Barnabas. A leur droite, un homme tient un bélier par les cornes et sollicite du regard un mot de celui qu'il prend pour le dieu Mercure. De l'autre côté ce sont des taureaux qu'on présente à Jupiter ; un vieillard tient une guirlande de chêne à la main ; d'autres ont posé des couronnes sur leur tête ; tous se pressent autour de la victime et regardent avec joie vers les apôtres. A côté du taureau, un homme et deux femmes se prosternent et de leur bouche entr'ouverte semblent sortir la prière et l'action de grâce. Le grand prêtre lève déjà la hache sur la tête de la victime. Enfin tout le peuple s'écrie : ce sont des dieux sous des formes humaines ; ce sont des

dieux ! En présence de cette scène d'enthousiasme en leur honneur, que vont faire les deux disciples de Jésus-Christ ? Écoutez, mes enfants, le voici : transportés d'indignation qu'on puisse leur adresser, à eux simples créatures, les honneurs qui n'appartiennent qu'au Créateur, ils déchirent leurs vêtements, ils se précipitent au milieu de la foule pour la retenir dans sa folie, et ils crient et répètent à tout le monde : « Hommes, pourquoi faites-vous cela ? Nous ne sommes que des hommes sujets aux mêmes infirmités que vous ; abandonnez ces choses vaines, et vous convertissez au Dieu vivant qui a fait les cieux et la terre. »

Quelle différence entre la conduite de ces disciples de Jésus et celle que vous étiez tout-à-l'heure naturellement enclins à suivre ! Les uns, rapportent à Dieu tout honneur ; quoiqu'ils soient, quoiqu'ils fassent, ils se rappellent qu'ils le sont et le sont uniquement par la puissance de leur Créateur ; que c'est de lui qu'ils ont toutes les facultés, et que c'est à lui que doit en retourner toute la gloire. Si comme Paul et

Barnabas ils font des miracles, ils savent qu'ils ne sont que des instruments, et c'est vers Dieu qu'ils élèvent les pensées de ceux qu'ils ont guéris. S'ils se distinguent dans le monde par leurs talents, par leur piété, par leur fortune, ils confessent que talents, piété, fortune viennent de Dieu qui a donné l'intelligence pour comprendre, le Saint-Esprit pour sanctifier, et la mine d'or pour enrichir, et c'est à lui, source de toutes grâces et de tous dons parfaits qu'ils font remonter la louange et l'action de grâce. Ils sentent que par eux-mêmes, ils ne sont rien, que leur force est une force d'emprunt et qu'en toutes choses, ils doivent s'écrier avec le Psalmiste : « Gloire à toi, Seigneur, et à nous confusion de face ! » Mais les autres au contraire, ceux qui suivent les mouvements d'un cœur naturel non encore régénéré par l'Esprit de Dieu, sont fiers de leurs plus minces qualités; c'est à eux, à eux seuls qu'ils en attribuent la gloire; ils veulent que chacun les croie savants, vertueux riches, et quand ils n'ont pas réellement ces avantages ils veulent du moins faire

croire qu'ils les possèdent ; les avoir ou non , les inquiètent moins que persuader qu'ils les ont ; se faire honorer, voilà surtout ce qu'ils désirent. Ils tirent vanité de tout, de ce qui est réel et de ce qui ne l'est pas , comme vous avez vu tout-à-l'heure que vous trouviez même du plaisir à singer dans vos jeux des grands personnages, quoique vous n'en soyez pas le moins du monde. Ainsi, jusque dans vos plaisirs vous laissez percer vos grandes prétentions, votre petit orgueil votre amour pour la gloire, et même pour ce qui n'en a qu'une vaine apparence.

Mais revenons à notre histoire. Paul et Barnabas empêchèrent enfin le peuple de Lystre de leur sacrifier. Quelques jours après des Juifs vinrent dans cette ville , ils gagnèrent le peuple et l'éloignèrent si bien des deux apôtres qu'ils lui persuadèrent de les faire mourir. Alors cette même populace qui, peu de temps auparavant voulait adorer Paul, se jetta sur lui à coups de pierres et le laissa pour mort sur le même pavé de cette ville, où naguère elle

lui avait offert des sacrifices et des couronnes ?

Voilà le terme de toute gloire humaine ! ceux qui vous l'accordent aujourd'hui, vous la retireront demain. Bientôt l'envie remplace l'admiration, et le peuple inconstant traîne un jour dans la boue l'idole qu'il encensait la veille. Et, mes amis, ne croyez pas que ces changements de fortune n'arrivent qu'aux grands personnages, tous les hommes vaniteux, petits ou grands y sont également exposés. Ainsi vous, comme les autres, vous pouvez faire des envieux par vos prétentions et exciter la haine en recherchant les éloges. Partout où vous voudrez afficher votre petite supériorité, vous trouverez d'autres enfants qui vous abaisseront pour vous faire sentir la leur. Si vous réussissez jamais à captiver leur faveur, si vous êtes assez adroits pour vous faire admirer, ce sera pour un jour ; dès le lendemain peut-être vous serez oubliés ou tournés en ridicule ; un autre prendra votre place et vous serez doublement humiliés.

Paul et Barnabas ne cherchaient pas une gloire passagère, et ils ont trouvé le bonheur le

plus durable; ils se sont abaissés et Dieu les a souverainement élevés. Aujourd'hui dans le ciel, ils contemplent la majesté de l'Éternel, et puisent dans cette contemplation la souveraine félicité. Rappelez-vous donc que l'homme a été créé pour être heureux, non par l'orgueil rongeur, mais par la douce humilité.





## PAUL PRÉCHANT A ATHÈNES.

---

**N**ous sommes en face d'Athènes, mes enfants, ville célèbre de Grèce, comme vous savez, et comme vous l'indique aussi l'architecture, vous voyez les édifices sont d'une architecture grecque que peut-être vous avez entendu nommer et comme vous l'indique aussi l'architecture de ces deux temples. Re-

marquez que tous deux sont situés sur de petites collines. C'est là que les Grecs les construisaient de préférence, et non pas sans raison. Ainsi placés, ces temples aériens semblaient dominer toute habitation humaine; leur site élevé les rapprocher du céleste séjour et leurs colonnades élégantes et pures n'attirer le regard qu'afin de le conduire dans l'azur des cieux à la recherche de la divinité. Hors de ces temples sur les places publiques, dans les rues d'Athènes s'élevaient partout des autels et des statues en l'honneur des faux dieux. Vous en avez un exemple dans ce guerrier de marbre, une lance à la main et un bouclier au bras. Quel est ce Dieu? — Nous en parlerons bientôt. Mais avant d'aller plus loin, je veux prévenir une question qui probablement s'élève dans votre esprit. Puisqu'il n'existe qu'un seul Dieu, créateur de l'univers, pensez-vous sans doute, comment se fait-il que les Athéniens en adoraient plusieurs et même de si nombreux que chaque temple, chaque place, chaque rue en offrait un, différent de tous les autres? Voici,

mes enfants, l'explication de cette bizarrerie.

Oui, mes amis, il n'existe qu'un seul Dieu, l'ordre que nous voyons régner dans toutes les parties de la nature en est la première preuve. Il est clair, par exemple, qu'un seul et même Dieu a dû former et la terre qui porte les moissons et le soleil nécessaire pour que ces moissons mûrissent, et comme tous les mondes qui parcourent l'espace ont des rapports entre eux, et qu'un seul ne saurait être ajouté ou retranché parmi eux sans troubler l'ordre qui les unit, il n'est pas moins évident que tous n'ont qu'un seul et même créateur. Ce Dieu qui, comme vous le voyez et comme le dit Paul dans le discours qu'il adresse maintenant aux Athéniens, ce Dieu qui n'est pas loin de chacun de nous et qu'on peut en quelque sorte toucher dans ses œuvres, ce Dieu se fait aussi sentir dans la conscience. Mais les Athéniens, hélas ! comme tant d'autres hommes ne voulurent pas obéir à cette voix qui leur commandait de combattre leurs passions, et pour s'en débarrasser ils imaginèrent de fausses divinités favorables à leurs désirs.

Voulaient-ils, par exemple, faire la guerre à leurs voisins, sans aucun motif légitime ? pour apaiser leur conscience ils inventaient le dieu des combats et lui donnaient le nom de Mars. Voulaient-ils se livrer sans remords à tous les désordres de l'impureté ? ils supposaient une déesse favorable à leurs penchants corrompus et la nommaient Vénus. Quand ils redoutaient quelques calamités, vite ils faisaient le dieu de la peur ; quand ils désiraient faire fortune, aussitôt ils fabriquaient le dieu du commerce, et même pour légitimer leurs rapines, ils donnèrent à ce même Mercure le nom de dieu des voleurs ! Ainsi du reste. Telle est l'origine des faux dieux.

Aujourd'hui, mes amis, les Chrétiens ne peuvent plus agir ainsi, parce qu'il est clairement prouvé pour tout le monde qu'il ne saurait exister plusieurs dieux. Mais savez-vous comment ceux qui sont Chrétiens de nom sans l'être de cœur s'y prennent pour atteindre le même résultat ? Le voici : tous ne connaissent qu'un seul Dieu, mais chacun suppose à ce Dieu les quali-

tés qu'il lui plait. Les hommes impurs disent que Dieu ne peut pas être l'ennemi des plaisirs qu'il a mis sur la terre; les avares répètent que Dieu doit aimer l'ordre, l'économie et la prudence; enfin chacun ne pouvant plus se faire une fausse divinité, transforme le vrai Dieu à son image. Vous voyez que cela revient à peu près à la conduite des païens.

Mais quand les Athéniens eurent fabriqué des dieux pour toutes choses, et que malgré cela ils ne se sentaient pas encore heureux, ils pensèrent que probablement il existait encore une divinité dans le Ciel qui disposait du bonheur et qu'ils ne connaissaient pas. Alors leur vint la pensée de lui dresser des autels et d'y graver pour dédicace ces mots : *Au Dieu inconnu!*

Quelle preuve évidente, mes enfants, qu'il n'y a point d'autre Dieu que Dieu, et qu'adresser ses prières à tout autre est un temps perdu et une vaine superstition.

Paul en contemplant cette ville entièrement adonnée à l'idolâtrie, dit le livre des Actes, s'aigrissait en lui-même et il cherchait une occa-

sion favorable de porter l'Évangile aux Athéniens. Or, les Athéniens ne demandaient pas mieux que d'écouter ce que Paul pouvait avoir à leur dire, car ils ne s'occupaient qu'à entendre et à raconter quelque nouvelle. Des philosophes épicuriens et des stoïciens entrèrent donc en conversation avec lui; ils le conduisirent à l'aréopage, où l'on se réunissait de toutes parts pour causer et s'instruire. C'est là que Paul au milieu de la foule commença son admirable discours. Regardez la gravure, car c'est précisément cette scène que représente le tableau.

Les trois hommes sur le devant, à votre gauche, dont deux sont assis, tenant chacun un livre et dont le troisième est debout, présentant une figure impassible, sont trois philosophes stoïciens qui prétendent que l'homme doit supporter la douleur sans jamais se plaindre. Ces hommes que vous voyez nonchalamment couchés derrière l'apôtre, sont une troupe d'épicuriens dont toute la prétendue sagesse consiste à bien jouir des plaisirs de ce monde. A votre droite, sur le devant du tableau, vous voyez à

genoux, les mains levées vers Paul, un aréopagite nommé Denis, et à côté de lui une femme de distinction, du nom de Damaris. Tout-à-fait sur la droite est un docteur, qui croit en savoir assez et qui s'éloigne un livre sous le bras.

Paul, debout sur le penchant de la colline, tend une main pour se faire écouter ; de l'autre il montre l'autel sur le rocher, et il s'adresse en ces termes à la foule attentive : « Hommes Athé-  
» niens, je remarque qu'en toutes choses vous  
» êtes, pour ainsi dire, dévots jusqu'à l'excès.  
» Car en passant, et en regardant vos divinités,  
» j'ai trouvé même un autel sur lequel il y a cette  
» inscription : AU DIEU INCONNU. Celui donc que  
» vous honorez, sans le connaître, c'est celui  
» que je vous annonce. Le Dieu qui a fait le  
» monde et toutes les choses qui y sont, étant le  
» Seigneur du ciel et de la terre, n'habite point  
» dans les temples bâtis par la main des hommes.  
» Il n'est point servi par les mains des hommes,  
» comme s'il avait besoin de quoi que ce soit,  
» lui qui donne à tous la vie, la respiration et  
» toutes choses. Il a fait naître d'un seul sang

» tout le genre humain, pour habiter sur toute  
» l'étendue de la terre, ayant déterminé les  
» temps précis et les bornes de leur habitation ;  
» afin qu'ils cherchent le Seigneur, et qu'ils  
» puissent comme le toucher de la main et le  
» trouver, quoiqu'il ne soit pas loin de chacun  
» de nous. Car c'est par lui que nous avons la  
» vie, le mouvement et l'être ; selon que quel-  
» ques uns de vos poètes ont dit, que nous som-  
» mes aussi la race de Dieu. Étant donc la race  
» de Dieu, nous ne devons pas croire que la  
» divinité soit semblable à de l'or, ou à de l'ar-  
» gent, ou à de la pierre taillée par l'art et l'in-  
» dustrie des hommes. Dieu donc, ayant laissé  
» passer ces temps d'ignorance, annonce main-  
» tenant à tous les hommes, en tous lieux, qu'ils  
» se convertissent ; parce qu'il a arrêté un jour,  
» auquel il doit juger le monde avec justice, par  
» l'Homme qu'il a établi pour cela, de quoi il a  
» donné à tous les hommes une preuve certaine,  
» en le ressuscitant des morts. »

( ACTES XVII, 22—31. )

Regardez maintenant, mes amis, l'effet pro-

duit par ce discours sur tous les auditeurs. Un stoïcien reste debout, immobile ; les épicuriens sont étendus sans donner le plus léger signe d'émotion. Ces philosophes se croient trop savants pour être enseignés par un simple Chrétien ; et lorsque Paul arrive à la résurrection des morts, épicuriens et stoïciens partent d'un éclat de rire, se moquent de l'apôtre et lui disent avec ironie : « Nous t'entendrons sur ces belles choses, une autre fois. »

Cependant tous ces sages avaient quelques croyances, puisque nous leur avons vu tant de dieux ; comment se fait-il donc qu'ils aient une religion, sans croire à une nouvelle vie ? C'est qu'ils pensaient ne devoir implorer les dieux qu'en vue des choses de cette terre, la santé ou la maladie, la pluie ou le beau temps, les moissons ou la famine ; et ces grands philosophes ne songeaient pas le moins du monde que le Dieu qui avait pu les créer pût aussi les faire revivre au-delà du tombeau.

Prenez donc garde, mes chers enfants, à cette ruse de notre cœur qui, tout en se croyant

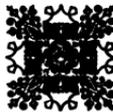
religieux, détourne nos pensées des choses éternelles pour ne les porter que sur les biens de ce monde, et nous persuade que nous sommes chrétiens parce que c'est à Dieu et non aux hommes que nous demandons les moyens de satisfaire nos passions. Oui, Dieu donne la santé, la vie et le bonheur sur cette terre périssable; mais il veut surtout qu'on lui demande la santé, la vie et le bonheur du monde qui n'aura point de fin, et Jésus-Christ nous dit très bien : « Recherchez le royaume des cieux et sa justice, et tout le reste vous sera donné par dessus. »

Denis, juge de l'aréopage, et par conséquent vieillard instruit, qui a eu le temps d'étudier les philosophies stoïciennes et épicuriennes, et qui sans doute en a reconnu la vanité, Denis se montre mieux disposé pour écouter Saint-Paul. Aussi après l'avoir entendu et avoir prié ( car il est encore à genoux ), il tend les bras vers l'apôtre en signe de satisfaction, et finit par se convertir à l'Évangile.

Damaris, la dame athénienne paraît écouter aussi Paul avec attention et plaisir; elle et

quelques autres firent comme Denis, ils crurent en Jésus-Christ.

Vous voyez qu'ici, mes enfants, comme nous l'avons déjà vu plusieurs fois, les mêmes circonstances amènent deux résultats différents : de la prédication de Paul, les uns s'en retournent moqueurs, les autres convertis. Ainsi de quelle manière que l'on fasse, on est bien assuré de faire comme les uns et de faire le contraire des autres. Ne vous laissez donc jamais entraîner par un exemple, car vous auriez le même motif pour suivre l'exemple opposé; ni retenir par un blâme, puisque le blâme contraire est aussi bien à craindre. Pour vous décider, consultez votre conscience, prenez conseil de Dieu par la prière, et s'il vous faut un exemple, suivez celui de Jésus-Christ !





## PAUL DEVANT LE ROI AGRIPPA.



**A**u milieu de tous ces personnages, il en est deux qui, sans doute, attirent plus particulièrement vos regards, mes enfants : ce roi siégeant sur son trône, le sceptre à la main, la couronne sur la tête, et ce prisonnier, les pieds nus, les mains chargées de chaînes. De ces deux hommes, lequel vous semble le

plus heureux ? Regardez : quant au roi, l'encens brûle sur les marches de son trône, des gardes veillent à son entour, des bannières se déploient en son honneur ; pour le prisonnier, au contraire, un geôlier serre de la main le bout de sa chaîne ; un prêtre juif, sur votre gauche, vient l'accuser et demander sa mort. En se retirant Agrippa rentrera dans son palais ; mais en quittant l'enceinte, Paul descendra dans son cachot. Mes enfants, il est presque superflu de vous demander duquel, le sort vous ferait le plus envie, de ce roi sur le trône, ou de ce prisonnier dans les fers. Certainement la liberté, les richesses, les honneurs du premier vous semblent bien préférables aux chaînes, à la honte et à la misère du second. Cependant, écoutez un moment, vous aurez toujours le temps de prononcer plus tard.

Paul a été conduit devant Festus, gouverneur romain, par les Juifs qui l'accusent et demandent sa vie. L'apôtre, pour échapper à leur haine, en appelle à César, et doit bientôt partir pour Rome. Mais avant son départ de Césarée, le roi Agrippa accompagné de la prin-

cesse Bérénice arrive dans cette ville, entend parler de cet homme et témoigne le désir qu'il lui soit présenté. Festus fait donc dresser un trône pour Bérénice et pour le roi ; il réunit autour d'eux les principaux de la ville et fait amener du fond de son cachot l'apôtre encore lié de ses chaînes et entouré de ses gardiens. Alors Paul, invité par le prince à plaider sa propre cause, prononce un admirable discours, dont voici quelques paroles :

« Roi Agrippa, je m'estime heureux de ce  
» que je dois me défendre aujourd'hui devant  
» toi ; parce que je sais que tu as une pleine  
» connaissance de toutes les coutumes des Juifs,  
» je te supplie de m'écouter avec patience. Je  
» parais en jugement, à cause de l'espérance  
» que j'ai en la promesse que Dieu a faite à nos  
» pères. Quoi ! jugez-vous incroyable que Dieu  
» ressuscite les morts ? Il est vrai que pour  
» moi, j'avais cru qu'il n'y avait rien que je ne  
» dusse faire contre le nom de Jésus de Naza-  
» reth ; c'est aussi ce que j'ai fait dans Jérusa-  
» lem ; car j'ai mis en prison plusieurs des

» saints , en ayant reçu le pouvoir des princi-  
» paux Sacrificateurs ; et lorsqu'on les faisait  
» mourir , j'y donnais mon suffrage. Et comme  
» j'allais aussi à Damas , dans ce dessein , avec  
» un pouvoir et une commission des principaux  
» sacrificateurs , je vis , ô Roi , étant en che-  
» min , en plein midi , une lumière qui venait  
» du ciel , plus éclatante que celle du soleil.  
» Ainsi , ô Roi Agrippa , je ne résistai point à la  
» vision céleste ; mais je prêchai premièrement  
» à ceux de Damas , et ensuite à Jérusalem , et  
» par toute la Judée , et aux Gentils , qu'ils se  
» repentissent , et qu'ils se convertissent à  
» Dieu , en faisant des œuvres convenables à la  
» repentance. C'est là le sujet pour lequel les  
» Juifs , m'ayant pris dans le temple , ont tâché  
» de me tuer. Mais , ayant été secouru par  
» l'aide de Dieu , j'ai subsisté jusqu'à aujour-  
» d'hui , rendant témoignage de Jésus aux pe-  
» tits et aux grands , et ne disant autre chose  
» que ce que les prophètes et Moïse ont prédit  
» devoir arriver. Savoir, que le Christ devait  
» souffrir , et qu'étant ressuscité le premier

» d'entre les morts , il devait annoncer la lu-  
» mière à ce peuple et aux Gentils. Comme il  
» parlait ainsi pour sa défense , Festus dit à  
» haute voix : Tu as perdu le sens , Paul , ton  
» grand savoir te met hors du sens. Et Paul  
» dit : Je n'ai point perdu le sens , très-excel-  
» lent Festus ; mais ce que dis est vrai et de  
» bon sens , car le Roi est bien informé de tou-  
» tes ces choses ; c'est pourquoi , je lui parle  
» avec hardiesse , parce que je suis persuadé  
» qu'il n'ignore rien de ce que je dis ; car ces  
» choses ne se sont pas passées en cachette. Roi  
» Agrippa , ne crois-tu pas aux prophètes ? Je  
» sais que tu y crois ; et Agrippa , répondit à  
» Paul : Il s'en faut peu que tu ne me persuades  
» d'être Chrétien. Paul lui dit : Plût à Dieu  
» qu'il s'en fallût peu , et même qu'il ne s'en  
» fallût rien du tout , que non-seulement toi ,  
» mais aussi tous ceux qui m'écoutent aujour-  
» d'hui , ne devinssiez tels que je suis , à la ré-  
» serve de ces chaînes !

Vous le voyez, mes amis, le roi n'est pas tranquille, son esprit est partagé un moment

à demi persuadé par l'apôtre, il songe à se faire Chrétien ; mais bientôt retenu par l'exemple du grand Prêtre et de Festus qui restent juif et païen, il n'ose plus changer de religion dans la crainte de paraître ridicule. Il se rappelle les prophètes et il sait que Jésus a accompli leurs prédictions, alors il penche pour l'Évangile ; mais dès qu'il entre en conférence avec le proconsul, qui a dit à Paul : « Tu as perdu le » sens, » il craint de passer lui-même pour un esprit faible en accordant sa confiance à la parole d'un insensé. Enfin, il se décide à rester l'ami des Juifs et des Païens. Mais, si le roi ne se fit pas Chrétien, les raisons qui l'avaient ébranlé n'en restèrent pas moins dans son esprit pour protester contre sa conduite inconséquente. Vous savez quel est supplice de ceux qui agissent contre leur conscience ? Eh bien ! ce supplice dut être celui de toute sa vie ! Être toujours presque persuadé, mais jamais converti ! voir le bon chemin, sans avoir le courage de le prendre ! et pour comble de souffrance, sentir qu'on est soi-même l'instrument de son malheur ! quelles

angoisses doivent être celles d'un tel homme ! Un trône peut-il donc en dédommager ? Parce qu'on souffre, une couronne sur la tête, en souffre-t-on moins ? Parce que le corps est entouré de serviteurs et chargé de richesses, l'esprit en est-il moins tourmenté ? Mes enfants, vous avez été quelquefois malades, alors, pour vous faire oublier vos douleurs on déposait quelques joujoux sur votre triste couche, on présentait quelques douceurs à vos lèvres décolorées ; mais ne vous rappelez-vous pas qu'au milieu de vos souffrances, douceurs et joujoux vous étiez insipides et presque insupportables ? Voilà précisément ce qui dut arriver au Roi : son âme toujours indécise était malade, aussi bien que votre corps ; et tous les grands joujoux de trône, de couronne, toutes les douceurs de festins et de plaisirs étaient pour son esprit désenchanté bien insipides aussi et bien insupportables. Voulez-vous, mes enfants, redevenir malades pour retrouver les amusements qu'on prodiguait à vos heures de souffrances ? Non, sans doute. Accepteriez-vous donc les grandeurs

d'Agrippa au milieu des angoisses de son âme?

Mais avant de fixer votre choix entre le sort de Paul ou d'Agrippa, venez examiner de plus près celui du grand apôtre. Paul est chargé de chaînes, c'est vrai; cependant il s'en préoccupe si peu qu'il ne songe sous leur poids qu'au salut de ceux qui les lui donnent: plutôt à Dieu s'écrie-t-il que vous devinssiez tels que je suis, à la réserve de ces chaînes! Il retourne dans son cachot, mais nous savons qu'il y retourne joyeux, car c'est d'une prison qu'il adresse ces paroles à ses chers Philippiens: « Rendez une joie parfaite étant d'un même sentiment, ayant un même amour. » Il sait que loin de lui rendre la liberté, ses juges lui ôteront encore la vie; n'importe; il est heureux et il peut dire: « O mort où est ton aiguillon? O sépulcre où est ta victoire? Grâce soit rendue à Dieu qui m'a donné la victoire par mon Seigneur Jésus-Christ! » D'où vient donc à l'apôtre cette force surprenante? C'est qu'il est assuré de son pardon, certain de son salut; il sait que le ciel l'attend: il le voit déjà s'ouvrir. S'il doit

quitter bientôt ce monde, il est heureux, car bientôt il prendra place auprès de son Sauveur ; s'il doit rester encore ici-bas, il est encore heureux, car il travaillera plus long-temps au bonheur de ses frères. Vivre ou mourir lui sera toujours un avantage ; il n'est ni pressé de partir, ni désireux de rester ; il a toujours le temps, puisqu'il ne mourra pas et ne fera que changer de demeure, il passera de la terre au ciel, voilà tout ! Ici, comme là haut, il aime, donc il est heureux. Maintenant que signifient avec de tels sentiments et de telles espérances, un peu de souffrance, quelques heures de misère, la prison, la faim et le mépris du monde ! Ce moment d'orage passe vite, et l'azur du ciel n'aura jamais de fin !

Voilà l'état d'esprit de Paul et d'Agrippa. Mes enfants, choisissez !





## SAINTE PAUL DANS L'ILE DE MALTE.



**C**e titre ne vous surprend-il pas, mes enfants? Ne vous semble-t-il pas étrange que ces scènes évangéliques qui jusqu'à présent se sont passées en Orient, se transportent tout-à-coup en Europe? Et ne seriez-vous pas tentés de me dire : l'île de Malte de Paul est-elle bien celle que nous avons vue sur nos

cartes de géographie moderne? Oui, mes enfants, c'est la même, c'est l'île située sur la Méditerranée, non loin des côtes d'Italie. Mais qu'elle est différente aujourd'hui de ce que vous la voyez sur la gravure ! Comparez.

Jadis, comme vous voyez, c'était un lieu sauvage ; aujourd'hui, sur ce même emplacement, s'élève une belle ville aux édifices réguliers, contenant une population de 30,000 âmes.

Jadis, vous le voyez, des rochers arides bordaient la mer ; aujourd'hui, sur ce même rivage, se développe en demi-cercle un beau port, asile assuré contre les tempêtes.

Jadis, comme vous le montre ce navire naufragé, on arrivait à Malte sur de petits bâtiments conduits à force de rames, comme les frêles barques de nos rivières, et vous voyez qu'à sa tête se trouvent deux ouvertures qui donnaient passage aux avirons ; aujourd'hui, à la même place où se trouve ce faible esquif l'on voit de superbes vaisseaux à triple étage, assez vastes pour contenir 3,000 hommes ; et tandis que la barque de Saint-Paul, que vous voyez à demi-enfoncée

sous les eaux, a dû mettre plusieurs mois pour venir de Grèce faire naufrage sur les côtes de Malte, maintenant les magnifiques steam-boats que vous avez vus partir de Marseille, arrivent dans cette île en trois jours de navigation, poussés par la force irrésistible d'une vapeur légère.

Jadis, comme vous en voyez la preuve à côté de Saint-Paul, les habitants de cette île étaient presque sauvages; Luc lui-même les appelle des Barbares. Remarquez vous-mêmes ces cheveux en désordre, longs et plats sur la tête de l'un, hérissés sur la tête de l'autre; voyez près du rocher ces figures ignobles, et vous comprendrez que ces hommes devaient être à moitié stupides et trop ignorants pour avoir jamais ouvert un livre. Aujourd'hui, Malte renferme des bibliothèques et une vaste typographie qui imprime par milliers des Bibles et des ouvrages religieux, en hébreu, en grec, en italien, en arabe et dans vingt autres langues, pour les répandre ensuite sur toutes les parties du globe.

Sur ce tableau de ce qui était jadis vous ne voyez pas un seul édifice chrétien; aujourd'hui sur ce même point s'élèvent vingt églises.

Comment expliquer ce changement, allez-vous me dire? Mes enfants, il s'explique par cette gravure elle-même; écoutez donc bien.

Paul, comme vous le savez, devait se rendre à Rome; il s'embarqua donc, mais il fit naufrage. Le navire submergé dans le fond est celui sur lequel il est arrivé dans l'île où vous le voyez maintenant, et voici en quels termes Luc qui se trouvait avec lui, nous raconte leur arrivée dans cet île :  
« Après s'être ainsi sauvés, ils reconnurent que  
» l'île s'appelait Malte. Et les Barbares nous trai-  
» tèrent avec beaucoup d'humanité; car ils allu-  
» mèrent un grand feu, et il nous reçurent tous à  
» cause de la pluie qui tombait sur nous et du  
» froid. Alors Paul ayant ramassé quelque quan-  
» tité de sarments, et les ayant mis au feu, une  
» vipère en sortit à cause de la chaleur, et s'atta-  
» cha à sa main. Et quand les Barbares virent cette  
» bête qui pendait à sa main, ils se dirent les uns

» aux autres : Assurément, cet homme est un  
» meurtrier, puisque, après qu'il a été sauvé de  
» la mer, la vengeance ne permet pas qu'il vive.  
» Mais lui, ayant secoué la vipère dans le feu,  
» n'en reçut aucun mal. Les Barbares s'atten-  
» daient qu'il enflerait, ou qu'il tomberait mort  
» subitement; mais, après avoir attendu long-  
» temps, lorsqu'ils virent qu'il ne lui en arrivait  
» aucun mal, ils changèrent de sentiment, et  
» dirent que c'était un Dieu. Il y avait dans cet  
» endroit-là des terres qui appartenaien au plus  
» considérable de l'île, nommé Publius, qui nous  
» reçut et nous logea fort affectueusement, du-  
» rant trois jours. Et il se rencontra que le père  
» de Publius était au lit, malade de la fièvre et  
» de la dyssenterie. Paul l'alla voir, et ayant prié,  
» il lui imposa les mains, et le guérit. Cela étant  
» arrivé, tous ceux de l'île qui étaient malades,  
» vinrent à lui, et ils furent guéris. Ils nous fi-  
» rent aussi de grands honneurs, et, à notre dé-  
» part, ils nous pourvurent de ce qui nous était  
» nécessaire.

Vous comprenez déjà mieux la gravure : Paul

jette du bois sur le feu autour duquel se pressent les soldats romains échappés au naufrage et les habitants de l'île attirés par la curiosité; dans ce moment l'apôtre secoue avec calme la vipère au milieu des flammes, et les sauvages sont frappés de stupeur en voyant un homme exposé d'abord au naufrage, encore poursuivi par un serpent venimeux. Telle est la scène que vous avez sous les yeux, et c'est ici que commence l'admirable changement dont je vous ai parlé. Dieu veillait sur Paul, et Paul ne fut donc pas mordu; les Barbares furent tellement frappés de ce miracle, qu'ils allèrent jusqu'à prendre l'apôtre pour un Dieu. Des malades furent amenés de tous côtés; Paul les guérit en invoquant le nom de Jésus, et fit ainsi pénétrer sa foi dans le cœur reconnaissant de ces sauvages. Il était d'abord dans l'île le seul chrétien; mais avec le temps, il n'y resta plus un seul idolâtre. La foi en Jésus-Christ passa de Malte à Rome avec l'apôtre; elle se répandit sur l'Italie, les Gaules, l'Europe, et aujourd'hui les peuples instruits par elle sont devenus ce que vous les

voyez. Cette foi a changé leurs cœurs, elle leur a donné le goût du travail, de l'étude, elle a développé leur intelligence, en sorte que c'est bien à cette foi qu'est due au fond et en réalité le progrès qui ont fait de l'île de Malte ce qu'elle est aujourd'hui ! C'est cette foi qui a fait élever ces vingt églises chrétiennes, cette foi qui a créé cette vaste imprimerie biblique, cette foi qui a ouvert et agrandi l'intelligence maritime du peuple évangélique, propriétaire des beaux navires et de ces puissantes machines ; c'est cette foi qui a renouvelé le monde entier, comme elle a complètement renouvelé l'aspect de l'île de Malte.

Ainsi, vous le voyez, Saint-Paul comme un semeur est venu dans cette île ; il y a jeté un grain de foi, et ce seul grain tombé en terre, a germé sous la bénédiction de Dieu, nuit et jour sans qu'on sache comment ; aujourd'hui cette petite semence est devenue un grand arbre qui couvre l'Europe, l'Amérique, une partie de l'Asie et de l'Afrique et qui projette même son ombre bienfaisante jusque sur les contrées les plus lointaines.

Aujourd'hui de nouveaux missionnaires vont, comme Saint-Paul autrefois, porter cette foi dans les îles, chez les sauvages, et comme autrefois ces îles se civilisent, ces sauvages se convertissent, s'instruisent et deviennent de nouvelles créatures.

Voyez, quelle œuvre admirable a faite cette religion chrétienne depuis les jours de Paul! Réjouissez-vous donc d'être du nombre de ceux qui participent à ses bienfaits, et priez votre Dieu pour qu'arrive bientôt le jour où la connaissance du Seigneur couvrira toute la terre comme le fond de la mer est couvert de ses eaux.



---

Mes chers petits, nous allons nous quitter : mes histoires sont finies. Si vous les avez trouvées intéressantes, vous serez bien aises de savoir où je les ai puisées, afin de pouvoir aller vous-mêmes en chercher de semblables. Je vous avouerai même que je ne vous ai retracé ces scènes évangéliques que dans le seul but de vous donner le désir de lire le livre qui me les a fournies ; en sorte que si après m'avoir écouté, vous me disiez : « Encore », sans aller vous-mêmes puiser à ma source, vous me feriez bien de la peine. Écoutez donc le nom de ce livre précieux : voici

mon dernier mot, voici la cassette de mes trésors, voici la perle de mes paroles, voici mon tout : lisez la Bible, la Parole de Dieu!

Adieu, mes enfants, que Dieu vous bénisse! il le fera certainement, si vous lisez avec respect et prière le livre que lui-même a fait écrire pour ses enfants.

